



Édito

Il y a cinq mille ans, l'écriture a permis à l'humanité de faire de nouveaux bonds, de nouvelles avancées, et on est arrivé jusqu'à il y a quatre siècles avec l'évolution « technologique » de l'humanité. Bien sûr, il y avait eu déjà l'invention de la roue, qui a permis pas mal de choses, et l'invention des machines simples. Il est étonnant que la pince-étau, qui aurait pu être inventée à l'époque des Grecs, des Romains ou de la Chine ancienne, n'a finalement été inventée que dans les années 1950.

Les roulements à billes aussi sont une invention relativement récente. On a encore des choses à inventer et à découvrir. Il y a eu avec la technologie une explosion réelle du savoir-faire, et de l'économie.

D'ailleurs, qu'est-ce que l'économie ? On prend des ressources premières, on les transporte, on les transforme, on les utilise, et quand on a un comportement honnête et raisonnable, une fois qu'on les a utilisées, on les transporte à nouveau et on les retrouve pour les retourner à l'état de ce qu'on appelle des matières premières. Tout le monde n'en est pas encore là, mais cela fait partie des évolutions en cours.

Où est-ce que cette évolution technologique s'est produite ? Ça s'est passé en Europe, depuis quatre siècles, mais j'ai maintenant conscience que cela aurait pu être n'importe où. La cour de la reine du Bénin, il y a quatre siècles, au centre de l'Afrique, n'avait rien à envier à l'entourage des rois européens, ça aurait aussi pu se passer en Chine, ça aurait pu être chez les Aztèques, chez les Aborigènes en Australie, ou à Madagascar, et pendant quatre siècles, le monde aurait été conquis et dominé par les différentes ethnies malgaches qui auraient été les maîtres du monde, comme l'ont été les Américains dans la deuxième moitié du 20ème siècle.

Guy Pignolet

01. ARTS



Poésie & Littérature

- 008** | La TERRE est pleine comme un ŒUF
020 | Poèmes de Yanne Lomelle
026 | L'abécédaire du sexe à l'Île Maurice de Sedley Richard Assonne
032 | Nouvelle : La Machine Géranium
036 | Nouvelle : Nuit Blanche
040 | Nouvelle : Jimio, le pilleur d'épaves
048 | Interview : Carl de Souza
054 | Un livre : Le Dernier Kréol

Théâtre

- 060** | Antigone, le théâtre et son trouble

Musique

- 068** | Portrait : Lindigo
072 | Interview : Samoela Rasolofonia
078 | FilouMoris

Arts plastiques

- 088** | Interview : Clipse Teean
098 | Portfolio : Olivier Vignaud
106 | Portrait : Pascale Simont
112 | Interview : Joël ANDRIANOMEARISOA

Photographie

- 120** | Portfolio : Bernard Wong
128 | Interview : Pierrot Men
134 | Portfolio : Pierrot Men
144 | Portfolio : Marche sur le feu

Danse

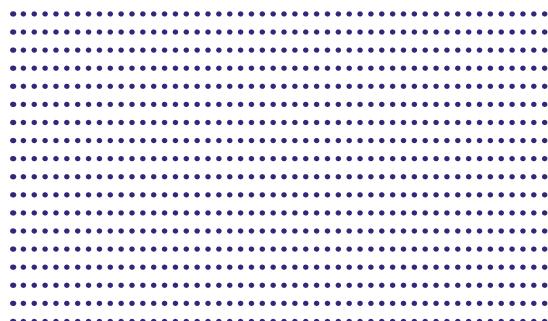
- 152** | Portrait : Lôgambal SOUPRAYEN-CAVERY

Cinéma

- 158** | Portrait : Lova Nantenaina

Bandes dessinées

- 166** | Mo laplaz (Ma plage)



MADAGASCAR



RÉUNION



MAURICE

02. CULTURES, TRADITIONS & MODERNITÉS

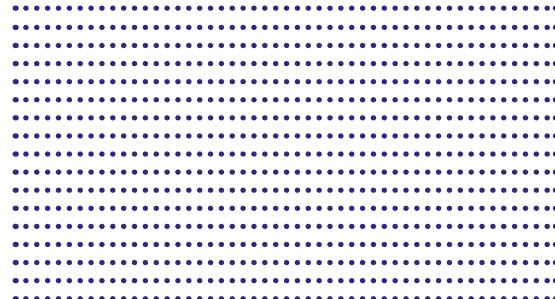


Histoire

-
- 176** | Le Livre Rouge
 - 182** | Les Hollandais à Nosy Mangabe
 - 186** | Le Faubourg de l'est, berceau du grand métissage Mauricien
 - 194** | Treize exils sur ordonnance

Patrimoine & Tradition

-
- 206** | Le Chuchoteur de patrimoine

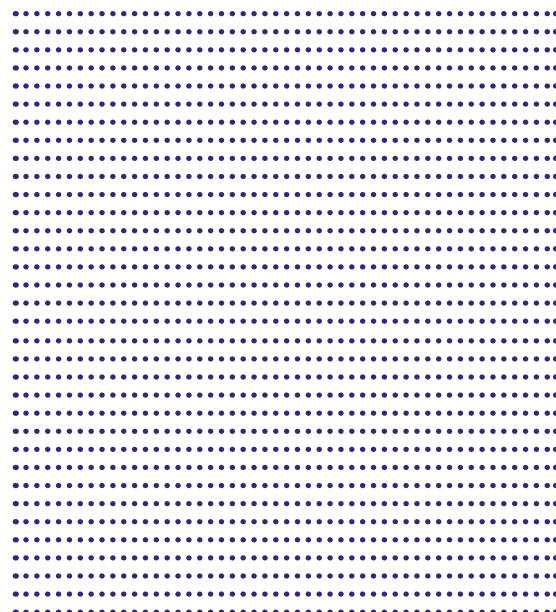


03. FEUILLETONS & CARNET DE VOYAGE



Carnet de voyage

-
- 212** | Marguerite, fric, sexe et mensonges



MADAGASCAR



RÉUNION



MAURICE

ARTS

Poésie & Littérature

— *Théâtre* —

— *Musique* —

— *Arts plastiques* —

— *Photographie* —

— *Danse* —

Cinéma —

— *Band dessinée*

Poésie & pages 008 · 057 Littérature

LA TERRE EST PLEINE COMME UN ŒUF • POÉSIES DE YANNE LOMELLE
L'ABÉCÉDAIRE DU SEXE À L'ILE MAURICE DE SEDLEY RICHARD ASSONNE
NOUVELLES : LA MACHINE GÉRANIUM • NUIT BLANCHE
JIMIO, LE PILLEUR D'ÉPAVES • INTERVIEW DE CARL DE SOUZA
MO LAPLAZ DE JEAN-LOUIS FLOCH



> Observation de la Terre prise lors d'un passage nocturne par l'équipage de l'Expedition 36 en 2013. Photo prise par Karen Nyberg. Source : NASA.



Utopie

La Terre est pleine comme un oeuf



par Guy Pignolet

Cette époque touche à sa fin avec les évolutions du temps présent, car dans la crise actuelle, on a l'impression que la planète est pleine et qu'il n'y a plus de ressources. Il y a deux mois, au mois de mai 2019 – notons au passage que ce millésime est une référence marquée par une religion particulière – dans des déclarations entendues à un congrès inter-national-régional des Sciences et des Technologies de l'Espace au Japon, ça s'est traduit par l'expression que « *The Earth is pregnant, la Terre est en train d'accoucher !* ». Je traduis ça d'une autre manière, en disant que dans toutes ces crises où

l'on arrive à des limites d'un certain nombre d'activités humaines et terrestres, nous sommes dans la situation du poussin dans son œuf au 20ème jour d'incubation. Il a grandi, c'était bien, il y avait du blanc, il y avait du jaune, il avait tout pour se nourrir, il avait de la place pour grandir et se développer, et tout d'un coup, il arrive aux limites, il touche une coquille, une espèce de mur qui l'arrête, et il n'y a plus rien à manger. C'est la crise, la catastrophe pour le poussin dans sa coquille.

Les crises, annonciatrices d'une éclosion

L'humanité est en état de crise, la Réunion est en état de crise, la planète Terre est en état de crise. De quelles crises s'agit-il ? Questions d'énergie, questions de surpopulation, questions de ressources aussi, tout cela commence vraiment à poser problème. Je laisserai de côté les problèmes financiers, qui sont des faux problèmes, on s'en aperçoit vite quand on regarde de près. Alors que l'énergie, la population et les ressources sur la planète Terre, ce sont des vraies questions. Et c'est quelque chose qui s'accélère, il y a de plus en plus de questions, de plus en plus pressantes, les gens qui cherchent des solutions n'en trouvent pas. Il y a toute une théorie qui s'est développée, qui est la théorie du « *collapse* », théorie de l'effondrement. Certains parlent de ce qui est arrivé à l'île de Pâques, dans le Pacifique, où il y avait une population faible, mais relativement florissante, et puis tout s'est effondré. Il y a différentes théories pour l'expliquer, mais il y a eu un effondrement.

Aujourd'hui, pour des raisons dont certaines sont similaires à ce qui est arrivé à l'île de Pâques, et d'autres plus profondes, on parle d'un effondrement de la civilisation humaine sur la planète Terre, et on ne voit pas comment en particulier La Réunion pourrait supporter, disons quelques dizaines de millions d'habitants. Je me souviens d'avoir lu un texte d'un capitaine de la Compagnie des Indes écrit en 1710, un peu moins de cinquante ans après le début de l'habitation permanente, et de la colonisation de La Réunion, quand il y avait environ 800 habitants répartis sur quatre communautés. Ce capitaine écrivait « *L'île Bourbon est riche, et probablement on pourra y faire vivre jusqu'à 10 000 habitants* ». Il était optimiste. Nous sommes aujourd'hui plus de 800 000, pas loin du million.

Alors, qu'est-ce qui va se passer ? On attend une éclosion, on attend une naissance. Les crises actuelles

de la planète Terre ne sont pas un drame, et je les ressens maintenant comme les signes précurseurs d'un accouchement imminent vers une civilisation extra-terrienne, une civilisation solarienne, une civilisation du Système solaire. Rapidement – parce qu'une naissance, une éclosion se passent assez rapidement – les choses vont changer. C'est un changement de civilisation plus important que toutes les révolutions que nous avons connues dans l'histoire de l'humanité. C'est une évolution, une révolution sans en avoir l'« *r* », si on veut faire un jeu de mots bien français, une évolution plus importante que les évolutions sociales que nous avons connues avec la révolution américaine, la révolution française ou les révolutions communistes en Russie ou en Chine. C'est du même ordre que ce qu'a apporté l'invention de l'agriculture il y a dix mille ans, mais ça ne s'étale pas sur quelques centaines ou des milliers d'années, c'est en train de se passer en une génération, à un rythme accéléré. C'est quelque chose d'étonnant, de fantastique.

La Biosphère, son histoire, et les nouvelles biosphères solariennes

Au moment de la naissance, en quelques secondes le bébé change de système de mode de vie. Le poussin au moment de l'éclosion change complètement de mode de vie également en quelques secondes. Si nos experts économiques étaient là avant l'accouchement ou l'éclosion, ils diraient « on est en crise, il faut supprimer ces éponges et ces globes de gélatine qui ne servent à rien », ils enlèveraient les poumons et les yeux du poussin ou du bébé. Nos économistes actuels n'ont pas le sens biologique dont nous avons besoin aujourd'hui, celui de l'éclosion et de la naissance.

De quoi parlons-nous ? Au moment de la transformation, il y a des invariants. Le poussin se met à courir dès qu'il a cassé son œuf, le bébé humain n'est pas capable de faire ça, mais ils se mettent à respirer, les uns comme les autres. Quelques secondes auparavant, ils ne le faisaient pas. Ça se met en marche, mais tous les

systèmes étaient là, ils étaient déjà en place. Au niveau de la Terre, ce que nous avons de vivant aujourd’hui, c'est la biosphère. C'est un contexte absolument remarquable, c'est notre contexte de vie.

Précédemment, je parlais d'**éco**-nomie, je vais maintenant parler d'**éco**-système, d'environnement et de vie et de cette fine biosphère. Une finesse dont il faut être conscient. Regardons la Terre, cette grosse planète bleue qui fait 12 000 km et quelque de diamètre, c'est une grosse boule essentiellement de magma, avec des métaux dans le noyau. C'est peut être vivant, mais à une autre échelle que l'échelle biologique où nous nous plaçons, l'échelle des êtres cellulaires. La biosphère est une toute petite pellicule de quelques kilomètres d'épaisseur seulement.

Cette biosphère que nous voyons actuellement a connu des transformations depuis la création de la Terre. Arrivés à ce point, il nous faut sortir des 5 000 ans qui sont la durée d'existence de l'Univers telle que l'envisageaient la plupart des religions et des textes religieux, car en deux générations nos connaissances ont fait un bond pour passer au Big Bang avec toute une histoire qui suit. Aujourd'hui, l'histoire de l'humanité ne se dissocie pas de l'histoire de la Terre, de l'histoire du Système solaire, de l'histoire de l'Univers, ce qui nous ramène à 13,8 milliards, pratiquement 14 milliards d'années. Cela en fait des zéros, depuis le Big Bang. Que les religieux et les mystiques se rassurent, les grandes interrogations fondamentales ne sont pas évacuées, mais elles ne sont plus datées de 5 000 ans, il faut aller les chercher maintenant au Big Bang. Y-a-t-il un avant, le temps existait-il avant le Big Bang ? Ce sont des questions philosophiques très sérieuses pour lesquelles nous n'avons absolument aucune réponse pour le moment. Qu'est-ce que c'est que le Big Bang ? Là, nous entrons dans d'autres domaines qui sont ceux du temps, de la flèche du temps, et cela reste bien des mystères, mais en deux générations, notre échelle du temps a changé.

Depuis le Big Bang, on a retracé la genèse des particules. On a encore beaucoup d'interrogations sur

ce qu'on appelle la matière noire et la matière visible, la relation entre l'énergie et la matière n'est pas très claire, disons-le comme ça, mais tout ceci est daté depuis la création des particules, la création des atomes, la formation des premières générations d'étoiles, les nucléosynthèses qui ont formé à peu près tous les atomes que l'on trouve dans la table de Mendeleïev, avec leurs isotopes et leurs variétés. Il n'y en a pas un nombre énorme et ce qui est étonnant, c'est que quand on analyse la lumière qui vient des étoiles les plus lointaines ou des galaxies on retrouve les mêmes structures qui dénotent les mêmes atomes que ceux que nous avons sur la Terre dans des galaxies ou des étoiles très lointaines. Il y a une certaine unité de l'Univers, qui dans une certaine mesure le rend un peu compréhensible. Cela, c'est extraordinaire.

Il faut d'abord que vive l'humanité, que vive une biosphère, telle que celle dans laquelle nous nous trouvons.

Donc nous avons cette boule de magma, de roches, et à la surface, une très fine pellicule dans laquelle s'est développée depuis LUCA, the Last Universal Common Ancestor, une vie biologique cellulaire. Tout ce que l'on connaît de vie cellulaire descend de ces premières cellules d'il y a trois milliards ou trois milliards et demi d'années – que ce soient les végétaux, les animaux, ou encore d'autres formes de vie comme les lichens – et toutes ces choses-là, tout cela se ressemble, et c'est cela qui constitue la biologie. Toute cette vie existe dans une très petite, très fine pellicule à la surface de la Terre.

Prenons un globe terrestre d'une taille que l'on peut tenir dans sa main et passons dessus un petit coup de peinture. L'épaisseur très fine de cette couche de peinture sera beaucoup plus importante que l'épaisseur relative de la biosphère. Disons que nous avons 4 ou 5 kilomètres au-dessus de la surface des mers, après c'est difficile de vivre, l'atmosphère est trop raréfiée, c'est compliqué.

L'essentiel de la vie marine, elle, tient dans les quelques centaines de premiers mètres de profondeur, même si il y a des exceptions avec des petites colonies à de très grandes profondeurs qui sont un certain apport à la diversité mais qui du point de vue de la quantité de la biosphère ne représentent que peu de chose. Disons donc qu'en gros, la biosphère c'est une petite pellicule de vie toute fine de 5 kilomètres d'épaisseur qui recouvre la planète Terre.

Il nous faut trouver les moyens de la reproduire avec ce qui existe dans le Système solaire. Il se trouve qu'on a à peu près toutes les ressources nécessaires et tout un système qui va permettre de transformer ces ressources premières avec une chimie biologique extraordinaire, par exemple il y a la chlorophylle qui va construire de la matière complexe simplement à partir d'éléments minéraux peu structurés et de l'énergie du Soleil. Le processus chlorophyllien et quelques autres vont former des composés chimiques un peu plus élaborés. Ensuite, il y a des chaînes de complexification qui sont absolument extraordinaires, que l'on découvre depuis peu, à peine un siècle, et cela fait deux générations que l'on commence à mieux les comprendre, avec des instruments qui sont des extensions de l'être humain, des outils avec lesquels on arrive à travailler au niveau des atomes.

Nous sommes aussi arrivés à sortir de la planète Terre et à aller voir au contact ce qu'il y a dans le Système solaire. Nous voyons par les analyses que notre univers du Système solaire nous rend visite parce qu'on reçoit des météorites qui viennent impacter la Terre. Les dinosaures ne se souviennent pas de l'astéroïde de 10 km qu'ils ont reçu, parce qu'ils ensont morts, mais maintenant que nous connaissons un peu ce qui se passe autour de nous, nous voyons sur la Terre des météorites qui sont d'origine lunaire, d'autres d'origine martienne. Nous en avons répertorié une centaine, parce que lorsqu'un astéroïde va percuter la surface martienne, à l'échelle géologique, cela arrive relativement souvent, la vitesse d'impact fait qu'il y a des débris éjectés à des vitesses suffisantes pour être, pas seulement mis en orbite, mais complètement éjec-

tés de la planète dans toutes les directions. Il y en a un certain nombre qui vont voyager à travers l'espace et entrer dans l'atmosphère de la Terre, et s'ils sont suffisamment gros, à partir de quelques centimètres, ils ne vont pas brûler totalement dans l'atmosphère comme le font les étoiles filantes, et dans des endroits comme dans les déserts de dunes où les intrus sont faciles à découvrir, ou sur les glaciers où nous pouvons voir les météorites de loin, on en découvre régulièrement, dont certains qui viennent de la Lune ou de la planète Mars.

Construire les planètes artificielles

Qui peuvent être les constructeurs de ces nouvelles biosphères ? Ce ne sont pas les gouvernements. Quand l'humanité a commencé à faire des avions, une industrie s'est développée, et aujourd'hui il y a à chaque instant trois millions de personnes qui volent dans un avion, parce que cette activité avait un but utile. L'automobile, avec tout le mal qu'on peut en dire et tous les inconvénients qu'elle peut avoir, a elle aussi transformé nos vies. C'était utile, et donc l'automobile s'est développée.

Pourquoi est-ce que les vols spatiaux ne se sont pas développés autant qu'on aurait pu l'imaginer ? Nous pourrions penser que soixante ans après Gagarine, si c'était comme l'aviation, nous devrions avoir des milliers de touristes et de travailleurs au service de la Terre et du développement spatial en orbite terrestre et dans des villages sur la Lune et dans tout le Système solaire.

Ça ne s'est pas fait parce que les Américains sont allés sur la Lune non pas pour étendre et développer le champ de la civilisation humaine, mais pour battre l'Union Soviétique comme dans un match de sauvages. Ils ont gagné, donc c'était fini et il n'y avait pour eux plus besoin de spatial. Ce ne sont pas les gouvernements qui vont être les moteurs de l'éclosion. Ce sont ni le gouvernement des Etats-Unis, ni le gouvernement de la Chine, malgré tout ce que peut faire l'Etat chinois.



> Illustration : KaragouniS13

Mais il y a aussi des entreprises privées en Chine. Ce n'est pas le Préfet de La Réunion, ni le Président du Conseil Régional de La Réunion qui vont développer nos activités spatiales territoriales, ce n'est pas leur truc, ils ne sont pas dans ces jeux-là.

Quand on voit des fusées partir, on est un peu stupéfaits de voir la taille de nos fusées par rapport à ce qu'on appelle la charge utile. C'est parce que nous sommes lourds. Il y a la gravité et pour sortir de la planète Terre, il faut au moins pousser aussi fort que ce qu'on appelle le poids, c'est-à-dire l'effet de l'attraction par la Terre. Pour les vols Apollo, dont on célèbre le cinquantième anniversaire, il y avait une fusée de 3 000 tonnes et 130 mètres de haut, avec au bout un petit module lunaire, un petit module de service, et une petite capsule de rentrée. Cela ne faisait que quelques tonnes de charge utile sur les 3 000 tonnes de la masse totale. Au retour, les pilotes cosmonautes qui sont allés sur la Lune ont décollé avec un module lunaire qui n'avait pas du tout l'allure des grandes fusées utilisées au départ de la Terre.

Les pilotes étaient assis sur les réservoirs de carburant, suffisamment petits pour pouvoir leur servir de sièges, et cela suffisait pour décoller de la Lune, parce que la Lune est beaucoup plus petite que la Terre, et que la gravité y est beaucoup plus faible. Mais même sur la Lune, il fallait des fusées chimiques, seules capables de cracher avec un débit suffisant la masse sur laquelle s'appuyer pour faire jouer la réaction propulsive.

Depuis une vingtaine d'années il y a du changement, on peut, avec des fusées ioniques, imaginer d'aller sur la Planète Mars en 40 jours seulement. Il y a un astronaute physicien, le Dr. Chang Diaz, qui travaille sur cette question. Pour faire Terre-Mars en 40 jours, on accélère pendant la moitié du trajet, on ralentit pendant l'autre moitié du trajet, et on va pratiquement en ligne droite vers la planète Mars, au lieu de passer par des orbites de transfert qui demandent actuellement à peu près deux ans de voyage.

On se retrouve maintenant dans des nouvelles conditions de travail interplanétaire. Avec le fait qu'un astéroïde de

quelques centaines de mètres ou quelques kilomètres de dimensions a une très faible gravité propre, on peut faire ce qu'on ne peut pas faire au décollage de la Terre, c'est-à-dire s'en approcher et s'y poser avec un moteur électrique, sans avoir à faire appel à ces fusées chimiques qui en dehors d'être capables de décoller ou de se reposer sur une grosse planète, sont des vrais veaux en matière de propulsion interplanétaire. Nous disposons maintenant de bons outils de propulsion pour naviguer efficacement vers les astéroïdes et pour y travailler.

Et qu'allons-nous trouver dans ces astéroïdes ? Dans les astéroïdes, il y a tout ce que l'on veut, à commencer par de l'eau. Nous avons compris maintenant qu'il y a de l'eau partout dans le Système solaire, même sur la Lune. Quand il y a cinquante ans les missions Apollo y sont allées, elles ont rapporté des roches dans lesquelles on a trouvé un peu d'humidité, mais les scientifiques qui ont fait les analyses n'y ont pas cru. Ils ont dit « Non, ce n'est pas possible, la Lune est sèche, elle est archi-sèche, il n'y a pas d'eau, on s'est trompés, on a laissé nos échantillons se faire contaminer par l'humidité de l'atmosphère terrestre, donc ça ne compte pas ».

Quarante ans plus tard, il y a une dizaine d'années, on a concrètement découvert qu'il y avait de l'eau sur la Lune. Quarante ans après on a refait les analyses sur les échantillons Apollo, avec des instruments plus précis et avec un peu moins de préjugés, et on s'est rendu compte que l'humidité mesurée en 1970 était bien de l'humidité d'origine lunaire.

De l'eau, il y en a partout dans le Système solaire. Et il y a des métaux, tous les métaux qu'on veut dans les astéroïdes. Il y a aussi du carbone, il y a de l'azote, il y a tout ce qui est nécessaire à la vie. Il faut se souvenir que la plus grande partie de la croûte terrestre sur laquelle nous vivons a été produite par des impacts d'astéroïdes au cours de l'histoire primitive du Système solaire. Les métaux lourds d'origine de la création de la Terre sont au centre de la Terre. Mais tout ce qui est utile pour construire une biosphère, se trouve dans l'espace en quantité, dans les astéroïdes.

Nous avons donc les moyens de nous déplacer facilement dans l'espace interplanétaire, et nous avons toutes les ressources requises avec les astéroïdes. Et puis il y a notre brave et bonne étoile Soleil qui rayonne son énergie, ce qui permet de travailler, de transformer et de faire vivre toute une économie des astéroïdes et de générer l'énergie électrique dont on a besoin pour les transports et les transformations. Donc voilà, on peut se déplacer, on peut travailler, on a des ressources, on a de l'énergie... Nous découvrons aujourd'hui que nous avons tous les moyens de créer ce qui va être des planètes artificielles, en quantité, on pourra revenir là-dessus, non pas illimitées, mais suffisamment pour offrir des milliers de fois la surface habitable de la planète Terre.

Le rôle de la planète Réunion et des Réunionnais

Pour qu'elles soient confortables à vivre, la plupart des planètes artificielles ressembleront vraisemblablement à de grandes roues de vélo ou à des dérivés de cette forme de structure, parce que même si généralement on n'y pense pas, l'atmosphère est massive, et il serait difficile de remplir d'air une énorme sphère ou un grand cylindre comme l'avait imaginé Gerry O'Neill avec des stations tubulaires géantes d'une dizaine de kilomètres de diamètre et d'une cinquantaine de kilomètres de long. La masse de l'atmosphère serait prohibitive.

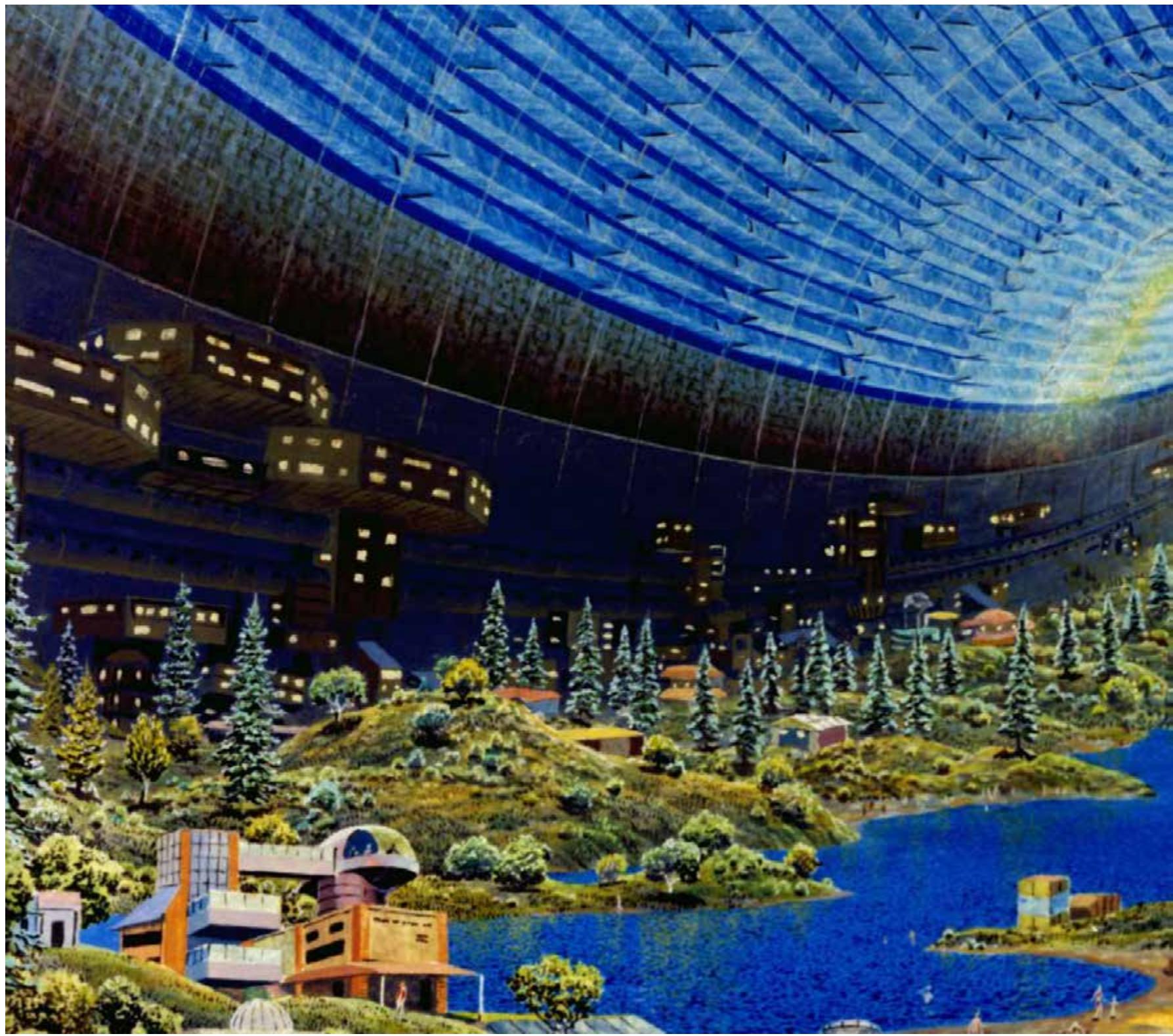
Il nous faut aussi quelque chose qui ressemble à des roues de vélo, pour qu'en tournant nous y retrouvions par la force centrifuge, appelons-là comme ça, une gravitation qui permette de verser le café dans sa tasse. Parce qu'il y aura sûrement des cafétiers pour faire du café, cela devra faire partie de l'écosystème. Je ne vais pas rentrer dans des détails, mais je dis ça pour montrer jusqu'à quel niveau il nous faudra imaginer et faire. Les écosystèmes des planètes artificielles devront être suffisamment complexes pour inclure les êtres humains, dans un monde où l'on pourra tenir debout normalement et verser son café.

On peut déjà envisager de construire des grandes roues de vélo, des sortes de grands pneus de quelque 500 mètres de diamètre pour la section du pneu, pour un grand diamètre de 10 ou 20 kilomètres, pour des dizaines de milliers d'habitants qui y vivront, y travailleront et y réveront. Des milliers d'habitants humains, parce qu'il y aura aussi une végétation abondante, un certain nombre d'animaux, etc. Nous allons recréer des écosystèmes complets.

La biosphère terrestre actuelle a mis trois milliards d'années à partir de la première cellule pour élaborer l'environnement que nous connaissons aujourd'hui. Mais l'île de La Réunion, avec des apports extérieurs, a développé un écosystème complet en deux millions d'années seulement. Quand il y a une coulée de lave, nous voyons qu'avec des apports venus de l'environnement proche, on reconstitue un écosystème complet en un siècle. Avec la participation et l'aide des humains, l'ingénierie des planètes artificielles vise le challenge de développer des systèmes biologiques comme ceux des îles en une dizaine d'années seulement. C'est aujourd'hui à notre portée.

La Réunion est tout à fait à part, unique sur la planète Terre, un territoire précurseur des futures colonies de l'espace

Je viens d'évoquer une île qui nous est chère, l'île de La Réunion, qui est une colonie d'habitation, une petite planète posée sur la grande planète Terre. C'est une colonie au sens de vivre dans de nouveaux territoires. Je ne parlerai pas ici des aspects de comportements coloniaux politiques, etc., je parle de colonie au sens d'habitation, de faire vivre des personnes sur un territoire. Il y a deux endroits au potentiel exceptionnel à ce titre sur la planète Terre, qui sont Hawaii, et La Réunion. Hawaii parce qu'elle s'appuie sur la puissance économique de l'Amérique du Nord, et La Réunion, qui s'appuie, avec la France et le FEDER, sur la puissance de l'économie européenne.



> Intérieur du Stanford Torus, peint par Donald E. Davis



Cela permet d'apporter beaucoup de choses, d'accélérer les étapes de mise en route des nouveaux systèmes de vie. La Réunion a quelque chose que n'a pas Hawaii, et nous sommes uniques sur la planète Terre à ce niveau-là, nous sommes la seule colonie « vierge » puisque pour nous installer, venant d'Europe, d'Afrique, de Madagascar, de l'Inde, de Chine, nous n'avons massacré aucune population préexistante. C'est un élément exceptionnel du bien vivre ensemble nécessaire.

Je viens de dire l'importance de nos ressources humaines et de notre culture. Si légalement, La Réunion aujourd'hui est un « département d'outre-mer » – un vilain qualificatif qu'il faudra aujourd'hui supprimer, l'outre-mer cela n'a plus de sens quand nous sommes à moins d'un dixième de seconde de n'importe quel autre point de la planète – nous sommes en fait un modèle réduit de la totalité de la planète Terre, et nous sommes aussi un département de l'Inde, un département de la Chine, un département de Madagascar, etc. C'est tout cela qui est à la base de notre fameux bien vivre ensemble, de notre diversité, de notre unité dans la diversité, bien contenue par notre bor-la-mer. La Réunion est un point singulier, un point tout-à-fait à part sur la planète Terre.

Ici, à La Réunion, nous voyons nos limites, ce qui est un élément de stabilité majeur. Mais si nous regardons la puissance de la diaspora des Réunionnais du monde, si nous allons sur le site des Réunionnais du Monde et que nous regardons où sont les Réunionnais, on voit qu'ils sont partout avec leur puissance et leurs qualités. Nous sommes un point singulier au niveau de la Terre toute entière, et si on enlève les œillères je dirai franco-parisiennes, on voit que La Réunion est l'une des plus brillantes, des plus dynamiques des régions de France.

Oublions donc cette vilaine appellation d'outre-mer, un vieux concept de Parisiens « *enarchistes* » qu'il nous faut aujourd'hui mettre aux oubliettes de l'histoire. Nous sommes à l'avant-garde de la France et de l'Europe, et peut-être du monde entier, pour être le

foyer de l'éclosion d'une civilisation extra-terrienne. Nous en avons les compétences, et nous avons surtout l'ouverture culturelle. C'est important, parce que si nous allions nous installer sur des planètes artificielles avec les philosophies et les comportements qui ont été dominants dans le développement du 20ème siècle, nous courrons à une catastrophe certaine, non plus seulement sur la planète Terre, mais dans la totalité du Système solaire. Il nous faut changer de manière d'être et de manière de faire.

Donc cette éclosion extraordinaire que nous sommes en train de vivre, que nous sommes en train de faire, doit être aussi accompagnée d'un changement de mentalités, d'un changement de comportements. On ne change pas de civilisation sans laisser de côté quelques vieilles idées. Nous y sommes préparés, à La Réunion, mieux que peut-être n'importe où ailleurs sur la planète Terre. Il y a des diversités ailleurs, mais avec la puissance qui est la nôtre, une puissance qui garde une taille humaine, il y a dans ce changement planétaire en cours une place active pour nous Réunionnais.

Je revois le début de l'humanité sociale moderne il y a dix-mille ans au pied de l'Himalaya, l'invention de l'écriture il y a cinq mille ans, puis il y a 2 500 ans les développements et l'évolution autour de la Méditerranée et en Chine, et puis il y a cinq siècles, ceux qui il y a longtemps auparavant étaient passés par le détroit de Bering ont la surprise de découvrir Christophe Colomb. Il y a cent cinquante ans il y a eu la traversée des grandes plaines de l'Amérique du Nord jusqu'à la Silicon Valley, que l'on peut considérer dans une certaine mesure comme le summum du développement de cette culture technologique moderne qui avait émergé en Europe. Notons que ça aurait pu se passer ailleurs, mais c'est comme ça, l'Europe, les Etats-Unis, la Russie, c'est à partir de là que ça s'est développé.

L'étape suivante de l'évolution humaine, de l'évolution de la vie sur cette planète, c'est l'expansion, c'est l'éclosion de la vie biologique dans la totalité du Système solaire, avec les planètes artificielles. La dernière

demi-étape, si sur un globe terrestre on met un doigt sur la Californie et un autre doigt à l'opposé, aux antipodes, au plus loin qu'on puisse aller sur la Terre à partir de la Silicon Valley avant de faire le saut dans l'espace, et qu'on regarde, où sommes-nous ? Nous sommes à La Réunion.

La Réunion est l'ultime étape terrestre, le point singulier où se prépare notre futur solaire, même si nous n'en avons peut-être pas encore pleinement conscience. Mais il n'y a pas d'urgence. C'est quelque chose qui est en train de se faire, il faut laisser la nature faire les choses, il ne faut rien précipiter, il ne faut pas se précipiter non plus.

Nous sommes vraisemblablement le « *diamant* » de la planète Terre. Quand l'œuf dans lequel se trouve le poussin va éclore, quand il est près de la catastrophe, qu'il n'y a plus de place, plus rien pour se nourrir, etc., et qu'il commence à s'agiter, au bout du bec du poussin il y a une partie un peu plus dure qu'on appelle le diamant. En s'agitant, c'est avec ce diamant que le poussin casse la coquille et qu'il s'ouvre les portes vers un nouveau monde. Aujourd'hui, l'une des choses importantes, c'est de changer de type de société, et de la faire dans la douceur. Détruire un certain nombre d'idées, comme le disait Georges Brassens, ça ne tue pas, et nous devons le faire pour nous ouvrir vers une autre vie.

À La Réunion, en raison de notre culture très particulière, parce que c'est surtout sur le plan culturel que cela se passe – laissons aux Européens, aux Chinois, aux Américains et à quelques autres, comme la Nouvelle-Zélande, le Japon, etc. le côté plus technologique – nous avons un rôle essentiel à jouer. Sur le plan de l'organisation de la société, nous avons besoin de vivre consciemment le développement de nouveaux types d'organisation sociale, et je suis convaincu que c'est par La Réunion que passera la transformation.

Il y a sur le plan de l'organisation, mais aussi certainement sur le plan technologique, un futur extraordinaire pour la génération réunionnaise qui monte, que ce soient

les Réunionnais vivant dans l'île que les Réunionnais du monde entier. Nous sommes le diamant de l'éclosion de la planète Terre vers les planètes artificielles, et le développement, l'épanouissement d'une civilisation de Solariens.

Nous allons arrêter là pour aujourd'hui. Voici le temps de réfléchir, de respirer, de voir la vie venir. A Sainte-Rose, j'ai parlé au vent, il y avait du vent, j'ai parlé au volcan, j'ai parlé aux vagues, et à tous ceux qui ont bien voulu écouter, tous ceux qui ont bien voulu entendre. En route pour de nouvelles aventures ! ■

Ce texte est une reprise de la conférence « European Space Talks 2019 » à Piton Sainte-Rose, le 13 juillet 2019. Un événement supporté par l'Agence Spatiale Européenne ESA, et cautionné par l'Agence Spatiale Réunionnaise.



Poésie

Poèmes d'Yanne Lomelle



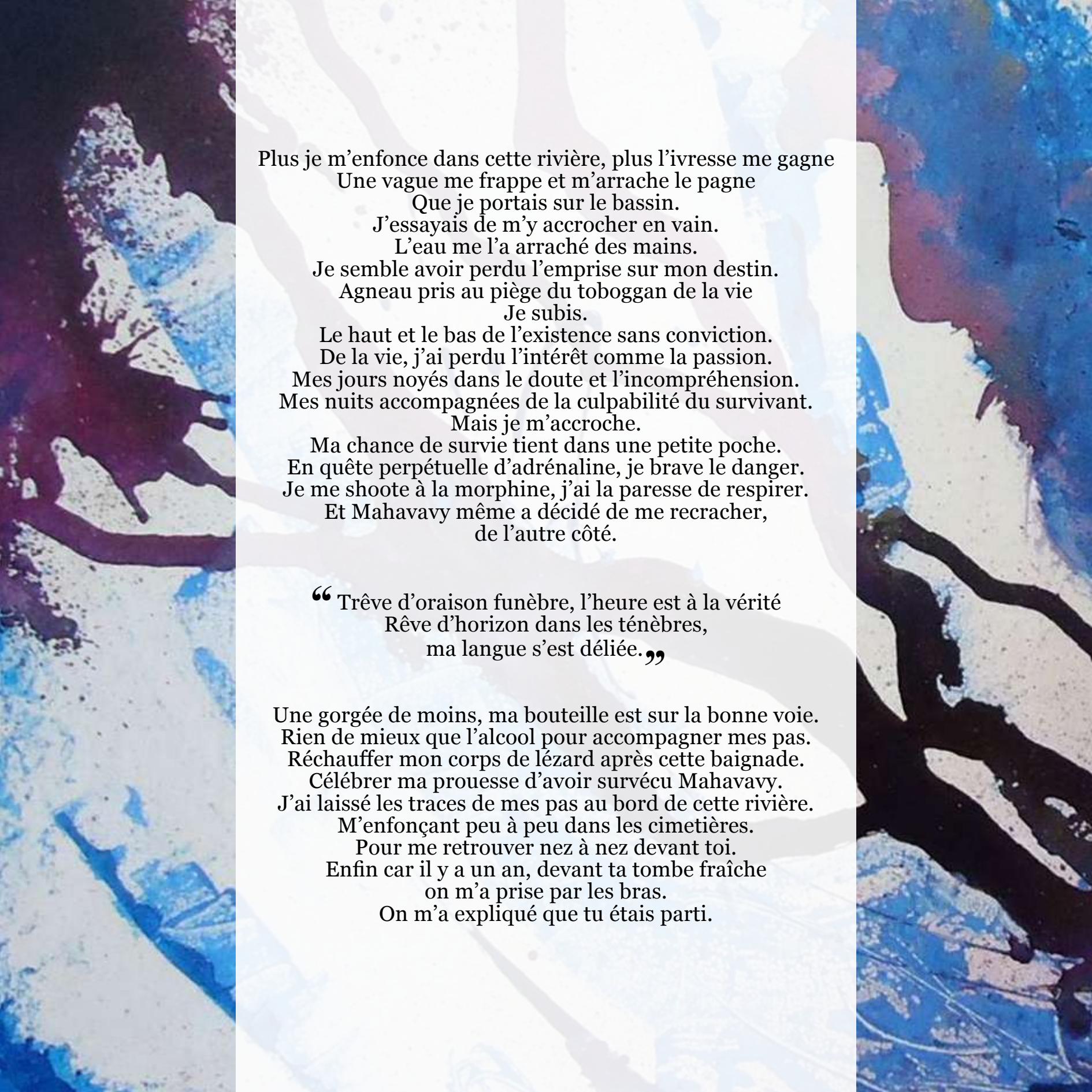
Illustration. **Joey Aresoa**



Bouteille à la Mort

L'eau glacée de Mahavavy s'écrase sur mes jambes
Un bruit sourd, violent ainsi le silence de la nuit
Sur un coup de tête, précipitamment j'ai déserté ma chambre
J'en avais marre de m'agiter et de cogiter dans ce lit.
Ton lit, celui que tu avais quand tu étais enfant
J'étais lassée de ces conversations sans fin avec ta maman.
D'ailleurs, elle va bien. Très bien même.
Du moins c'est ce qu'elle laisse entrevoir.
Elle fait mine d'être forte pour dissimuler son cœur qui saigne.
Mais elle pense à toi tous les soirs.
Cette nuit encore, je l'ai entendue pleurer.
J'aurais dû m'extirper des draps et courir la consoler.
Je n'ai pas pu, je savais que je n'étais pas à la hauteur.
Je n'ai pas les mots adéquats pour apaiser son cœur.
Ni le mien en l'occurrence.
J'ai sauté de ce lit en transe.
Mes pas m'ont conduit au bord de la rivière Mahavavy.
Il me faut la traverser à pied ou à la nage.
Qu'importe.
Ce ne serait pas si mal que ses flots m'emportent.

“ Trêve d'oraison funèbre, l'heure est à la vérité
Rêve d'horizon dans les ténèbres, ma langue s'est déliée.
J'ai décidé de revenir vers toi, une bouteille à la main
Tu diras que je suis soûle, rien n'est moins certain.
Depuis le temps j'avoue que je suis un peu soûlée.
De cette bouteille trop pleine que j'aimerais bien vider.
En ta compagnie du moins si tu me le permets.
Cela reviendrait certainement à boire seule.
Tu n'es pas de ceux qui supportaient bien l'alcool. ,”



Plus je m'enfonce dans cette rivière, plus l'ivresse me gagne
Une vague me frappe et m'arrache le pagne
Que je portais sur le bassin.
J'essayais de m'y accrocher en vain.
L'eau me l'a arraché des mains.
Je semble avoir perdu l'emprise sur mon destin.
Agneau pris au piège du toboggan de la vie
Je subis.
Le haut et le bas de l'existence sans conviction.
De la vie, j'ai perdu l'intérêt comme la passion.
Mes jours noyés dans le doute et l'incompréhension.
Mes nuits accompagnées de la culpabilité du survivant.
Mais je m'accroche.
Ma chance de survie tient dans une petite poche.
En quête perpétuelle d'adrénaline, je brave le danger.
Je me shoote à la morphine, j'ai la paresse de respirer.
Et Mahavavy même a décidé de me recracher,
de l'autre côté.

“ Trêve d'oraison funèbre, l'heure est à la vérité
Rêve d'horizon dans les ténèbres,
ma langue s'est déliée. ”

Une gorgée de moins, ma bouteille est sur la bonne voie.
Rien de mieux que l'alcool pour accompagner mes pas.
Réchauffer mon corps de lézard après cette baignade.
Célébrer ma prouesse d'avoir survécu Mahavavy.
J'ai laissé les traces de mes pas au bord de cette rivière.
M'enfonçant peu à peu dans les cimetières.
Pour me retrouver nez à nez devant toi.
Enfin car il y a un an, devant ta tombe fraîche
on m'a prise par les bras.
On m'a expliqué que tu étais parti.

Et si...

Si tu me devais de l'argent, j'aurais dû aller voir ton frère
Si j'avais des griefs contre toi, je devais voir cela avec ta mère.
Que tu devais partir en paix et tout laisser. Derrière toi

Tu m'as laissée moi.

Que dire, ta maman, ne peut rien faire pour les blessures
Que tu m'as infligées.

Ton frère est impuissant, devant les trahisons et les censures
Que tu as dû supporter pour moi.

Une vie entière, à s'aimer ou à se haïr
Une vie entière à se trahir.

Une vie, c'est tout ce qu'on s'est promis.
Une vie qu'on a arrachée à moi.

“ Trêve d'oraison funèbre, l'heure est à la vérité
Rêve d'horizon dans les ténèbres, ma langue s'est déliée.
Aujourd'hui je suis revenue vers toi
une dernière fois encore.

Une bouteille à la main, une bouteille à la mort.

Dedans pas de lettre, juste quelques remords.

Que je déverserai sur ta tombe avec quelques prières.
Ainsi que des vers de poésie pour apaiser ton cœur
Réduit à l'état de cendre déjà.

En l'espace d'une seconde, m'allonger à côté de toi.
Et te rassurer que tu ne seras pas seul bien longtemps.
Car vu mon mode de vie, je ne risque pas de faire long feu
Au revoir mon amour car l'heure n'est pas aux adieux. ,”

Fille du Soleil

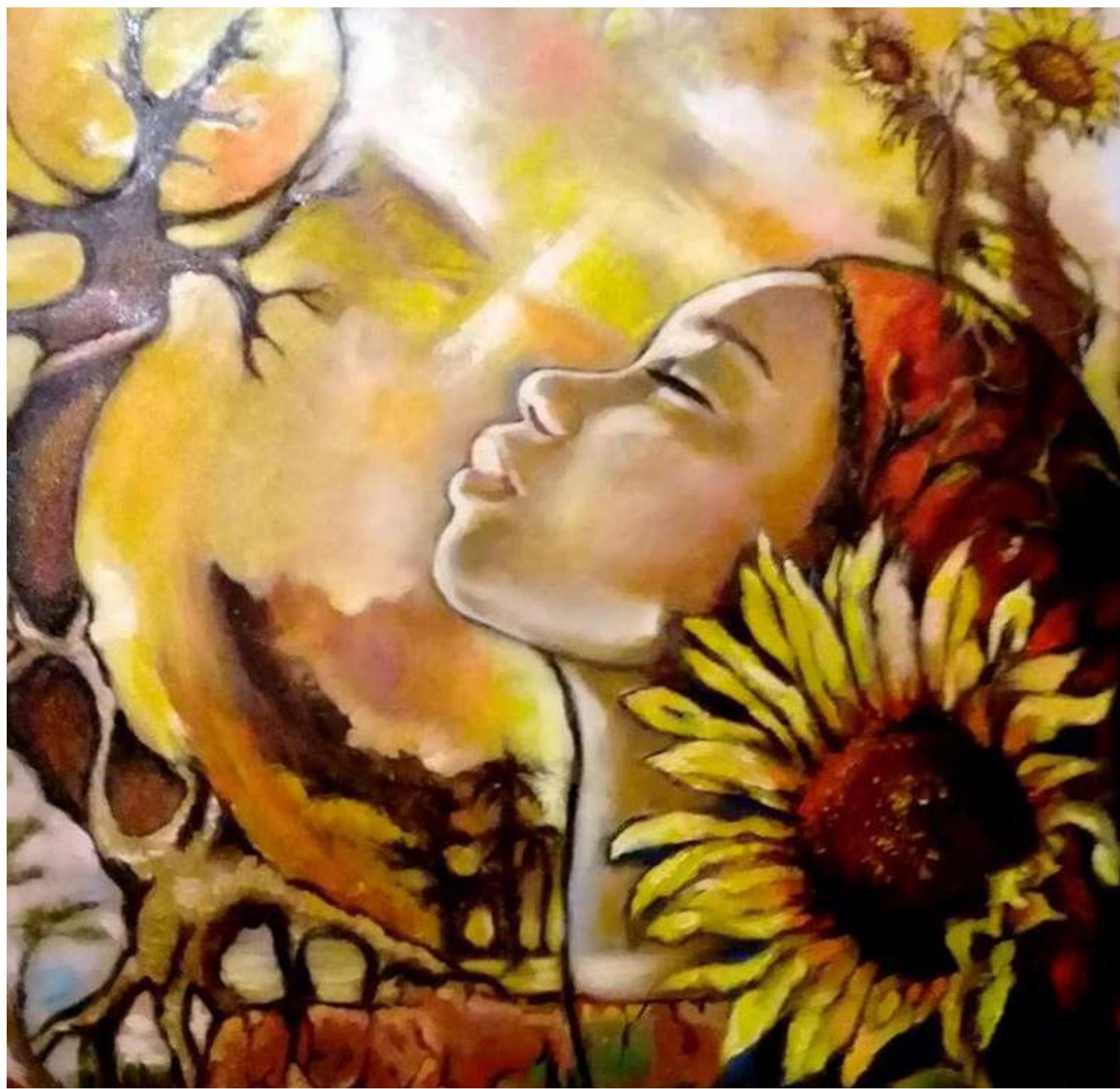
Illustration. **Yasmine Fidimalala**

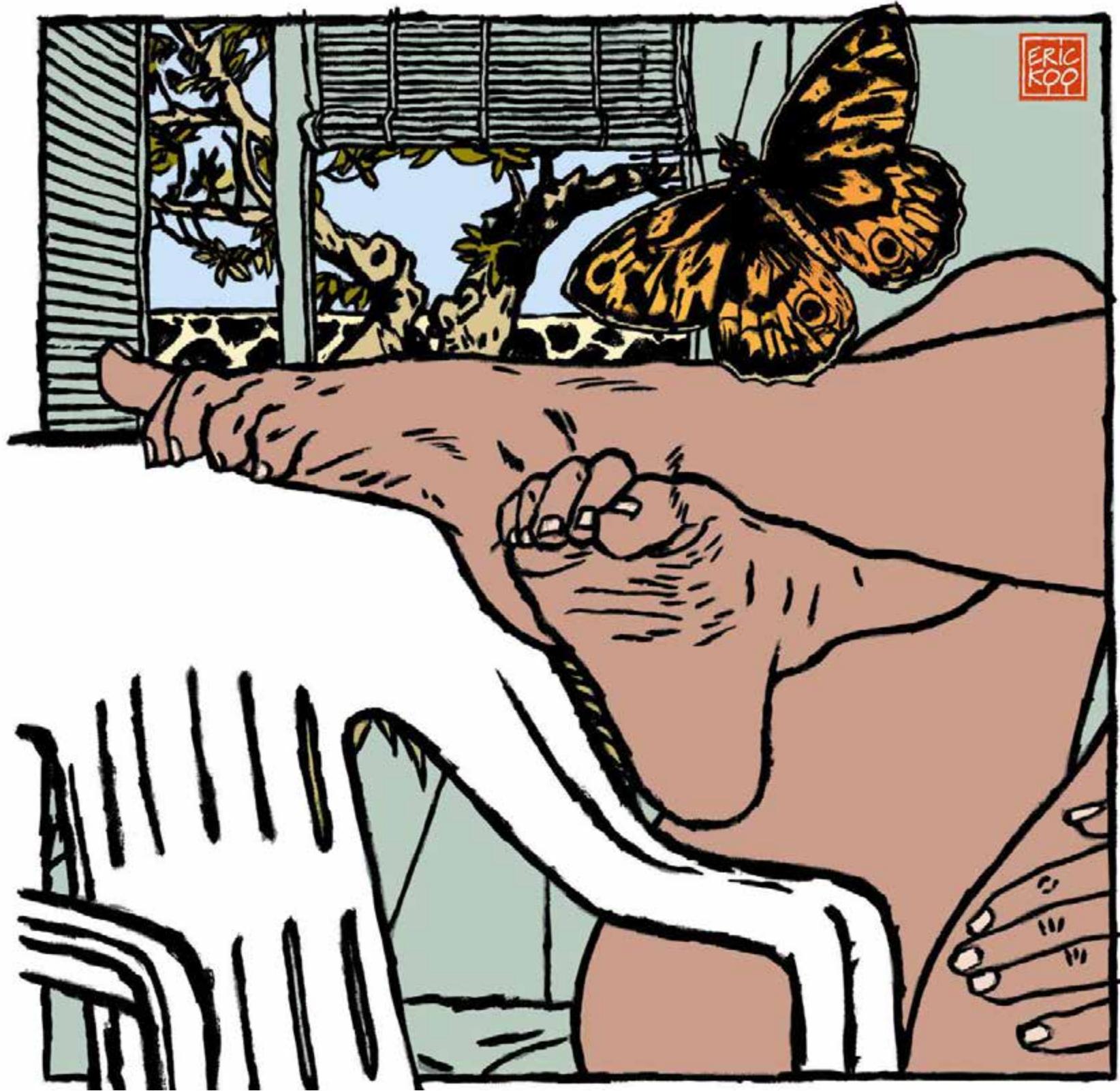
Tu portes le soleil sur ta tête
Et depuis tu as le dos courbé
Pour un bout de pain dans ton assiette
Tu as laissé ta peau se dorer
Et les sables dans ses lames acérées
Ont écorché tes pieds frêles
Endormie à même le bitume
Dieu t'a drapé par le ciel

Fille de soleil, tu ne bronzeras pas
Chapeau de paille sur tes cheveux en feu
S'enflammera et s'envolera
Au moindre coup de vent.
Et le feu s'éparpillera sur tes savanes
Aucun arbre n'a le droit de survivre
Dans l'aridité de ta campagne.
Et la pluie ne viendra plus
Après tes danses d'incantation
Fille de lumière, le beau temps
Est ta condamnation.
Et tu ne te plaindras plus pour le soleil
Qui de ses feux ardents ont cramé les feuilles
De ton arbre généalogique
Sous sa lueur magique
Tu n'évoqueras pas le sort de ton père

Tu as les ténèbres de la nuit pour le faire
Ni le corps sans vie de ta mère
Gisant sur le flanc de cette rivière.
Fille de joie, tu ne parleras pas de tes malheurs.
Ton rôle à toi, c'est de rire sur commande
Tu danseras à la demande
Et tu souriras par obligation
Pour nourrir l'obsession
De ces hommes venus d'ailleurs
À la recherche perpétuelle de fraîcheur.
Tu te perdras dans les bras de ces étrangers
Le « vazaha » sera la concrétisation de ton succès.
Quand il te demandera de l'épouser.
C'est la seule fin acceptable à ton conte de fée.

Et là seulement là, tu penseras à ton père.
Et à son cœur que tu devras soigner.
Ta famille que tu devras sortir de l'enfer.
Ta seule récompense c'est de les voir fiers
Que tu portes le soleil sur ta tête au point d'en avoir le
dos courbé.
Pour un bout de pain sur ton assiette tu t'es
prostituée.







Poésie

Poèmes de Sedley Richard Assonne



Illustrations. **Eric Koo**

Jeunes filles...

Dépêchez-vous jeunes filles
De jouer avec les garçons
Ne restez pas trop chenilles
Laissez s'envoler les papillons

Emprisonnés entre vos cuisses !
Entendez-vous le frou-frou de leurs ailes
Quand vos doigts clapotent et glissent
Dans l'eau de votre désir, tel un supplice ?

Les garçons sont impatients
Et pourraient être tentés de jouer aux dames
Alors chrysalides, devenez vite femmes !

Mais chaque papillon qui prendra son envol
Ouvrira un peu plus les portes de sa geôle
L'eau de votre désir se changera alors en sang !

Ivresse

Quand tu ouvres les cuisses
Je me sens l'âme pieuse
Je chasse toute idée de vice
À la vue de ta grotte miraculeuse

Devant ce tabernacle
Qui invite à la prière
Il se produit un miracle
Je deviens dur comme la pierre

Ô femme qui me rend saint
Reçois cet hommage de ma bouche
Ton sexe au goût de gin

Me saoule et me rend fou
Et c'est comme une bouteille qu'on débouche
Il faut la boire jusqu'au bout !

Curare

J'aime te voir de dos
Ma princesse au curare
Je déteste le gin à l'eau
Alors va gin loin de mon regard !

Fesses que je veux !
De deux choses Lunes
Sans vouloir être odieux (aux dieux)
Je me dois de combler cette lacune

Un sillon tout tracé
M'indique la voie à suivre
Ça fait peut être déplacé
Mais je deviens marin de bateau ivre

Ton poison mêlé au mâle de mer
Je ne connais pas de plus belle fin
Tout ce que tu as derrière
Vaut plus que Rome et ses chemins !





Dans le froissement de tes jambes

Dans le froissement de tes jambes
J'ai entrevu la rose
Cette fleur
Jamais fanée !

Et le frisé de l'œillet
Le froncement de la fleur anale
Mon chemin de labour

Fleur blessée
Qui saigne menstruelle
Redis-moi la douleur originelle

Le Vicomte des Gueux

Poète, écrivain, biographe, réalisateur et essayiste, Sedley Richard Assonne écrit en français, anglais et créole. Premier prix du roman, concours Ledikasion Pu Travayer, 1998, pour son roman en créole « Robis » ; prix Créolophone Grand Océan, île de la Réunion, 1999, pour « Pu poezi zame disparet » ; prix Jean Fanchette-poésie, 2003, pour « La Poésie contre la guerre », il a sorti son premier recueil de poèmes, « Les Fantômes du futur luxe nocturne », en 1994. Se décrivant comme le poète de l'urbanité, il chante surtout la ville, « sa vile » Port-Louis, étant né aux Salines, quartier populaire de la capitale. Il a été journaliste à L'Express de Maurice, au Matinal et au Dimanche, et attaché de presse au ministère de la Sécurité sociale de 2002 à 2005. Il est présentement réalisateur à la Mauritius Broadcasting Corporation (MBC), la télévision mauricienne, où il réalise « Portrait d'artiste » et « Métissages », deux émissions qui mettent en avant la vie culturelle de son île. Sedley Richard Assonne a pour nom de plume Le Vicomte des Gueux.





Nouvelle

La Machine Géranium

par Dominique-Chantal Grondin

Photos. **Héva Etienne**

"Quand Grand-Père distillait le géranium, tous mes sens s'exacerbaient."

La vue de ce champ immense et soigné, où les mains de ma mère se mêlaient à celles de son père pour prendre soin, gratter, arroser et faire pousser, me remplissait le cœur et l'âme de fierté. C'était notre royaume.

Le chant des oiseaux au-dessus de nos têtes, le claquement sec des sécateurs, le bruit mou des monceaux de feuilles qu'on entassait, le chuchotement mouillé de l'alambic pendant la cuite faisaient comme une musique à mes jeunes oreilles.

La douceur des feuilles duveteuses pourtant si fermes, que je prenais plaisir à caresser à chaque passage, et les effluves puissantes qui s'élevaient de cet océan végétal qui m'arrivait à la ceinture, font encore aujourd'hui partie intégrante de mes souvenirs d'enfance. J'y reviens à chaque fois que j'effleure un pied de géranium, quel qu'en soit le lieu.

Le goût des goyaves, des pocs-pocs qui poussaient à foison dans les fourrés ou des tendres carottes et concombres que je chapardais dans le potager attenant est associé pour toujours dans mon esprit à ces moments d'intense liberté. Je me revois

allongé à même le sol, observant dans les herbes hautes le pululement des insectes, éphémères et involontaires camarades de jeux, dont ma cruauté toute enfantine pouvait à l'occasion clairsemmer les effectifs.

Je ne m'ennuyais jamais, la nature regorgeait de matières premières pour la fabrication de jouets divers. Elle était généreuse et mes mains étaient habiles.

Mon oncle Frantz, d'un an et demi mon aîné, m'avait appris comment, d'un simple morceau de bois, sculpter sabres, couteaux et autres poignards dont nous nous servions ensuite pour nos jeux. Il m'avait également enseigné à bien en choisir le bois, de préférence le bois de chandelle pour sa tendreté. Ces armes bien imitées attisaient quelques convoitises parmi nos camarades. Il faut dire que nous en peaupinions chaque détail. Nos arcs et nos flèches, dont nous prélevions la matière première dans la touffe de bambou de Grand-Père, remportaient également un franc succès auprès de la marmaille du quartier. Nos imaginations enfantines semblaient n'avoir aucune limite.

Des coques provenant des jointures des gros bambous, nous fabriquions des hélices, et nos petites voitures marchaient bien mieux que celles des gamins de la ville : nous les bricolions à l'aide de boîtes d'allumettes et y arrimions des criquets afin d'en assurer la mobilité.

Et si nous nous mettions à rêver aux beaux fusils que nos parents ne pouvaient nous offrir, nous nous rabattions sur nos tapoks qui projetaient efficacement des grains de goyaviers avec une jolie détonation provoquée par l'air comprimé.

Je ne ressentais donc jamais d'ennui. Sauf s'il fallait rester immobile à surveiller le bébé ! « *Harry-Claude, veille ot' ti frère, mi sa va rode brèdes !* »

Alors le temps s'étirait et je maugréais, assis sur un coin de terre battue, non loin du berceau, songeant aux tac-tacs¹ dans les herbes hautes, aux bambous dont j'aurais pu tirer un beau tapok, et à mes mille préoccupations d'enfant espiègle à l'imagination débordante.

C'était bien pire si les camarades choisissaient ce moment pour passer : « *Eh, Harry-Claude, allons batt'carré terrain chicot d'bois !!!* »

Terrain Chicot d'bois !!! Quel marmaille du quartier de Jean-Petit kilomètre dix n'avait pas envie d'aller ravager par là-bas sitôt que s'en présentait l'occasion ?? Le mieux était encore d'y aller en « *misouk* », quand maman avait le dos tourné, il serait bien temps plus tard de récolter une bonne calotte en guise de punition ! J'étais avide de liberté et d'espace, et la nature environnant mon petit quartier des hauts recelait mille trésors que je ne me lassais jamais de découvrir et d'exploiter. Pendant ce temps, comme une lointaine musique, les sécateurs claquaient des mâchoires. Maman était vive et ses bras semblaient danser au-dessus des pieds de géranium. Au fur et à mesure de sa progression, les précieuses feuilles s'entassaient au bout de la ligne de cueillette. Il faudrait ensuite les transporter vers la cuve, en remontant la pente typique de ce terrain des hauts.

L'alambic, situé tout en haut, dominait le champ, perché sur son foyer fait de pierres assemblées. Il était dépourvu d'abri et offrait le métal noirci de son chapiteau aux quatre volontés des éléments. On disait « *la machine géranium* », aucun membre de la famille n'a jamais prononcé le mot « *alambic* ». Par temps de brouillard, sa silhouette nous évoquait une sorte de fantôme, et nos imaginations enfantines nous entraînaient facilement dans des contrées hostiles peuplées de créatures inquiétantes.

Les jours de coupe, je ne me tenais jamais loin du champ de géranium. Il y avait là toutes sortes de rituels fascinants, comme un passage de témoin que je n'aurais voulu manquer pour rien au monde. Qui sait, un jour peut-être, serait-ce à mon tour de m'occuper du champ et de la machine ?

Grand-père s'affairait du matin au soir, il était rude à la besogne et n'épargnait jamais sa peine. Quand il ne travaillait pas dans ses champs, il « donnait la main » à droite et à gauche. Il avait longtemps travaillé comme journalier agricole et le fruit de sa besogne, c'était ces terres qu'il avait achetées, petit à petit, et qu'il léguerait plus tard en totalité à ses enfants.

Maman tenait de lui, c'était indéniable. Papa disait « *Maryse-là, c't'un bout d'fer !!!* »

Mais lui-même savait ce que qu'était le labeur. A huit ans, son petit bertel gonflé de chouchous sur son dos encore tendre, il apportait déjà sa contribution à l'effort familial. Il fallait descendre à pied dix kilomètres pour rejoindre Saint-Joseph et aller vendre les produits des maigres récoltes parentales aux gens de la ville. Combien de fois avait-il pleuré d'épuisement ? A présent son travail de manœuvre maçon aux quatre coins de l'île le retenait toute la semaine loin des siens.

Maman devait donc assurer le quotidien, et s'occupait donc de la maison, des enfants, de la basse-cour, du jardin, des plantations de géranium et de maïs. Plus jeune, elle avait même été journalière agricole pour la cueillette du thé, à Grand-Coude.

De temps à autre, ma mère me hélait : « *Harry-Claude, amène un' pinte l'eau !!* » et j'accourais avec le fer-blanc rempli à la citerne en bordure de champ. Monter et descendre la pente du

¹ Sauterelle



terrain, mes jeunes jambes le faisaient allègrement, même si l'appel maternel venait souvent me querir au beau milieu de mes tribulations champêtres. Celles-ci s'interrompaient lorsque j'entendais qu'on s'affairait autour de la « *machine géranium* ». Je ne rechignais jamais à participer à la préparation de ce temps fort que serait la distillation.

En fermant les yeux, je revois la gueule béante du foyer où Grand-Père attisait le feu de bois d'acacia. J'entends encore le ronflement des flammes mordant les bûches et le crépitemment qui l'accompagnait. J'aimais la cuite, ce cérémonial que mon aïeul présidait tout naturellement. Une fois la cuve remplie d'odorant feuillage, il y entrait à son tour pour en tasser le contenu de ses pieds, et tandis qu'il le foulait en rythme, il avait presque des allures de danseur.

Pendant ce temps, en prévision des deux ou trois heures de cuite, on chargeait le four de bois d'acacia. Plus tard on y ferait cuire des patates douces, des pommes de terre ou même des bananes, toutes rôties dans leurs peaux, ce qui nous procurerait un repas champêtre succulent dont nous étions tous très friands. J'assistais le plus souvent possible à ces opérations, en humant les odeurs différentes que prenait le géranium tout au long du lent processus. Il y avait d'abord le parfum présent mais léger qui flottait au-dessus du velours de ses feuilles lorsqu'il croissait en pleine terre, puis des senteurs capiteuses s'élevaient des tiges étêtées après la récolte. De leur côté, les tas de feuilles amoncelés exhalaient en se flétrissant une odeur unique que je n'ai plus jamais sentie après le démantèlement de la « *machine géranium* » et l'arrêt de la production.

Enfin, venait la cuite... Au fond de la cuve, des claires empêchaient que le précieux feuillage ne soit en contact avec l'eau, dont la vapeur brûlante entraînerait l'extraction de l'huile essentielle, que nous appelions « *l'essence* ».

Il fallait s'assurer que cette grosse chaudière soit bien hermétiquement fermée, afin que la précieuse brume puisse sortir par le « *col de cygne* » et passer dans le serpentin immergé dans un refroidisseur. Au cours de cette dernière opération, la vapeur se condensait et coulait alors sous mes yeux émerveillés

un mélange d'eau et d'huile essentielle que l'on recueillait dans le vase florentin. Ce dernier n'était ni plus ni moins qu'un simple arrosoir sur le haut duquel était fixée une bouteille de verre dont le fond très renflé vers le haut avait été préalablement cassé. « *L'essence* », plus légère, montait dans la bouteille tandis que s'écoulait l'eau.

Le précieux liquide ne remplissait jamais totalement le litre de la bouteille, mais quelle fierté de voir poindre le vert doré de sa robe au creux du vase florentin!

On entassait ensuite le géranium cuit, qui en se décomposant deviendrait le fumier sur lequel nous espérions bien voir pousser les délicieux et si recherchés champignons de géranium qui agrémenteraient un futur repas. Leur goût unique et leur finesse en faisaient un met de choix, apprécié de tous. Maman les faisait simplement frire dans la marmite, mais quel régal! Ces jours-là, c'était la fête, et chacun savourait sa part avec délice. Il n'y en avait jamais assez pour être « *ragoulé* »!

Après la cuite, la puissante odeur de « *l'essence* » nous imprégnait tous. Elle me vaudrait quelques moucatages à l'école. J'avais l'habitude. Je retournais à mes jeux et à mes escapades.

Quand Grand-Père distillait le géranium, j'étais le prince d'un royaume odorant et précieux dont il était le souverain, et où je me promène encore lorsque mes rêves m'y ramènent. C'est le pays de l'enfance, celui qui me rappelle qui je suis et d'où je viens, et où brille pour toujours le regard pétillant d'un aïeul... ■



A la mémoire de Grand-Père Benoît, 1912-2012

A la mémoire de Frantz, 1967-2018



Nouvelle

Nuit blanche

par Kim Koto

Illustrations. **Andry Patrick Rakotondrazaka**

C'était en fin d'après-midi. Je descendais du bus après une journée à vagabonder, tentant de trouver une alternative aux dimanches étouffants de mon appart. Bien qu'au-dessus de ma tête, le ciel fût d'un gris sombre et menaçant, loin à l'horizon,

les nuages prenaient une couleur orange incandescente. Désormais debout sur le trottoir, mon regard s'attarde. Derrière, le soleil se couche.

18h03 :

De grosses gouttes s'écrasent sur mon visage et me sortent de mes rêveries. Voulant échapper en vain à cette subite douche froide, autour de moi, les gens se mettent à courir de partout, gloussant ou râlant, puis emportant leur tapage en allant se bousculer sous les abribus. Ne voulant pas me mêler, je me dirige un peu plus loin devant une petite épicerie. Là, je m'allume une cigarette et puis tire une taffe comme s'il s'agissait de ma première bouffée d'air après plusieurs minutes d'apnée. Devant moi, sur la route, les voitures ont déjà leurs phares allumés et leurs lumières jaunes et rouges viennent réfléchir sur le macadam humide. Un défilé de lumière, me dis-je. Cela peut sembler magnifique quand on ne fait pas vraiment attention à ce qui se passe

autour. En fait, là, je suis entouré de rats. Non, je ne parle pas de ces bestioles qui se baladent sur les dalles puantes de mon quartier. Je parle ici de ces rats qui m'entourent. Des déchets... Des créatures égoïstes, connes et laides. Cela fait des millénaires que nous infestons ce monde, le façonnant à notre image, pourrissant tout sur notre passage. Vous devez vous dire que c'est absurde de mépriser autant sa propre espèce. Oui, j'en fais partie. Mais cela ne m'empêche pas de me dire que nous ne méritons pas notre existence. Nous sommes comme des cellules cancéreuses, une anomalie dans notre écosystème. C'est en cet après-midi d'été à m'efforcer d'apprécier cette beauté artificielle que je songe à la manière dont je pourrais mourir.



18h30 :

Mon appartement se trouve juste à quelques dizaines mètres de l'arrêt du bus, dans un immeuble au bord de la route. Ici c'est la cité, et les petites maisons uniformes aux alentours lui donnent un air plus ou moins imposant, mais elle reste tout aussi dénuée de charme. Bien que je ne m'y sente pas vraiment à mon aise, je dois avouer qu'apercevoir de loin cette forme rectangulaire me soulage un peu. Bonsoir haie en bois usé par les intempéries dont la peinture est tout écaillée. Bonsoir emballages, couches pour bébé usées et mauvaise herbe jonchant le sol mouillé. Bonsoir murs aux déclarations d'amour enfantines et aux phallus ridicules dessinés au charbon. Désormais à l'intérieur du bâtiment, je me déplace sous les ampoules brûlées et les ampoules clignotantes. C'est en montant des marches mal éclairées que je me pose la question suivante : qu'est ce qui m'a donc pris de sortir ?

19h05 :

Après avoir galéré pour rentrer ma clé dans la serrure de ma porte, je rentre enfin dans mon appartement. On ne peut pas vraiment dire que c'est animé. Contrairement à ces personnages dans les films américains, moi, je n'ai personne à qui crier que je suis rentré, pas un chat à nourrir et même pas une plante dont je pourrais inspecter les feuilles pour voir si elle va bien. Je n'ai que le silence pour m'accueillir. Je me rappelle alors les premières soirées passées seul chez moi. N'ayant qu'une vieille radio comme source de distraction, je mettais la musique et montais le volume à fond, puis je dansais, je criais, passant d'une pièce à l'autre... comme pour combler le vide... Trêve de nostalgie, me dis-je.

C'est dans une pièce sous la lumière tamisée de ma petite lampe que je prends mon dîner. C'est tout ce que je peux me permettre vu le prix de l'électricité, et les ampoules au néon ce n'est pas vraiment l'idéal pour mettre un peu de chaleur chez soi. Déjà, tout y semble fade, et les seules traces de vie existantes, à part moi, entre ces quatre murs, sont ces gros cafards qui se cachent derrière mes quelques meubles. Ils ne sont pas très timides d'ailleurs. J'ai droit à au moins trois apparitions à chaque repas. Ce soir, l'un d'eux a décidé de se montrer un peu pour me tenir compagnie. Là, sur le sol carrelé de ma cuisine, Il se prélasses, sur le dos, immobile... raide mort. En fond sonore, j'ai droit au ronflement

de mon vieux réfrigérateur, le seul objet qui pourrait avoir de la valeur dans mon misérable taudis, et au tic-tac agaçant de la montre accrochée au mur. Le temps passe trop lentement. Une minute paraît une éternité dans cette ambiance particulièrement dérangeante. Je jette les restes de pâtes refroidis que je n'ai pas pu finir et part me coucher.

22h15 :

La lune est pleine ce soir, et elle brille fort. Ces rayons viennent teinter ma chambre d'un bleu relativement brillant. J'ai du mal à m'endormir. Je suis allongé sur mon matelas, par terre et mes yeux restent grands ouverts. Il n'y a rien à admirer sur ces murs nus. C'est une nuit pour fixer le plafond et réfléchir. Est-ce que ce salopard de marchand de sable m'a encore une fois oublié ? Chaque nuit, il me laisse trois heures, voire plus, pour essayer toutes les positions possibles, à penser et à repenser, à remettre des choses en question... Il doit aimer jouer à cache-cache.

00h23 :

Je suis l'âme errante hantant les couloirs de mon immeuble. La visibilité y étant faible, je me dis que là je dois être réduit à une silhouette noire. Une ombre en quête de salut ? Je dévale prudemment les escaliers. Les marches deviennent de plus en plus dangereuses à mesure que l'on monte. Le dernier étage étant inhabité, son entretien ainsi que celui des voies qui y mènent ont été, il y a longtemps, délaissés. Il y règne un grand calme et tout ce qu'on peut y entendre c'est l'écho des bruits de pas du noctambule que je suis. Mon ascension me mène jusqu'à une porte métallique. Je pose ma main sur sa surface rugueuse, toute rouillée et la pousse. Me voilà sur le toit, face à cette chère lune. « Me voilà » lui dis-je. Elle est voilée de fins nuages argentés, toujours aussi belle. Autour de moi, j'ai droit au paysage monochrome des clairs de lune et aux scintillements des lumières de la ville. Les étoiles sont tombées des nues. Ayant emporté ma radio, je l'allume puis la pose par terre. Je n'ai jamais à chercher une station de radio à écouter. Celle-ci me convient parfaitement. On y passe du bon blues le soir. Je balaie ensuite le terrain du regard pour y trouver un coin épargné par la fièvre de pigeon et m'y allonge. Voici mon domaine, voici mon monde. Je m'allume une cigarette et me laisse emporter dans mes rêveries.

3hoo :

Avez-vous aussi ces moments de sensibilité intense lorsque vous veillez tard la nuit ? Ces pensées qui vagabondent dans une partie de votre âme où tout est beau, où tout est triste... Ces émotions intenses ressenties après avoir lu un livre, admiré une belle œuvre d'art puis en se remémorant des instants intimes passés avec les personnes que vous aimez ou que vous avez aimées. Tout vous semble alors sublimé et vous avez juste envie de vous perdre un peu plus. Les sentiments sont profonds. On plonge, on est en chute libre puis il y a les rechutes. Une si grande beauté doit avoir un revers à sa mesure. C'est ainsi qu'on se rend compte de sa fragilité car les plaies s'avèrent aussi profondes. Je me convaincs alors que c'est cyclique, que ça va juste passer. « Après la pluie, c'est le beau temps » dit-on. Puis, parfois, on les sent vraiment peser. Je suis fatigué de vivre comme cela... Je suis fatigué de vivre, me dis-je.

5h16 :

Je suis de nouveau dans ma chambre et elle commence à s'éclaircir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit...

6h01 :

Nous sommes lundi, le jour le plus détestable qui soit, à l'opposé du vendredi, pour tous les gentils moutons de la société. Parce qu'il me faut de nouveau partir travailler, me mélanger aux gens, apprécier la fameuse fluidité du trafic et la bonne odeur de détritus qui flotte dans l'air... à moi non plus elle ne me plaît pas tellement. Cependant, depuis cette époque les choses ont changé. Maintenant tous les jours se ressemblent. Si je devais raconter ma vie, cela se résumerait à « *se réveiller* », « *manger* », puis partir s'emmerder, rentrer et enfin « *aller se coucher* »... Heureusement, aujourd'hui est un jour spécial. Je n'irai pas travailler. ■

Biographie

Kim Koto, le rockeur à la blues.

Kim Koto, Karim Heriniaina Rakotobe dans la vie civile, a redécouvert sa passion pour l'écriture en 2018. Adolescent, il s'était pourtant juré de se concentrer sur ses études et de réduire tout ce qui pouvait alors être considéré comme des « distractions ». Mais l'amour de l'art a été plus fort, et pour juguler sa créativité bouillonnante, il a intégré des groupes de rock pour y apprécier les joies qu'apportent la création et l'expression. Il a aussi pris des cours de danse, et, parallèlement à ses jobs de chargé de communication et de community manager, il dessine et peint quand l'occasion se présente. Les rencontres et les ateliers littéraires dirigés par Michèle Rakotoson lui permettent de s'ouvrir à d'autres horizons artistiques. Et au fil des échanges et des partages, il atterrit dans Indigo, partageant son blues de rockeur.





Nouvelle

Jimio, le pilleur d'épaves

par Jacques Rombi

Illustration. **Gil Renaud**

On dit de Jimio qu'il est le meilleur instructeur de plongée sous-marine de l'île Maurice. Jamais avare de conseils, il est capable, le soir venu, de rester des heures à discuter avec touristes et habitués dans la cour de son club de plongée qui abrite également une sympathique guest-house qu'il tient avec sa femme Triska à Pointe-aux-Piments. Autant faire d'une pierre deux coups dans le business.

Son sujet de prédilection : les épaves et la recherche de vestiges sous-marins de toutes les époques, c'est-à-dire depuis environ quatre siècles d'histoire maritime de l'île. Il peut raconter et faire rêver les touristes, transportés avec force anecdotes en août 1810 quand les Mauriciens d'alors repoussaient les Anglais pourtant plus nombreux à la bataille de Grand-Port. Comment ces ancêtres avaient dû, quatre mois plus

tard, essuyer une défaite d'autant plus injuste qu'elle aurait pu être évitée si ce foutu Napoléon avait écouté leurs appels à l'aide. Il aurait suffi alors à l'Empereur d'envoyer quelques frégates pour repousser à jamais la perfide Albion. Mais l'Empereur n'avait de goût que pour les batailles terrestres. Honorant mal ses origines corses, il avait abandonné le vaste océan aux Anglais leur laissant un pont d'or pour régner en maître sur le globe.

Tout cela aux dires de Jean-Yves, un professeur d'histoire parisien spécialiste du Premier Empire, dont la narration hautement documentée n'intéressait Jimio que d'une oreille. L'autre oreille étant plus attentive à l'information exclusive que le professeur venait de livrer : il y avait bien eu une frégate envoyée par l'Empereur ! Une frégate espionne, aussi secrète que discrète,

et dont la mission de reconnaissance entre les deux batailles d'août et décembre 1810 aurait pu changer le cours de l'histoire mauricienne si elle était arrivée à terme.

Les mots de l'érudit résonnèrent toute la nuit dans la tête de Jimio : « *Cette frégate, nommée Rivoli en référence à la bataille gagnée sur le site du même nom, est toujours restée dans l'ombre des batailles et des grandes manœuvres. Ce petit trois-mâts, armé de seulement vingt canons de bronze, n'avait qu'une vocation de liaison pour transmettre des ordres ou des courriers. Je suis là pour animer une conférence sur la venue de ce bateau dans vos eaux, car il a fait naufrage dans les îles du nord, une nuit de novembre 1810. C'est ce que j'ai découvert en fouillant dans les archives de la Marine, dans le département réservé aux chercheurs.* »

À ces mots, les oreilles de Jimy avaient été comme branchées sur un amplificateur. Un ampli-enregistreur qui gravait dans sa mémoire chaque détail de cet entretien informel alimenté par l'ivresse du moment. Jimy savait bien que cet érudit n'aurait jamais autant parlé si le rhum arrangé ne l'avait pas aidé et il servit alors une nouvelle rasade du puissant breuvage concocté par Triska à base de rhum Green Island, vanille et gingembre.

Jean-Yves continuait : « *Je vais annoncer cela en conférence de presse la semaine prochaine, mais avant cela on pourrait faire une petite plongée sur le site si tu es OK... »*

Cette fois, les oreilles de Jimio se dressèrent comme celles d'un loup à l'affût d'une proie. Il murmura : « *Pourquoi... tu sais où a coulé l'épave... ?* »

- De manière quasi certaine, elle est tout simplement dans la passe de l'île Plate. Les archives sont claires et parlent très clairement de ce refuge bien éloigné des côtes mauriciennes pour ne pas éveiller l'attention. Arrivée à la nuit tombée, la petite corvette de 50 tonneaux voulait profiter de son faible tirant d'eau pour entrer dans cette baie à l'abri d'un vent puissant soufflant du nord cette nuit-là. C'est ce que note sur son journal de bord son capitaine François Xavier de Kerjean.

- Et que transportait ce bateau ?

- L'inventaire fait état d'un départ de Nantes trois mois plus tôt avec une quarantaine d'hommes d'équipage, armés d'un millier de fusils destinés à la population mauricienne, d'une quantité proportionnée de pièces de recharge, de carabines, sabres, pistolets...





L'îlot Gabriel.

Mais le plus grand trésor à mon avis tient dans ses canons d'abordage en bronze. Des canons de forme octogonale, très rares à l'époque et qui valent une fortune aujourd'hui chez les collectionneurs. Une vraie curiosité, un anachronisme car à partir du XVII^e siècle les canons de marine en bronze étaient remplacés par ceux en alliage de fer afin de réduire le poids pour un même calibre, ou d'augmenter le calibre pour un même poids. Là, ce bateau a fait naufrage au début du XIX^{ème} et à ma connaissance plus aucun bateau n'était équipé de ces merveilleuses pièces d'artillerie. D'où leur côté exceptionnel... Mais leur place est dans un musée, je suis là pour ça : identifier, recenser avant d'engager une opération de renflouement de cette épave si nous la trouvons.

« - *On dirait que tu sais où elle est précisément ?*

- *Oui, si j'en crois de Kerjean : après avoir touché un haut-fond à quelques mètres du rivage et alors qu'ils se croyaient en sécurité, le cap fut mis à l'est pour sortir de là et aller beacher au sud de l'îlot Gabriel juste à côté, mais la voie d'eau était trop importante et le navire a coulé aussitôt la manœuvre engagée. D'après le récit, l'épave serait juste devant la pointe sud de l'îlot Gabriel. L'équipage a juste eu le temps d'embarquer sur deux chaloupes et rejoindre au petit matin le nord de l'île Maurice, à Cap Malheureux. Là où, ironie du sort, les Anglais débarquèrent en masse quelques jours plus tard surprenant les valeureux Mauriciens qui les attendaient du côté de Port-Louis. C'est d'ailleurs pour cela, dans le désordre qui a suivi l'invasion, que ce naufrage n'a pas été reporté dans les archives officielles de l'Isle de France d'autrefois...»*

Le sang de Jimio bouillonnait car il pensait au tumulus de corail qu'il avait déjà repéré dans le sable à une centaine de mètres de l'îlot Gabriel. Il était alors en snorkeling, nageant pour le plaisir en compagnie d'une poignée de touristes qui l'accompagnaient dans cette exploration inédite. L'endroit est en effet secoué à longueur d'année par de violents courants et personne ne songe à s'y promener, en bateau, à la nage ou même en scaphandre autonome. Là, au mois de mai, dans l'entre saison, il peut y avoir de rares accalmies qui permettent le temps d'une journée ou deux de s'immerger sur ce site autrement très dangereux. Que faisait là ce tumulus de corail en plein milieu d'un désert de sable à une quinzaine de mètres sous la surface ? avait-il alors songé. Pensant venir y faire un tour, le jour improbable où toutes les conditions météo seraient à nouveau réunies...

Mais les sites de plongée qui restent à découvrir sont encore nombreux à Maurice et la dangerosité du site avait relégué cette idée à la centième place dans la liste des priorités scubaphiles de Jimio.

Jusqu'à ce soir de novembre où Jean-Yves avait déballé son secret qui tenait la route : le site est aujourd'hui fréquenté par une vraie armada de catamarans bourrés de touristes, presque tous les jours. Ils sont attirés par les publicités vantant les beautés de l'îlot Gabriel où, durant quelques heures, ils peuvent goûter à la douceur de vivre mauricienne.

La formule « *brosset - poule grillée - demi langouss - rhum arranzé - et nou spécialité banane flambée* » cartonnait pour la modique somme de 1 200 roupies par personne. À peine une trentaine d'euros, un bon marché compensé par le nombre important de touristes embarqués à bord de ces catamarans tous dotés d'un faible tirant d'eau. Car la passe entre l'îlot Gabriel et l'île Plate est en effet très dangereuse. C'est quand on a passé les premiers rouleaux, qui sont parfois fréquentés le dimanche par quelques surfeurs, que le danger apparaît. Ou plutôt disparaît sous les flots : seuls quelques habitués connaissent les couloirs qui permettent de se faufiler jusqu'aux plages de sable blanc pour y beacher à l'ouest sur les plages de l'île Plate ou à l'Est sur celles de Gabriel qui ont la préférence d'une trentaine de ces mastodontes aux deux coques parallèles et... au faible tirant d'eau !

Sa décision était prise. Il fallait plonger sur site avant la mission officielle. Jean-Yves avait parlé d'organiser une plongée avec des représentants du Mauritius Underwater Group qui est l'instance de référence pour les plongeurs professionnels, chercheurs et autres scientifiques...

Ensuite, une fois l'épave repérée, elle serait surveillée par les « *coast guards* » (garde-côtes) qui logent sur la côte est de l'île Plate, pile en face du site de l'épave supposée.

Dès le lendemain, Jimio annulait son programme avec la palanquée prévue en prétextant une panne de moteur. Il mettait Kevin, son skipper, dans la confidence et faisait route dès le lever du jour, bien avant que les bateaux chargés de touristes ne débarquent là, pas avant 10 ou 11 heures. Les 2 x 175 chevaux ramenait aujourd'hui les lointaines îles du nord à moins d'une heure de navigation de Peyrebère où Jimio y avait son mouillage.

Vingt minutes pour le Coin de Mire, puis vingt minutes encore avant de distinguer les premiers rouleaux qu'il fallait laisser à bâbord. Pas question de jeter l'ancre qui n'aurait pas tenu dans cette zone démontée.

Ce coup-ci, en décembre, il fallait redoubler de vigilance pour une telle plongée. C'est ce que pensait Jimio une fois arrivé sur le site qu'il allait redécouvrir avec un nouveau regard : celui de la convoitise et de la rapine. Car pour lui, il n'était pas question de rester simple membre de l'expédition qui allait découvrir l'épave. Un « *inventeur* » comme il se dit dans le jargon des archéologues. L'idée était de repérer et remonter au plus tôt un maximum de ces canons uniques. C'est ce qu'il avait découvert en restant sur son ordinateur une fois seul hier soir. La seule épave qui disposait de ces magnifiques pièces de collection était celle du « *Sao Idelfonso* », une caraque portugaise échouée au large d'Itampolo sur la grande barrière de corail de Tuléar au sud-ouest de Madagascar. Pillée et démantelée comme la plupart des épaves là-bas, il ne restait aucune trace de ces pièces d'artillerie uniques¹. Ce qui donnait d'autant plus de valeur aux pièces que Jimio et Kevin pourraient remonter grâce au treuil qui équipait leur bateau.

Un dernier coup d'œil sur le manomètre qui indique bien 200 bars. Suffisant pour repérer le site et commencer à « *gratter* » comme il se dit dans le jargon des découvreurs d'épaves. Main droite sur le masque et le détendeur, bascule arrière et c'est le

¹ L'épave du « *Sao Idelfonso* » fut découverte par Frédéric Lucas sur le banc de l'Étoile au sud de Tuléar en 2010. À l'époque, traînant sous les orientations du mécène Christophe Peyre, Frédéric Lucas avait découvert cette épave portugaise du XVI^e siècle riche de canons de bronze hexagonaux et uniques au monde. Une épave clairement déclarée aux autorités et laissée en l'état en attendant de vraies fouilles archéologiques opérées par des scientifiques. Mais c'était sans compter sur la cupidité des autorités locales qui n'avaient pas attendu l'arrivée des scientifiques : organisant avec des mafieux locaux un véritable pillage, les fameux canons et autres trésors découverts sur l'épave avaient été découpés pour être vendus au prix du métal. D'autres pièces avaient pu être sauvées et avaient été repérées chez un antiquaire de Tamatave avant de disparaître à nouveau. Les canons de bronze cités dans ce naufrage de 1810 ne sont, comme l'ensemble de l'histoire, que pure fiction. Quoique les Jimio et autres Kevin sont encore toujours très nombreux à l'île Maurice et dans les autres îles de l'océan Indien...

plongeon dans la mer démontée. D'emblée, les vagues submergent Jimio pendant que le bateau s'éloigne de la zone dangereuse. Kevin y reviendra d'ici 45 à 60 minutes quand Jimio lui enverra le signal avec son parachute fluo gonflé depuis les fonds juste avant de remonter.

Mais pour l'instant, Jimio a toutes les peines à rejoindre les fonds : il avait bien repéré le site qui se distingue à 15 ou 20 mètres sous ses palmes, mais il a beau vider son stab et ses poumons, difficile de descendre à pic avec un tel courant. Il se laisse dériver tout en palmant vers les fonds à contre-courant. Il finit par toucher les fonds mais a trop dérivé : le tumulus est déjà loin, il le devine à peine dans ce brouillard de particules et de sable en suspension.

Un banc de carangues semble le narguer en restant immobile à ses côtés malgré le courant qui s'est encore amplifié au fond. À force de palmer tout en s'agrippant aux rares patates de corail, Jimio finit par arriver sur le site. Nul doute, il s'agit bien d'une épave que la Nature a façonnée de mille décorations surréalistes: coraux, gorgones, algues et anémones décorent l'épave comme l'aurait fait Arcimboldo en avance sur son temps. Le peintre de la Renaissance n'avait en effet pas eu le loisir de visiter les profondeurs marines pour y trouver une nouvelle inspiration.

En tout cas, l'œil avisé du pilleur d'épaves a vite fait de repérer une rangée de canons de bronze bien étalée dans le sable en périphérie du tumulus. Comme pour toutes les épaves en bois, celle du Rivoli s'est désintégrée en quelques décennies, le temps de se couvrir de quelques colonies de coraux qui, deux siècles plus tard, culminent à un bon mètre au-dessus de leurs racines boisées. Mais pas pour les canons. Leur métal quasi précieux a la particularité de s'oxyder très peu, et il reste parfaitement identifiable à peine englouti par le sable par endroits.

Ceux-ci sont bien plus gros que leurs ancêtres portugais découverts sur le « *Sao Idelfonso* ». Ils font bien deux mètres cinquante de long pour un diamètre de quarante centimètres environ. Un poids conséquent qui n'effraie pas pour autant Jimio qui en a vu d'autres lors des nombreux pillages des navires de la bataille du Grand Port au sud-est ou, moins profond mais tout aussi animé de courants violents, sur le site du fameux « *Saint-Géran* » au nord-est de l'île Maurice.

Il faut aller vite : l'effort fourni pour descendre et remonter au courant a vidé le bloc d'une bonne moitié de sa capacité d'air.



Canon à la Pointe aux Canonniers, Maurice

Jimio pense à amarrer le cordage de son parachute directement autour du canon le plus accessible : posé à côté d'un bloc de corail qui plonge dans le sable en laissant apparaître de grandes cavités à sa base. Une bonne idée car une fois le parachute flottant en surface, Jimio pourra utiliser son cordage comme fil d'Ariane et limiter ainsi une dérive trop excessive comme lors de la descente. Il faudra ensuite plonger à nouveau, avec une chaîne reliée au treuil, suivre à nouveau le cordage-fil-d'Ariane et y amarrer solidement la chaîne pour remonter ce premier butin.

Tout en déroulant le fil de sa bobine, le pilleur n'a pas remarqué l'énorme murène léopard immobile, bouche bée (ou gueule ouverte) qui guettait tout ce manège à un mètre à peine du canon. Pour plus de stabilité, Jimio s'était agenouillé dans le sable tout en jouxtant la patate de corail trouée d'énormes cavités dont l'une abritait le repaire de la murène géante. Ces animaux, qui peuvent être quasiment apprivoisés comme l'a prouvé Hugues Vitry, plongeur passionné et intrépide qui a établi son mouillage à Trou aux Biches, sont avant tout de redoutables prédateurs qui n'ont peur de rien. Surtout pas de l'homme. C'est le triste constat que devait faire Jimio en gesticulant un peu trop vite à côté de cette gueule de trente centimètres de diamètre pourvue de dents d'ivoire pointues comme celles d'un jeune loup.

Elle s'attaqua d'abord à l'épaule du plongeur équipé ce jour-là d'une combinaison de 5 mm d'épaisseur. Pas de quoi limiter la douleur intense d'une telle morsure : « Un requin n'aurait pas fait mieux » aurait pu penser Jimio s'il avait pu penser à cet instant, mais la panique s'empara du plongeur chevronné en même temps que le puissant serpent sortait de son trou : un mètre, puis deux, trois... Cette murène n'était peut-être pas contemporaine du naufrage mais elle avait dû connaître ce site beaucoup moins encombré de coraux tellement elle semblait âgée et gigantesque. Une autre morsure au bras et l'homme pétrifié vit un bon morceau de sa combinaison englouti dans la gueule du monstre en même temps qu'un morceau de chair.

Panique à Rivoli : Jimio se mit à palmer avec frénésie tout en conservant sa position assise. Il pouvait faire face au monstre tout en se dégageant du piège, mais sa tête percuta alors par l'arrière un bloc de corail qui lui fit presque perdre connaissance... Dans ces moments-là, un plongeur expérimenté doit se calmer. C'est la première des règles !

Facile à dire quand une murène te fait le sourire de la mort et qu'un rocher te fait en même temps le coup du lapin !

Mais il le faut : Jimio fait alors un rapide demi-tour (qui devait amplifier son état d'étourdissement mais qui avait le mérite de le mettre sur le ventre et le positionner en position de fuite éperdue). Le brouillard de sable soulevé par la courte bataille a brouillé les pistes : la murène ayant perdu Jimio de vue et vice versa, il est temps de palmer n'importe où mais loin de ce site de malheur. Loin, trop loin, un couloir de courant plus fort emporte alors Jimio qui glisse sur les fonds de sable opaques et mystérieux. Plus que 50 bars au manomètre, bientôt 40. Il faut remonter mais la surface n'est plus très loin. En dérivant, il s'est rapproché d'une côte, 8 à 10 mètres peut-être, tant pis pour le palier : l'instructeur sait qu'il pourra toujours en faire un dans moins d'une heure dans les eaux calmes du lagon de Peyrebère ou de Grand-Baie... s'il retrouve son bateau !

Jimio perce la surface avec rage, jamais il n'est remonté si vite, comme une fusée. Il distingue à une centaine de mètres à tribord son parachute qui est bien resté accroché sur le site, au canon maudit gardé par la murène. Quant à lui, il dérive en pleine eau mais pas très loin de l'île Plate maintenant. Son gilet stabilisateur le fait flotter subitement au sommet de trois mètres de houle déferlante, il a déjà perdu son masque mais reste bien sur le dos pour essayer de surfer sur un tube qui ferait envier laird Hamilton en personne ! Mais le stab n'est pas une planche de surf et le malheureux se met à rouler dans l'écume tout en protégeant sa nuque du robinet de son bloc qui aurait autrement fini de l'étourdir. Il distingue dans son malheur entre deux vagues, son bateau qui tourne autour de la bouée fluo distante de 300 bons mètres désormais. Kevin ne voit pas Jimio qui n'a plus la force de crier dans l'écume qui l'étouffe.

Mais son calvaire touche à sa fin, la passe est... passée et le malheureux échoue bientôt sur la rive est de l'île plate. À moitié étourdi, face à terre, jamais il n'a autant apprécié la saveur du sable blanc et chaud. C'est ce qu'il pense dans ses premiers moments de conscience, avant de remercier Dieu, Neptune et Calypso pour la leçon : laissons les épaves aux scientifiques ! ■

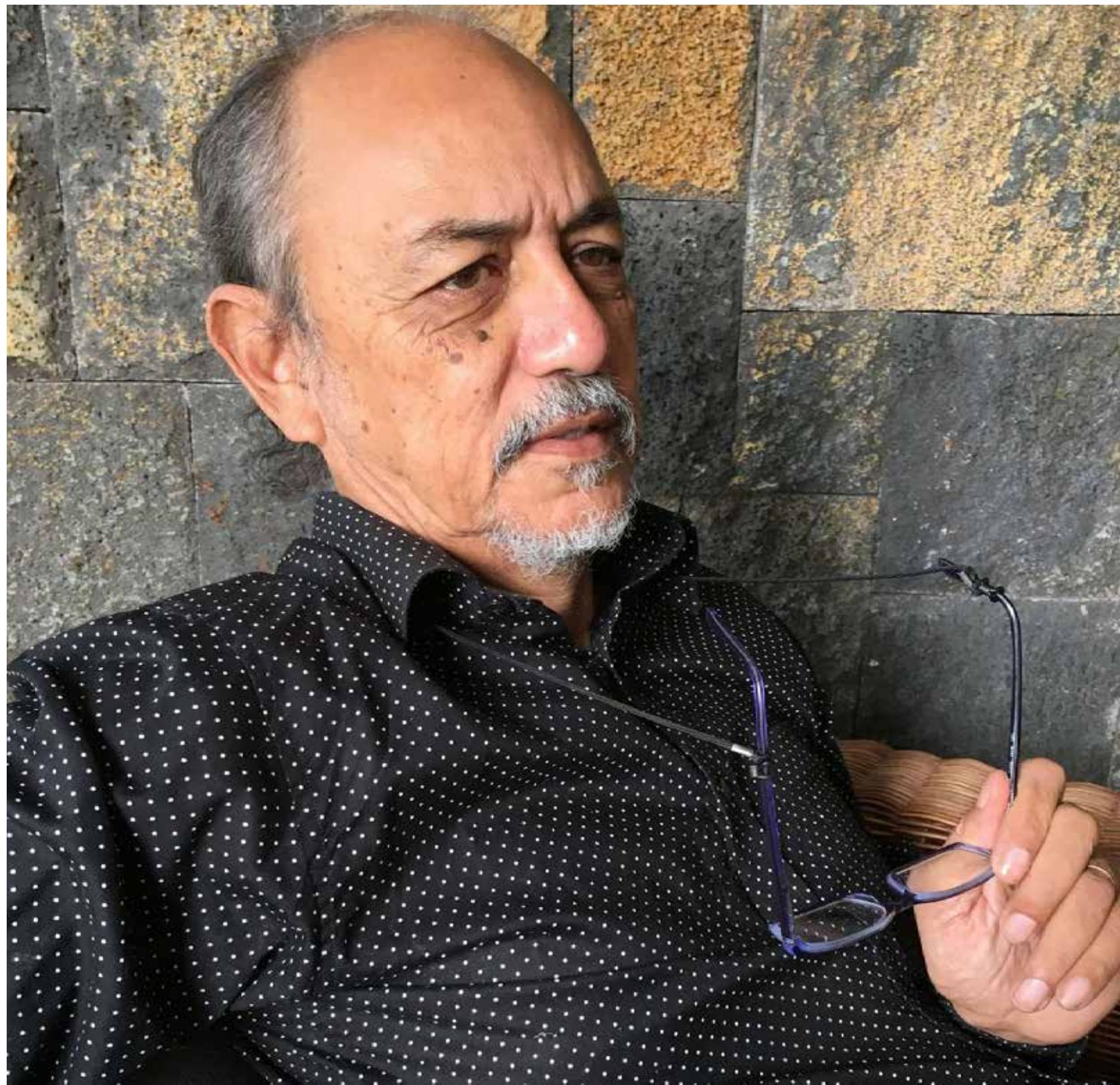


L'accent du Sud

Jacques Rombi est journaliste dans la presse économique régionale depuis de nombreuses années. Ce natif de Marseille a vécu à La Réunion, Mayotte, Madagascar avant de poser son sac à Maurice où il s'y sent bien : « *Ici, les gens sont encore cools et l'océan est facilement accessible. La société de consommation n'a pas encore fait trop de dégâts, mais ça change vite et je crains le pire si le modèle télé-bagnole-supermarché continue sur cette lancée...* » Cette nouvelle est extraite du recueil « *Nouvelles d'Indianocéanie* » à paraître bientôt.

Bibliographie :

- + « L'effet mer », recueil de nouvelles sur la Méditerranée (Salon de la Mer Bandol 1999). + « Carnets de route, Mayotte-Anjouan » (Éd. du Baobab 2002).
- + « De la mer Méditerranée à l'océan Indien, cuisines et métissages » (Éd. Studiopresse 2003).
- + « Carnets de routes, Comores, le grand archipel » (Compte d'auteur 2005).
- + « Ny Haify », cuisines et traditions malgaches (Éd. de l'Unesco 2006).
- + « Tonga soa Vazaha », récits de voyage à Madagascar (Compte d'auteur 2007).
- + Textes du recueil photographique : « Voyage au pays des Fomba » (de Phil Gaubert, Éd. Somep 2007).
- + Textes du recueil photographique : « L'enfance dans tous ses états » (de Fab Delannoy, Éd. Studiopresse 2011).





Interview

Carl de Souza

"J'ai adroitemment maquillé la réalité"

Recueillis par **Aline Groëme-Harmon** | Photos. **DR**

Carl de Souza habite face aux îlots du Nord de Maurice. Sa maison donne sur « *les lieux du crime* », dit-il. Soit Piton, l'endroit qu'il décrit dans « *L'année*

des cyclones », son nouveau roman paru aux Éditions de l'Olivier.

Indigo. La maison des Rozell, personnage central de « *L'année des cyclones* » est à Piton. En plus d'y vivre vous-même, est-ce l'attachement particulier que vous avez pour ces lieux qui vous a inspiré ?

Carl de Souza. L'ancienne propriété de Mont Piton se trouve à une centaine de mètres de chez moi. On s'imprègne tout le temps de ça. Avec la famille, on venait souvent en pique-nique sous les grands arbres. Il y a de cela quelques années, il y avait encore le camp des laboureurs.

Aujourd'hui, il n'y a plus que des ruines. Les anciennes maisons des cadres de la sucrerie ont été rasées et remplacées par des champs de canne. Sur les pistes, on voit encore des traces d'habitation. J'ai connu tout cela enfant, parce que mon père avait été muté dans cette région. Il était officier de police. Nous avons habité en bas dans le village de Piton à la fin des années 1950.

“Aujourd’hui, il n’y a plus que des ruines.”

I. Vous arrivez à Piton à quel âge ?

Carl de Souza. À sept ans. Pour moi qui suis né dans une ville, à Rose-Hill, être à Piton a été un choc énorme. Je me souviens d'une maison où un soir on s'est levé parce qu'un *sat maron* (N.D.L.R. un chat errant) était rentré dans l'une des chambres et ne voulait plus en sortir. Il y avait aussi des choses où j'étais moins compétent que les enfants de mon âge. C'était la meilleure école primaire. J'en ai fréquenté huit. J'ai connu deux écoles secondaires. Au début, j'étais au collège Royal de Port-Louis parce que mon père était responsable de Port-Louis à ce moment-là. J'y étais très heureux. Un beau jour, mon père a été muté à Rose-Belle, dans le Sud. Il était hors de question de faire le trajet tous les jours jusqu'à Port-Louis pour aller à l'école. C'est pour cela que je suis allé au collège Royal de Curepipe à mon corps défendant. Il y avait de la pluie, pas de grands terrains de foot, mais il y avait un hall de badminton (N.D.L.R. Carl de Souza est un ancien champion de badminton) et des profs extraordinaires.

I. Vous êtes en train de nous expliquer qu'il n'y a pas de hasard dans votre vie ?

Carl de Souza. Dans ma vie, non. Par exemple, le roman précédent, *En chute libre*, était inspiré de Rodrigues. Quand j'avais quatre ans, mon père était en poste à Rodrigues. Quand je sortais de l'école, j'étais un peu précoce, on m'habillait et on me disait d'aller jouer dans Port-Mathurin. J'avais quatre ans. Il n'y avait aucun danger. Je savais qui était tout le monde et tout le monde me connaissait. Un jour, je suis allé taquiner un taureau. C'était la proximité avec la mer, les champs.

C'est ça le sport. Il n'y a pas de hasard mais c'est aussi s'imprégner de ce qui nous entoure. On peut passer quelque part et ne rien y trouver d'intéressant. J'ai un ami d'enfance qui habitait sur la propriété sucrière, alors que moi je vivais dans le village. On avait des petits vélos, on se rencontrait dans les champs de canne, il n'a pas du tout le même rapport avec l'endroit que moi.

I. Qu'a fait l'écrivain de tout ce matériau intime ?

Carl de Souza. J'essaie de m'en détacher. Pour plusieurs raisons. La première, par respect. Je ne parlerai pas de mes proches parce que je n'en ai pas l'autorisation. Mais en même temps, on ne peut pas parler de choses artificielles, se mettre à inventer la vie alors qu'elle existe.

I. Les Rozell du roman sont des gens que vous avez connus ?

Carl de Souza. Les Rozell c'est ma famille. Il ne faut pas se cacher. Il y a eu dans cette famille des drames qui ne sont pas du tout ceux que j'ai racontés, et qui jusqu'à l'heure ont des séquelles sur certains des membres de ma famille. Mais essayer de retrouver directement le rôle ou le nombre d'enfants, non. J'ai adroitement maquillé. Par respect. Trop rester dans la ligne du réalisme n'aide pas au roman.

J'ai pris un peu de temps avant de comprendre ça. Le roman est une sorte d'artifice. Le travail du roman c'est de s'extraire de la réalité, tout en ne trahissant pas la vérité. Je fais une très grande différence entre la réalité et le réalisme des sentiments humains qui sont heureusement communicables entre un écrivain et le lecteur.

“Trop rester dans la ligne du réalisme n'aide pas au roman. J'ai pris un peu de temps avant de comprendre ça.,”

I. Dites-nous en plus sur ce cheminement de la réalité à la vérité...

Carl de Souza. Cela m'a pris au moins deux romans, le premier et le deuxième (N.D.L.R. *Le sang de l'Anglais* et *La maison qui marchait vers le large*). Dans *Le sang de l'Anglais* c'est la première fois où j'ai vraiment eu du mal. Le personnage - que j'avais connu - était important. À un moment donné, le personnage a pris sa liberté. C'est un peu lui qui m'a entraîné dans une toute autre histoire. On installe des choses et puis la logique de la vie prend le dessus et il s'agit justement de laisser faire. C'est un lâcher-prise.

I. Vous n'avez pas déjà un schéma, un arbre généalogique pour commencer ?

Carl de Souza. Je fais énormément de recherches.

I. « *L'année des cyclones* » parle des luttes syndicales, de la figure d'Anjalay Coopen, femme travailleur tuée par balle lors d'une grève des travailleurs.

Carl de Souza. Je me suis beaucoup documenté sur ces sujets. J'ai eu le témoignage signé de l'officier de police qui avait conduit l'escouade pendant ces émeutes des travailleurs. Je crois qu'il a vécu jusqu'à 100 ou 101 ans. C'était Fondaumièvre (N.D.L.R. Albert Jupin de Fondaumièvre, commissaire de police à Maurice, lors des grèves de 1943). Il était un collègue de mon père. Je ne l'ai pas rencontré. C'est une amie commune qui m'a refilé le texte. Son texte est extrêmement intéressant.

I. Il n'a pas été publié ?

Carl de Souza. Non. Il avait donné une conférence ou avait fait l'objet d'une conférence. Pour être bien sûre, la personne lui avait demandé de signer ce texte où il donne son point de vue sur les événements. Il a accepté. Il fallait aussi prendre le point de vue des syndicalistes, des hommes politiques de l'époque. Ils sont morts. Il y a Internet, on cherche.

C'est très intéressant de voir le conflit d'idées et de fidélité de l'époque, entre les Anglais, les sucriers, les laboureurs. On est aussi en pleine Seconde Guerre mondiale. Il faut avoir des repères et puis on rentre dans son roman. Autrement on fait de l'Histoire. Ce n'est pas le but.

I. Si quelqu'un veut comprendre l'histoire d'Anjalay Coopen, ce n'est pas votre version dans « *L'année des cyclones* » qu'il faut retenir ?

Carl de Souza. Je crois qu'il y a plusieurs versions, pour comprendre l'Histoire, de toute façon. Il y a différentes tendances qui ne disent pas du tout la même chose. Je crois aussi que les romans disent autre chose. Les romans disent, non pas l'histoire des sentiments mais transmettent un peu plus l'humanité des choses. Est-ce qu'on a une emprise directe sur ce qui s'est passé hier ?

I. Est-ce vous mettre dans une boîte que de dire que vous aimez bien explorer les préjugés ?

Carl de Souza. C'est essentiel. J'aime bien creuser ça. On ne peut faire abstraction des sentiments de haine, des à priori, ils font partie du quotidien. Il faut en jouer. Cela ne me dérange pas du tout de le faire et de voir que du moment que les gens ont accepté cela, se sont confrontés les uns aux autres, émergent d'autres relations. Ce n'est absolument pas pour faire du pessimisme.

I. L'une des images du roman, c'est la bonne qui dort dans le garage derrière un rideau déchiré, sans que personne n'y trouve à redire. C'est pour nous rappeler d'où on est partis ?

Carl de Souza. C'était la réalité de l'époque, le lecteur en fait ce qu'il veut. Je me souviens très bien d'avoir vécu cela, d'avoir passé mes soirées à Piton dans un garage, sur le lit de la bonne qui nous racontait des histoires. Tous les enfants venaient s'installer là, ils n'étaient pas obligés. Et puis les parents jouaient aux cartes ou autre chose, je ne m'en souviens pas. Ils étaient bien contents d'avoir la paix. On était à trois. Ce n'était pas nécessairement fait avec mépris, il y aurait eu une autre chambre que la situation aurait été différente.

I. C'est tout de même une image violente.

Carl de Souza. Très violente. Vue avec les yeux d'aujourd'hui. Mais à l'époque, c'était des personnes qui se sentaient bien traitées. La question des bourgeois et des domestiques a miné la réalité mauricienne pendant des décennies. Elle est encore d'actualité même si cela n'existe plus. J'ai vu des chambres de bonnes à Paris qui aujourd'hui sont demandées par des étudiants et qui coûtent bien cher. C'est une question de classe.

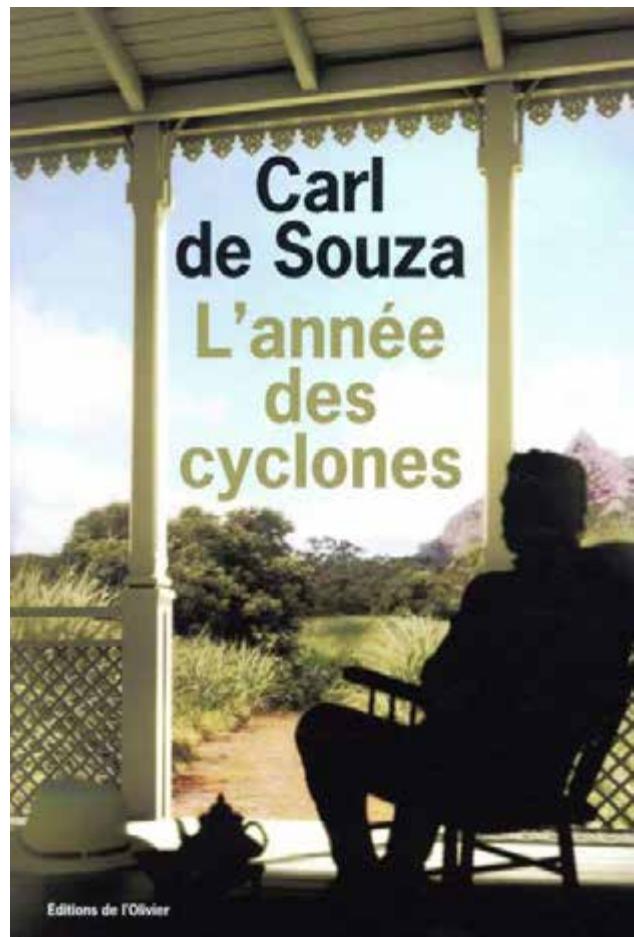
I. Il faut aussi lire « L'année des cyclones » dans la perspective de la lutte des classes ?

Carl de Souza. À l'époque dans laquelle est situé le roman, il n'y avait pas de lutte des classes. Ces situations étaient acceptées comme étant normales. À une certaine époque, l'esclavage et l'engagisme ont semblé des choses normales. Ceci dit, je n'ai pas un rôle social. Je constate juste qu'on tourne en rond. Faire prendre conscience que certains fonctionnent de telle ou telle manière.

I. Vous planchez déjà sur les prochaines publications ?

Carl de Souza. (Hésite) Je ne veux pas en dire plus. Il y aura un livre en créole et un livre en anglais. C'est dans la ligne de ma réflexion. Les gens lisent difficilement en créole. Il faut des textes plus courts.

“*La question des bourgeois et des domestiques a miné la réalité mauricienne pendant des décennies.*”



Editions de l'Olivier

L'année des cyclones

Cette année-là, la maison des Rozell a résisté au passage dévastateur des cyclones, mais ses occupants ne s'en sont pas remis. Kathleen a quitté le domaine du Piton, abandonné son mari Hans à sa vie solitaire, et emmené leur fille Noémie loin de ce lieu maudit. Hans, Noémie, Kathleen, chacun à leur manière, reviennent sur l'histoire familiale. La maison coloniale au milieu des champs de canne, un cadet rêveur, une fille au caractère trempé, un aîné brillant, un piano dans le salon, une exploitation sucrière promise à une belle prospérité avec l'arrivée de William Wright, un ingénieur à l'esprit original et séduisant... Jusqu'au jour où William Wright est découvert à demi-mort dans son pavillon. L'Année des cyclones est une saisissante saga familiale qui se déroule à l'île Maurice au siècle dernier : trois générations de Rozell y sont emportées par le souffle de l'Histoire, les passions et les sacrifices.

Carl de Souza est né à Rose-Hill en 1949. Il est l'auteur du *Sang de l'Anglais* (Hatier, 1993) et de *La maison qui marchait vers le large* (Le Serpent à Plumes, 1996) qui a fait l'objet d'une adaptation théâtrale mise en scène par Vincent Colin. Tous ses derniers romans ont été publiés aux éditions de l'Olivier : *Les Jours Kaya* (2000), *Ceux qu'on jette à la mer* (2001), *En chute libre* (2012).

L'année des cyclones par Carl de Souza, Édition de l'Olivier, 2018, 240 pages. Prix : 18 euros.



Un livre, un Auteur

Le Dernier Kréol

d'Edmond René Lauret par Marie-Josée Barre

"Un roman à nul autre pareil."

De là-haut, plongé dans ce que l'on peut interpréter comme «phénomène de mort imminente», Édouard assiste au film de sa vie sur terre. Celle-ci démarre à St Leu, plus précisément au Plate où il

est né et où l'amour pour Aïna l'a hameçonné tout petit et ne le lâchera plus jusqu'à la fin.

Dieu et ses saints ! Que notre Réunion est à la fois lumineuse et trouble ! Pauvre et riche ! Forte et fragile sous la verve de l'écrivain ! Son style est celui d'un Pagnol créole. L'enfance, l'adolescence, la période étudiante d'Édouard, ses amours, les rites Malgaches, la marginalité du camp de marrons modernes, la force féminine d'Aïna... Tout est si bien tricoté que le lecteur est, au fil des pages, ébloui par mille et une poussières poétiques, emporté par la nostalgie de ce qui fut et n'est plus, intrigué par la symbolique d'amours peu habituelles.

Bien entendu « Le dernier Kréol » reste une fiction avec un brin de questionnement futuriste. Il n'empêche : certains passages sont criants de vécu, particulièrement la mort du père alors que l'enfant est seul à la maison, et qui, de toute évidence est autobiographique, même si l'auteur s'en défend.



Extraits.

« L'enfant force son âme, s'approche du malade, hésite à caresser son visage, et se résout à effleurer ses joues flétries et mal rasées. Du bout des doigts.

– Il est brûlé de fièvre, dit-il à haute voix.

Ses mots sonnent comme un appel au secours lancé dans le vide, et ne réveillent pas le moindre écho. Lui contient ses larmes, mais son cœur pleure.

– Papa, lance-t-il, tu m'entends ?

Rien ! Rien d'autre qu'une sorte de râle, faible, sourd, étouffé.

– Peut-être que tu m'entends et que tu ne peux pas le dire...

[...]

Une porte qui bat le ramène à la réalité des choses. Il se rapproche du lit, pose sa main dans celle de son père. Son regard s'attarde sur son visage. Toujours aussi livide. Le même air hagard, la même absence.

– Papa, dit-il, je t'en prie. Ne meurs pas maintenant. Que vais-je devenir sans toi ? Qui me protégera ? Et puis, si tu es mort, nous ne pourrons plus nous battre pour savoir qui est le plus fort !

Un soupir. Puis P'tit Caf regarde vers la porte. Il souhaite s'assurer que personne ne viendra troubler son tête-à-tête. L'air rassuré, il revient vers son père. Une plainte confidentielle perle de son silence :

– Qui, dit-il sur un ton désespéré, m'apprendra à être créole ?

Des souvenirs riants l'assailgent. C'est un dimanche ! C'est tous les dimanches ! Maman est allée aux vêpres. Il fait beau. Son père a installé sa chaise dans la cour, sous la treille. Lui est assis à ses pieds sur un tabouret d'osier. Une mandoline et un kaïam traînent à leurs côtés. Tout commence par un échange de clignements complices. Puis, cette phrase comme le prélude à des réjouissances interdites : Laisse momon fé son Fransé, nou, nou lé créol, oté.

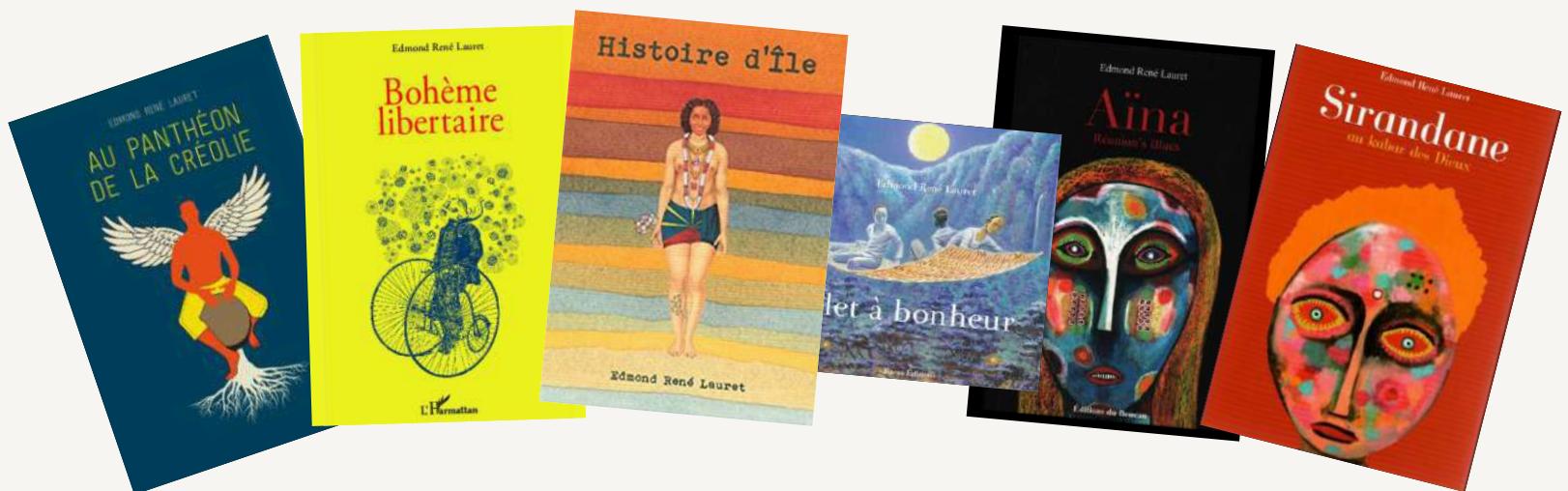
Et des rires à n'en plus finir ! Son père lui raconte La Réunion, l'histoire des Petits Blancs, la souffrance des esclaves, les exploits des marrons... Lui, il boit ses paroles comme il aime boire l'eau de coco quand il fait chaud. Son bonheur explose quand, parfois s'accompagnant à la mandoline, parfois secouant le kaïam, papa se met à chanter les chansons créoles dont il raffole. Et à chuchoter des maloyas comme s'il voulait les garder secrets.

La réminiscence de ces moments heureux illumine la figure de l'enfant. Mais pas pour longtemps ! Le visage défaït de son père le ramène au moment présent. »



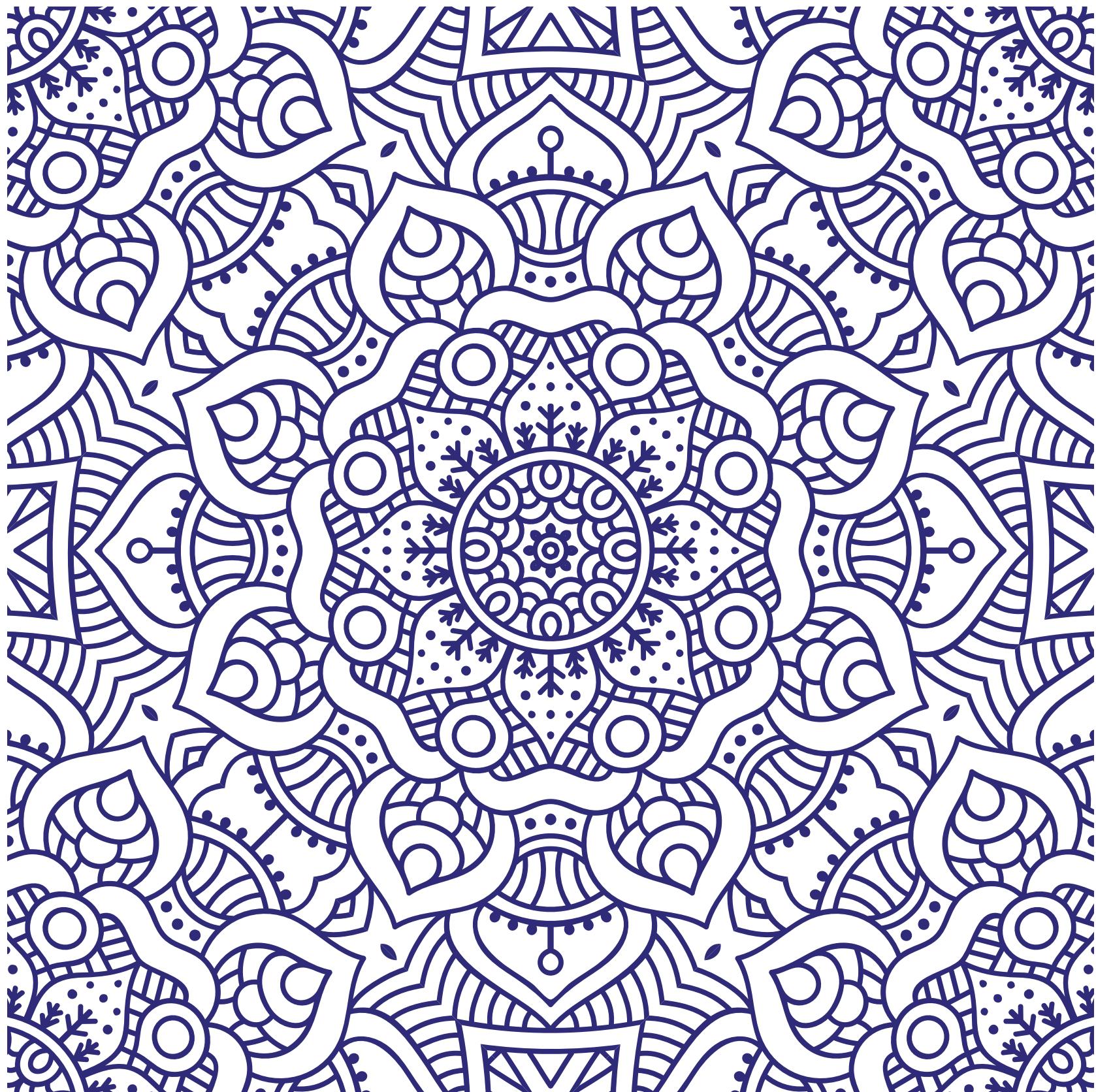
L'auteur

Ingénieur Agronome et Docteur en sciences économiques, Alain René Lauret est né à La Réunion au milieu du siècle dernier. Haut fonctionnaire à la retraite, il s'est reconvertis dans l'écriture. Son œuvre se veut être une exploration de l'âme réunionnaise.



Bibliographie

- Au panthéon de la Créolie*, Ed du Boucan 2016
Bohème libertaire, L'Harmattan 2014
Histoire d'Île, Ed. du boucan 2013
Ilet à bonheur, Surya éditions, 2012
Aïna, Réunion'blues, Ed du Boucan, 2009.
Sirandane au Kabar des dieux, Ed. du boucan 2005



Théâtre

pages 60 • 65 —————

⋮

ANTIGONE, LE THÉÂTRE ET SON TROUBLE

⋮



> **La troupe.**

De jeunes comédiens au service d'une œuvre jouée pour la première fois il y a 2 500 ans.



Antigone

Le théâtre et son trouble

par Julie Fenaille | Photos. DR

Oser la tragédie grecque avec de très jeunes comédiens en apprentissage était un pari risqué. Mais faire revivre Antigone aujourd’hui, 2 500 ans après sa « première », c’est réentendre un cri, une révolte brute. Celle d’un être refusant la loi des hommes au nom de valeurs pour lesquelles on ne transige pas. Théâtre pour le temps présent ?

Résolument contemporaine, la mise en scène d’Antigone version Alessandro Chiara est venue bousculer en ce début de juin 2019 pas mal de codes artistiques. Présentée sur les planches du Caudan Arts Center à Port-Louis, le jeune metteur en scène a réussi à faire le lien entre la pièce de Sophocle, écrite en 441 avant J.-C., et le monde contemporain, avec un crochet par 1944 pour s’imprégner de l’adaptation de Jean Anouilh.

Sa transposition est organique. Les spectateurs n’ont qu’une expression à la bouche. Adaptation surprenante, particulièrement réussie. Faire interpréter Sophocle à de très jeunes

comédiens en apprentissage à la fondation ArtIs était un pari risqué. Avec l’aide de son complice, Stanley Harmon, qui l’a assisté à la mise en scène, Alessandro Chiara a livré là un théâtre qui nous questionne. Antigone, refusant la loi des hommes, s’oppose au roi Créon et repousse la Raison incarnée par Ismène. Mais dans cette version revisitée, la révolte dépasse les limites du simple drame. Sur la forme également, le spectateur est convié à une sorte de résistance artistique, car Alessandro Chiara affirme vouloir nous laisser un « *caillou dans la chaussure* ».

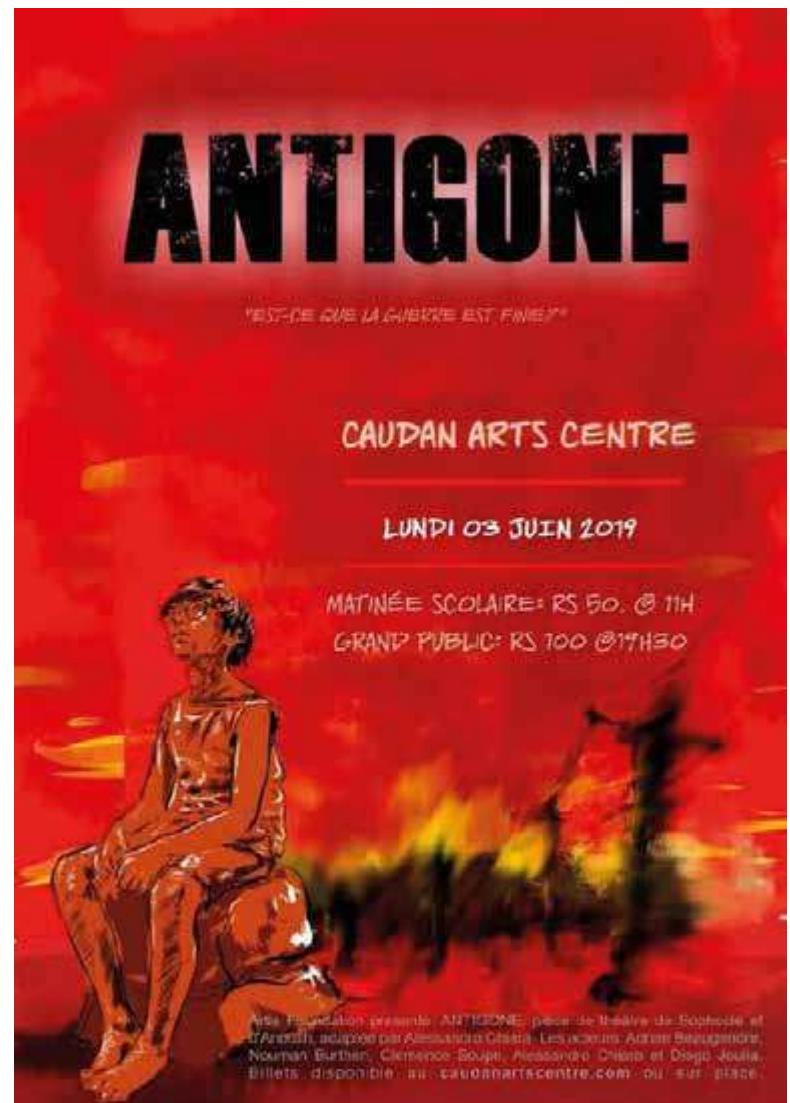
Dans cette adaptation provocatrice, les rôles des deux sœurs, Antigone et Ismène, sont incarnés par deux jeunes hommes. L’un est un adolescent rebelle d’aujourd’hui, habillé dans le style rockeur, et pourtant attaché aux valeurs du cœur: il veut enterrer le cadavre de son frère Polynice afin que « *son âme n’erre pas pour l’éternité* » ; l’autre, en costume drapé pour faire écho à la Grèce antique, est débordant de sagesse et tente de le ramener à la raison, autrement dit à la loi des hommes. Tous deux affrontent un Créon quasi bipolaire, engoncé dans son costume royal, qui a averti par un édit que quiconque osera enterrer le corps de Polynice, un renégat à ses yeux, sera puni de mort.

“Faire interpréter Sophocle à de très jeunes comédiens en apprentissage à la fondation ArtIs était un pari risqué.,”

L'adaptation s'offre une parenthèse ironique, tournée sur le ton de la comédie, grâce à l'apport de l'ouvrier incarnée par la talentueuse Clémence Soupe. Une figure féminine porte donc symboliquement la résistance du peuple. Avec un humour décapant, qui désarçonne le spectateur venu voir une pièce à priori austère, l'ouvrier ouvre le rideau sur la fin de la Seconde Guerre mondiale, créant tout de suite le lien avec Anouilh. Il (elle) parle à l'Innocence incarnée par un enfant tantôt inquiet, tantôt joueur. Chez Sophocle, la scène s'ouvrirait au petit matin, sur la ville de Thèbes dévastée, juste après la proclamation du décret de Crémon, au sujet duquel Antigone s'oppose à sa sœur Ismène. Le cadre général de la pièce est donc conservé dans ces trois versions, chacune étant le miroir de son temps et d'un contexte particulier.

Antigone, version 2019 à Port-Louis, porte en elle le cri des peuples que les Pouvoirs écrasent. Des Gilets jaunes en France aux cris de secours venant du Venezuela, en passant par les manifestations quotidiennes en Algérie ou les atrocités en Syrie, le monde contemporain s'y reflète.

Le décor dépouillé force le trait sur la Seconde Guerre mondiale, avec la présence appuyée de symboles du régime hitlérien. Pour autant, c'est à une lutte immémoriale à fleur de tragédie et de révolte à laquelle on assiste, portée par l'intervention des chœurs commentant l'intrigue. La lumière imaginée comme une sorte de noir et blanc ponctué de rouge et de bleu pose avec force l'intensité des dialogues. Antigone, dans la version d'Alessandro Chiara, est définitivement une invitation à ne pas s'inscrire dans le rang. Les vérités humaines ne se font jamais si bien entendre que lorsque le monde est en crise. ■



L'affiche de la pièce jouée au Caudan Arts Center de Port-Louis en juin 2019.



> **Famille Royale.**

Un Créon quasi bipolaire, engoncé dans son costume royal.



> *L'ouvrier et Créon.*

“*La révolte dépasse les limites du simple drame. Sur la forme également, le spectateur est convié à une sorte de résistance artistique.*”

“Antigone, version 2019 à Port-Louis, porte en elle le cri des peuples que les Pouvoirs écrasent.,”

Sur les planches

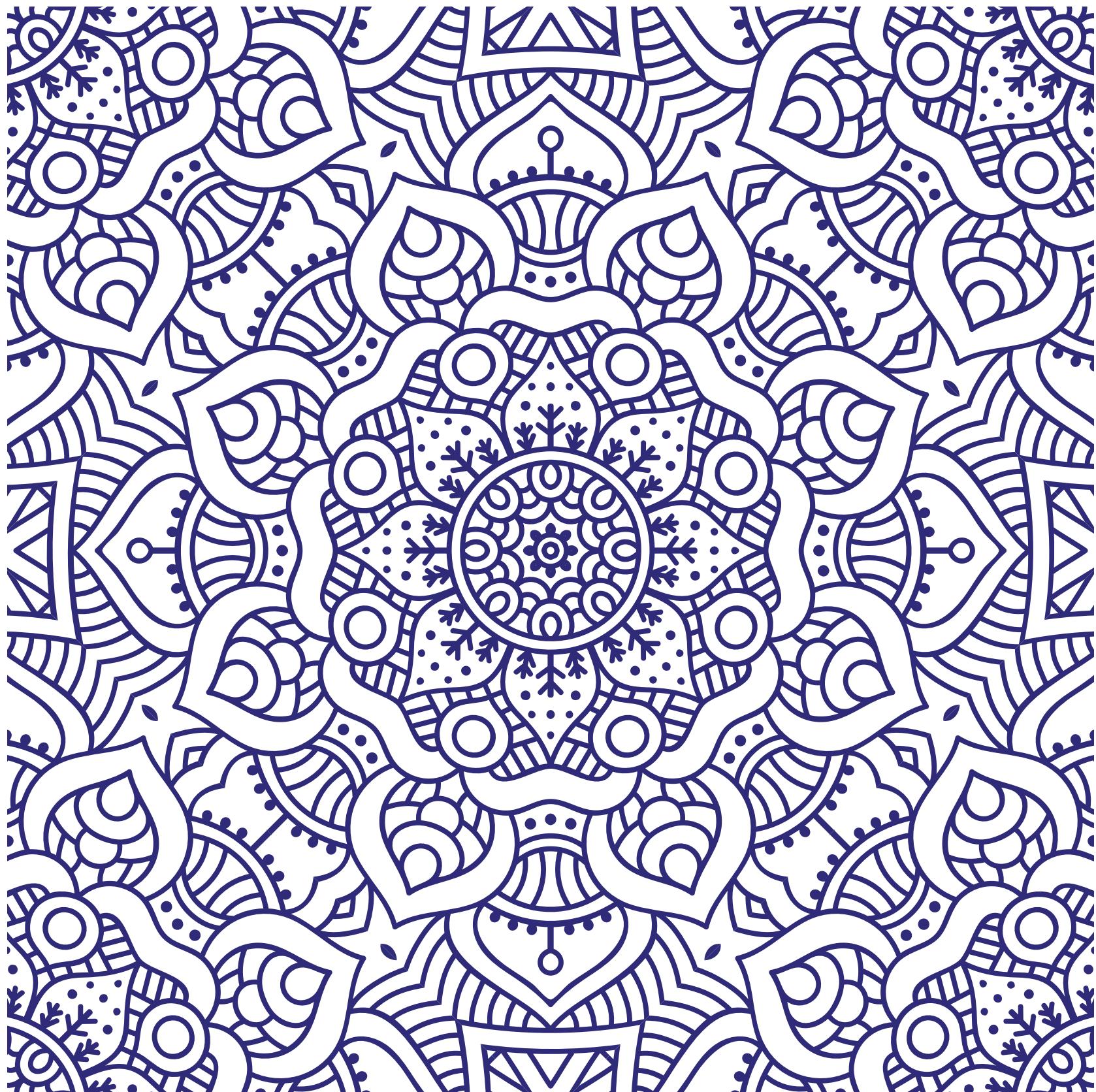
Après sa formation au Théâtre Talipot à l'île de la Réunion, Alessandro Chiara s'est consacré au social auprès d'enfants défavorisés à Maurice, avant de rejoindre la troupe locale Komiko et de participer à plusieurs de leurs pièces à succès telles que *Fami pa kontan*, *Pa mwa sa li sa*, *Dimunn ki pou dir*, *Made in Moris* etc.

En 2014, Alain Gordon-Gentil lui propose le premier rôle dans la pièce *Marika est partie*. La pièce fait un carton à Maurice. Elle est jouée à Paris et à Metz la même année. Depuis un peu plus d'un an et demi, il a rejoint la fondation Artls en tant que formateur et responsable de la section Arts du spectacle pour transmettre son savoir à la jeune génération. Il développe en parallèle les projets d'écriture pour la scène. Alessandro Chiara continue à prêter sa voix pour la création de publicité, de doublages et il figure sur la liste de casting des films américains et/ou français tournés à Maurice.



> Alessandro Chiara.

Le metteur en scène Alessandro Chiara confie avoir voulu nous laisser un « caillou dans la chaussure ».



Musique

pages 68 • 85

PORTRAIT DE LINDIGO • PORTRAIT DE SAMOELA
FILOUMORIS UN FOND SONORE EN HÉRITAGE POUR LES MASCAREIGNES





Portrait

Olivier ARASTE Lindigo, le champ maloya

par Héva Étienne

Indigo qui parle de Lindigo sonne comme une évidence. Le groupe emmené par son leader charismatique Olivier Araste, laisse exploser un maloya choyé par une puissance tellurique hors du commun.

Les voeux de bonheur sont de rigueur. Lindigo célèbre cette année ses vingt ans de scène. Un anniversaire, signe d'une maturité acquise au fil d'intenses communions avec le public. Et si les membres du groupe sont des trentenaires, ils arpencent les scènes réunionnaises déjà depuis leur plus jeune âge.

Pour Olivier Araste, chanteur et leader de cette formation populaire, l'aventure démarre sur les chapeaux de roue, comme embarqué dans un élan musical à toute vitesse.

"J'ai découvert l'univers de la musique très jeune. Et dès que ça a été possible, j'y suis allé, j'ai foncé. Au départ, il était juste question de sortir un CD, de m'amuser avec la famille et les copains. Mais, c'est comme si ce monde là me réservait autre chose. Comme cette petite plante à indigo qui pousse dans les champs de canne, on me surnomme lindigo et ça me plaît bien. Il s'agit d'un zerbaz, d'une tisane qui rafraîchit et qui ouvre l'appétit. Tout de suite, ça m'a parlé et j'en ai gardé le nom."

Le chanteur n'a jamais eu froid aux yeux. Il dégage l'aura de ceux qu'on écoute, les oreilles grandes ouvertes, les yeux bien écarquillés, comme pour ne pas rater une miette du spectacle.

Kayanm, roulèr, pikèr...

Depuis le quartier de Paniandy à Bras-Panon, *Lindigo gagne ti lamp ti lamp* le cœur des Réunionnais avant d'aller conquérir les festivals du monde entier.

Des servis kabaré sans micro où il réussit parfaitement se faire entendre, aux scènes les plus prestigieuses où il entraîne les foules dans une énergie où les percussions entrent en résonance avec des corps en transe, Olivier Araste se fait porte-voix du maloya.

Kayanm, roulèr, pikèr... soufflent en écho à une voix ronde, emplie de chaleur, entre ombres majestueuses et lumières hypnotiques.

"Chaque chanson que je propose, chaque passage sur scène, je vis chaque situation de façon naturelle, comme porté par une énergie incroyable que j'ai envie de communiquer avec les autres. J'ai bien l'impression que le courant passe", sourit l'artiste, connu pour son enthousiasme contagieux et son sens de la formule. *"Kan ou koné ousa ou sort, ou koné ousa ou sava"* chante-t-il, comme un hymne à cette vie réunionnaise multiculturelle.

Authenticité

Les dix premières années de son aventure musicale, Olivier Araste pose les jalons de son engagement. Les albums *"Misaotra mama"* (2004) et *"Zanatany"* (2006) ouvrent la voie. Dans ses souvenirs d'enfant, alors qu'il jouait pieds-nus, courait après un ballon de football ou aidait dans les champs de canne, lors de la coupe, résonne le maloya des anciens tels Gramoun Lélé, Firmin Viry ou encore Danyèl Waro... De cet héritage, qu'il respecte profondément, il forge le caractère énergique de son show.

L'album *"Lafrikindmada"*, en 2008, fait décoller la belle équipe. *"Maloya power"* qui suit en 2012, inscrit définitivement Lindigo dans le patrimoine musical péi. Le groupe puise sa richesse dans cette authenticité au goût d'un bon rougay mangue et d'un cari poisson. De fil en aiguille, de scène en scène, Lindigo saupoudre sa musique traditionnelle de saveurs parfumées venues d'ailleurs. L'accordéon de Fixi et la guitare de Yarol Poupaud viennent agrémenter la sauce afrobeat et funk imaginée par Olivier Araste. Les sonorités electro épousent certains morceaux. Certainement des traces de ses voyages en Afrique du Sud, au Brésil ou encore à Cuba.

"La musique m'a offert la possibilité d'aller découvrir le monde mais aussi la chance énorme de porter haut les couleurs du maloya. Lorsque je donne un concert que ce soit en Angleterre ou aux Etats-Unis, j'y vais avec toute ma culture, l'histoire de l'île, ma façon de parler, de chanter, de manger..."

Parler cuisine, il adore ça. Se mettre aux fourneaux, encore plus. Surtout dans la plus pure tradition créole. La cuisine au feu de bois, c'est son dada. La flamme jaillit sous la marmite, consume le bois qui crépite. Il fait fi de la fumée qui envahit l'espace et qui lui pique les yeux. D'un geste franc, il lâche de multiples épices, le temps de les laisser roussir. Aidé d'une grosse cuillère qui racle

le fond de la marmite, Olivier poursuit sa recette avec la fougue du cuisto, prêt à offrir un plat d'exception. L'odeur qui embaume la pièce est enivrante. Il faut dire que le Pannais, extrêmement généreux, sait recevoir. L'artiste accueille régulièrement à sa table, de nombreux artistes qui posent leurs valises dans l'île.

Instruments traditionnels

Quand Olivier Araste chante *"Milé sek milé"* (2014) c'est comme pour offrir un large et beau sourire à ceux qui pourraient remettre en question le chemin qu'il emprunte. Un chemin nourri par les rencontres.

"Je vais là où j'ai envie d'aller. Je suis comme je suis. Le maloya power de Lindigo grandit en même temps qu'on avance. Quand tu vis des festivals comme les Vieilles charrues, quand tu partages ta musique en Afrique ou quand à Cuba tu rencontres des artistes qui ressentent la même chose que toi, pourtant avec des sonorités différentes, c'est là qu'il est facile pour moi de me rendre compte de la puissance de ce qui nous rapproche des autres. J'aime les choses simples et je mène une vie d'artiste qui ressemble à celui que je suis dans la vie de tous les jours."

Après la sortie de *"Komsa gayar"* en 2017, Lindigo réserve une surprise à son public pour cette fin d'année avec un nouvel opus qui viendra fêter ce vingtième anniversaire.

"Ça sera un album avec plus d'instruments traditionnels, comme un retour à l'état brut. C'est ma façon de marquer les choses. J'aborderai pas mal de sujets en lien avec la nature notamment le réchauffement climatique. Je parle de la canne parce que dès que je rentre de tournée je repars en connexion avec la nature. C'est dans ces champs de canne, qu'on garde bien les pieds sur terre. Il est impossible d'oublier la douleur de nos ancêtres", confie-t-il.

Olivier Araste est de ceux à qui le soleil a légué une partie de son énergie. Il est lumineux. ■







Portrait

Samoela Rasolofoniaina

L'enfant terrible des chansons à texte

par **Yanne Lomelle** | Photos. **Andry Randrianary**

Quand Samoela chante, il parle d'abord aux gens. Il montre à ceux qui viennent le voir sur scène qu'il est comme eux. Il dit à ceux qui l'écoutent qu'il partage les mêmes galères qu'eux. Poète dans l'âme,

le chanteur a redonné aux chansons à texte, celles qu'on appelle en malgache les « *vazo miteny* », ses lettres de noblesse.

L'histoire commence en 1996. Un jeune chanteur crée le scandale. Samoela Rasolofoniaina dans la vie civile, il se fait juste appeler par son prénom : Samoela. Avec son album « *Mampirevy* », il heurte le politiquement et le socialement corrects malgaches. Sa musique, aussi belle soit-elle en fusionnant les sons traditionnels avec une tendance urbaine, ne cache pas le caractère plutôt « cru » de ses textes, considérés par certains comme frisant l'indécence.

Jugez-en plutôt : dans son tube *Tiavina*, une chanson très facile à retenir, il appelle sa petite amie à choisir entre lui et Jéhovah. « *Tiavina, Tiavina o, Tiavina, izay tianao toavina* », « *Aimée, ô Aimée, Aimée, obéis à celui que tu aimes* », scande-t-il à la fin du morceau. Dans un texte plus sarcastique qu'en colère, il y détaille les états d'âme d'un jeune homme dont la petite amie se retrouve emprisonnée dans une société particulièrement religieuse. Mais ce n'est pas non plus parce qu'il va « *descendre* » dans une autre chanson la petite amie « *sexy girl* » devenue « *dévergondée* » dans la conception de la société chrétienne de l'époque qu'il sera pardonné.

Il s'attire plutôt la foudre des féministes quand il accuse les jeunes femmes en habit sexy et près du corps de ne chercher qu'à provoquer les passants. Et puis ce titre, « *Havako mamomamo* » qui fait sortir les « *croix bleues* » de leurs gonds. Ce tube que même les plus jeunes retiennent par cœur n'est-il pas en train de faire la promotion de l'alcool ? Deux jeunes et jolies femmes en train de louer quelques bienfaits à l'alcool : celui-ci a désinhibé leurs amoureux, au point de devenir ensuite leur meilleur ami.

"Authentique"

Certains « *bien-pensants* » portent plainte contre le jeune chanteur pour tenter de le faire taire. Mais dans les années 90, Madagascar en a définitivement fini avec la censure. Et c'est ainsi que Samoela, qui est entré sur la scène musicale malgache avec fracas, a pu poursuivre sa carrière avec le succès que l'on sait : dix albums en un peu plus de vingt ans, et un public qui lui est toujours aussi fidèle.

Puis, cette partie de l'opinion qui lui a reproché son franc-parler a fini par se faire à sa présence. Elle doit même se surprendre parfois à fredonner quelques fameux singles de l'enfant terrible des chansons à texte, pour ne citer que « *Hafaliana* », le tube qui a permis à l'album « *Zana-bahoaka* » de se hisser en tête des albums les mieux vendus de Samoela.

Le secret de Samoela ? « *Il n'y en a pas* », glisse-t-il avec malice. « *Le plus important est de rester naturel et simple, de communiquer avec les gens et de vivre avec eux* ». Et en plus de 20 ans, Samoela a su rester authentique. Il a beau s'être mis musicalement à l'air du temps, parler d'autre chose que du quotidien amoureux de ses concitoyens, glisser vers des textes plus engagés politiquement, il a su garder son identité.

Ses messages sont toujours aussi crus, aussi directs. Il se demande d'ailleurs si la pudeur affichée par certains n'est que façade. « *Des enfants chantaient bien I'll make love to you des Boyz II Men dans les années 90 sans que personne n'y trouve à redire* », rappelle-t-il en riant. Lui décide tout simplement de dire les choses en malgache, non dans un dessein de provocation, affirme-t-il. Il préfère parler d'humour, de dérision, voire de sarcasme. Et cela marche, une fois les incompréhensions du début passées.

Mais au-delà des textes, ses mélodies sont toujours aussi recherchées : une tendance urbaine où le traditionnel fusionne avec le moderne. « *Un mélange qui se fait naturellement sans que je le prémedite* », explique l'auteur de *Mampirevy*. Ses tournées dans tout Madagascar lui permettent de se familiariser avec les rythmes et les sonorités des autres régions de Madagascar. Il s'en approprie avec facilité, et ces spécificités régionales viennent enrichir sa musique.









"Déclaration d'amour"

Samoela aime à croire qu'il est de la vieille école. De cette époque où la musique se crée de bout en bout. Quand la tendance actuelle est d'enregistrer un morceau avant d'étudier comment le jouer en situation réelle, l'auteur de Mampirevy refuse de céder à cette facilité. « *J'ai l'impression qu'aujourd'hui les artistes ont tendance à renverser la vapeur. Aujourd'hui, on enregistre d'abord un morceau avant d'étudier comment le jouer en situation réelle. Une pratique qui a peut-être démontré sa praticité mais à laquelle je ne veux surtout pas adhérer* », soulève-t-il. Il s'engagera dans une démarche différente.

Pour le groupe Samoela, c'est devenu un rituel : avant la sortie de chaque album, les membres du groupe quittent la capitale pour une résidence artistique. Un moment propice à la création durant laquelle l'équipe travaille à la création et peaufine les morceaux qui devraient composer l'album, œuvre pour la plupart d'entre elle du chanteur lui-même.

Auteur-compositeur, Samoela écrit lui-même la parole et la musique de ses chansons. « *Je ne suis pas un bon interprète* », avoue-t-il. Ayant succombé aux charmes de la poésie avant de faire la rencontre de la musique, il se dit plutôt poète, et sa muse est bien la société malgache. « *J'écris sur et pour les Malgaches* », confie-t-il. Sa musique est une déclaration d'amour pour la Grande île, ses lyrics une ode à la société. A chacune de ses apparitions publiques, il met d'ailleurs un point d'honneur à faire transparaître son origine malgache à travers ses costumes.

Pour son dixième album, Samoela, champion de la musique urbaine, entend se tourner davantage vers le monde rural. Les textes et les mélodies restent dans la droite ligne de ses prédecesseurs, mais la musique se veut plus acoustique, la sonorité encore un peu plus malgache.

Mais il ne s'agit point pour l'enfant terrible des Vazo miteny de délivrer des messages spécifiques aux populations des campagnes. Les textent parlent aussi bien au citadin qu'au paysan. Plus qu'un hommage à la population rurale, « *Radioan'Ambanivolo* », « *Radio de la campagne* », est le prolongement des radios cartes où pour se tenir au courant des dernières nouveautés en venant en ville pour copier sur des cartes SD ou des clés USB les morceaux les plus en vogue, pour ensuite revenir au village écouter de la bonne musique. Du Samoela de préférence. ■





FilouMoris : un fonds sonore en héritage pour les Mascareignes

par Joël Toussaint | Photos. DR

Philippe de Magnée place patiemment sur le web, depuis cinq ans, les chansons qu'il a enregistrées durant plus de trente ans à Maurice et dans les îles des Mascareignes. Le site filoumoris.com est devenu aujourd'hui un fonds sonore qui enchante les artistes et les chercheurs

qui peuvent accéder à un fonds sonore d'une richesse inouïe révélant autant les initiatives musicales que les démarches poétiques et langagières de différents univers créolophones sur plusieurs générations.

Il y a cinq ans, Philippe de Magnée perd un de ses amis. Ce décès interpelle son épouse. « *Que vais-je faire de tout cela si tu meurs ?* » lui demande-t-elle. Philippe n'a alors que 60 ans. Réjouissante perspective ! « *Cela* », c'est l'œuvre de toute sa vie jusqu'à ce qu'il atteigne ses 60 ans : tous les enregistrements réalisés depuis qu'il débarque à Maurice au début des années 1980. Des kilomètres de bandes magnétiques qui témoignent autant de la passion de l'ingénieur du son que de ceux qu'il côtoie dans la poussière des villages de l'ouest ou dans une église ouverte avec l'accord d'un curé complice ...

Il y a un changement qui mijote dans la marmite mauricienne depuis le 20 mai 1975, quand les étudiants bravent les forces de l'ordre dans les rues de la capitale et sur le pont de la Grande-Rivière. Qu'importe qu'ils n'aient pas encore 18 ans, les forces de l'ordre chargent au gourdin et au gaz lacrymogène. Mais les gamins résistent ; ils sont partout. Il y a comme un sursaut dans le pays ; les plus grands s'en mêlent, c'est la casse, le pays s'embrase. Le pouvoir issu de la période de l'Indépendance est en train de s'effrater. Déterminé à s'y accrocher, Seewoosagur Ramgoolam¹ ordonne la répression contre les politiciens du MMM² qui ont l'avantage de leur jeunesse et des idéaux égalitaires disparus avec des tribuns comme Maurice Curé, Emmanuel Anquetil, Pandit Sahadeo et Guy Rozemont.

¹ Seewoosagur Ramgoolam (1900-1985) : Homme d'État mauricien, premier ministre de Maurice (1968-1982) puis gouverneur général, il est considéré comme le « Père de la Nation » mauricienne.

² MMM : Mouvement militant mauricien, parti d'opposition créé en 1969 largement inspiré des mouvements contestataires de 1968.

“*Filoumoris, c'est le plus gros corpus de textes créoles au monde !*”

1979. Le Mauricien Gaëtan Essoo se retrouve à Bruxelles. L'employé du Collège des ondes, une chaîne éducative du ministère de l'Éducation, est inscrit à l'école de cinéma. Kenneth Noyau, le chef de cet organisme, a donné son accord. Et c'est la rencontre entre l'homme d'images mauricien et l'ingénieur du son belge. Ils se prennent d'amitié ; ils ont envie de faire des choses ensemble.

“La source déborde...”

Gaëtan parle de son pays à Philippe. Ça s'agit dans tous les secteurs ; chez les dockers, dans les transports publics et les manufactures de la zone franche. Certains leaders politiques sont emprisonnés, Seewoosagur Ramgoolam emprisonne ses adversaires politiques et censure la presse... S'élèvent alors les airs de la révolution : une nouvelle génération associe les percussions du séga typique des descendants d'esclaves aux instruments des musiques traditionnelles indiennes. Au plan symbolique, c'est la musique des nègres qui fusionne avec celle des coolies orientaux pour sublimer le quotidien de la misère. Les plaintes de ceux qui se veulent des Mauriciens s'élèvent sur de nouvelles bases harmoniques alors que les politiques exploitent des divisions ethno-religieuses. À l'écoute des récits de son ami, Philippe a envie d'entendre et de recueillir les vagissements de cette société qui est en train de sourdre de l'ancienne pour naître de nouveau...

Mais « *lasours-la li ankor lwin, lasours kot nou tou pou al bwar* », avait écrit Dev Virahsawmy, linguiste et dramaturge, qui bouscule la bourgeoisie de ce temps-là en investissant le théâtre et les colonnes de la presse. Philippe de Magnée se retrouve à Maurice, rencontre Dev Virahsawmy et le Belge comprend que la galaxie de la contestation comprend de nombreuses étoiles : Bam Cuttayen, Zul Ramiah, les frères Joganah qui ont fondé le groupe Lataniers et Odile Chevreau, une Blanche avec une gouaille à charmer les foules rassemblées la nuit sur les terrains de foot des quartiers ouvriers.





À 26 ans, Philippe de Magnée vit une part de l'histoire politique de Maurice avec ses amis Bam Cuttayen et ses musiciens. - Crédit : Archives Philippe de Magnée



Bam Cuttayen, tailleur pour manger, mais plus connu comme poète et chanteur populaire. - Crédit : Archives Philippe de Magnée

"Soul séga"

Il y a aussi John Kenneth Nelson qui fait ses propres recherches car il ne veut pas se conformer à ce qu'il pressent comme une uniformisation mortifère. Celui-là n'a pas fait les grandes écoles, mais ses lectures et sa passion pour la musique ne suscitaient pas chez lui les mêmes rapports conflictuels que ses camarades entretenaient envers les langues européennes.

Philippe de Magnée s'en met plein les oreilles. Du côté de Cité La Cure il entend la voix éraillée de Roland Fatime. Ce docker roule pour Gaëtan Duval³. C'est un pitre qui assure l'animation dans le folklore politique local, mais sa démarche musicale est singulière: il met de la soul dans son séga... et James Brown frétille à la rue Jumna !

Mais c'est à La Réunion que les choses sérieuses commencent. Le groupe Ziskakan confie son premier enregistrement à Philippe. Qui s'y rend avec zèle et s'y prend avec maestria. Philippe veut enregistrer en live ; il veut tendre ses micros de sorte à capturer la magie des moments d'interaction entre les musiciens. C'est ce qui convient parfaitement à Ziskakan car son maloya se décline comme une histoire qui engage l'auditeur dans un cadre contextuel marqué par la lente saccade d'un roulèr qui s'ajuste à la scansion de Gilbert Pounia. Puis, la lente mélopée s'efface pour une rythmique plus affirmée et effervescente. Là encore, il y a la fusion des cadences nègres et malbars. Et, dans cet album, Gilbert Pounia reprend « *Lasours* » de Dev Virahsawmy...

Plus de trois décennies après, on mesure mieux la force de ces renvois d'une île à l'autre. Dans les années 1970, les autonomistes de La Réunion chantaient leur version d'une chanson de Ti-Frer⁴ : « *Enn lakoler pran mwa* ». La journaliste Nathalie Valentine Legros recueille les paroles qui s'effacent des mémoires :

*« Dimans matin moin lévé
Kèl manitansion moin néna
Mi di mi sa dsann la méri
Po mèt Paul Vergès député »*

³ Gaëtan Duval (1930-1996) : Homme politique, leader du Parti social-démocrate mauricien.

⁴ Ti-Frer : Jean Alphonse Ravaton, dit Ti-Frer (1900-1992), chanteur considéré comme « le roi du séga mauricien ».

Ils en ont l'intuition. Et c'est leur volonté. Mais que l'on puisse aujourd'hui s'interroger sur ses démarches et que l'impact sur les imaginaires puisse paraître aussi évident, c'est non seulement en raison de cet enregistrement, mais parce qu'il a été archivé et aujourd'hui restitué.

En 1981, Philippe de Magnée n'a pas encore idée de ce qui va s'accomplir grâce à sa passion. À Maurice, on saisit la portée de l'enregistrement de Ziskakan. Avec le groupe Lataniers, Boundary n'est plus une route-frontière entre les hindous et les créoles des quartiers péri-urbains de Quatre-Bornes et de Rose-Hill. Leur premier album, « *Krapo Kriyé* », c'est Philippe qui va l'enregistrer.

"Krapo kriyé..."

Pour cette nouvelle mission, Philippe entend déployer la même technique : faire les prises en live. Mais il faut un lieu qui offre une belle acoustique, quelque chose qui résonne comme une cathédrale. Les militants ne manquent pas de ressources ; ils connaissent du monde. Le curé de la paroisse de Saint-Sacrement, à Cassis, par exemple... Jean-Maurice Labour ne fait pas de difficultés pour ouvrir son église le soir à cette bande joyeuse.

Dans ce que le cardinal Jean Margéot, alors évêque du diocèse de Port-Louis, présentait comme « *la cathédrale des pauvres* », les voix qui chantent « *Montagne Berthelot* » font vibrer la pierre taillée par ceux issus de la traite et des tailleurs de pierre de Pondichéry. Dans les écouteurs de Philippe, le pathos de l'engagement militant se mêle au vibrato unique du temple de la misère sublimée...

Toute une population se reconnaît dans ce descriptif des aliénations, quand la voix de Nitish Joganah plaint la condition de sa

mère réduite à être « esclave d'un autre esclave ». Le succès est phénoménal. Dans les cités créoles comme dans les campagnes à prédominance hindoue, chez le boutiquier chinois comme dans le taxi du chauffeur musulman, les cassettes enchaînent les titres du groupe Lataniers.

Le régime de Ramgoolam voulait taire les voix de l'opposition, mais comment endiguer le flux venu du militantisme quand il a déjà atteint les grands bassins populaires ?

"Tapis Rouz"

Les services de renseignement ont tôt fait de comprendre dans quelles circonstances l'album a été enregistré. Ils ne peuvent s'en prendre au prêtre ; ce serait s'attirer les foudres de cet évêque blanc capable d'user de la langue créole pour sortir la formule assassine qui galvanise les foules. « *C'était trop fort pour Ramgoolam* », dit simplement Philippe de Magnée lorsqu'il évoque ce moment où il devient persona non grata et doit quitter le territoire.

Il ne s'ennuiera pas durant ce temps d'exil. Par le biais de l'Agence de coopération culturelle et technique (Acct), le voilà engagé pour refaire les studios de la radio camerounaise. Et bien sûr, le hasard faisant bien les choses, il rencontre le grand auteur et compositeur Francis Bebey ainsi que Manu Dibango, le saxophoniste que son Soul Makossa projettera sur la scène mondiale. Pour ce jeune Belge âgé alors de 25 ans, la vie est une belle aventure.

À Maurice, Seewoosagur Ramgoolam se fait battre à plate couture en juin 1982. Le nouveau gouvernement installe Gaëtan Essoo à la MBC (Mauritius Broadcasting Corporation). Rama Poonoosamy est ministre de la Culture ; il veut mener certains projets, dont un studio de 24 pistes pour positionner l'île dans l'océan Indien et au-delà. Il a besoin de Philippe de Magnée.

Qui revient. « *Tapi Rouz* », résume le Belge qui depuis maîtrise parfaitement la langue locale.

Mais Harish Boodhoo finit par chercher dispute à Gaëtan Essoo alors qu'au plan politique les scènes de ménage entre Paul Bérenger⁵ et Anerood Jugnauth⁶ aboutissent à la cassure en 1983. Philippe doit à nouveau quitter Maurice et il met le cap sur La Réunion où il est employé aux Éditions Ziskakan et enregistre « *Péi Bato Fou* » pour le groupe. Il enregistre aussi *Fun in the Sun*, avec le guitariste d'origine mauricienne, Jean-Michel Pouzet. Il parvient même à enregistrer la première cassette de Baster, avant de rentrer en Belgique avec sa femme fin 1983.

En 1984, Philippe de Magnée est vendeur dans le magasin de disques de ses parents à Liège. Il en deviendra le patron en 1991. Mais en une décennie, l'avancée du digital va chambouler le marché du disque ; c'est la crise du CD et les modes de distribution de la musique se transforment. En 2004, Philippe doit fermer le magasin.

"Zanfan Ti-Rivyer"

Mais l'océan Indien le rappelle. Il va alors travailler avec Maroussia Bouvery et Daniella Bastien du groupe Abaim ; il enchaîne avec Marclaine Antoine, puis la grande figure chagossienne Charlesia Alexis, car Fanie Precourt et Shenaz Patel voulaient avoir un son comme celui de Zanfan Ti-Rivyer qu'il avait enregistré en live la nuit.

Avec Pierre Argo, il co-réalise le coffret CD/DVD de « *Musiques et Danses Traditionnelles de l'île Rodrigues* ». Pour le Pôle régional des musiques actuelles (PRMA) basé à La Réunion, il réédite les deux cassettes de Bam Cuttayen enregistrées dans les années 1980. Il enregistre aussi « *Etaé* », l'album de Stefan Gua et celui de Daniella Bastien « *Isi-laba* ».

Aujourd'hui, il bouge avec Denis Essoo, le fils de son ami, qu'il considère autant comme son neveu que son successeur professionnel. C'est avec lui qu'il va faire « *Group Tanbour Chagos / Leritaz Kiltir Chagossien* ».

Après cela, on comprend mieux la portée de la question de son épouse : que faire de tout « *cela* » ? Philippe de Magnée est allé voir le ministère de la Culture, la COI (Commission de l'océan Indien), les structures réunionnaises... Peine perdue. Mais au début 2017, il tombe sur le Mauricien Pramil Banymandhub (Jr) qui travaille dans une banque à Paris et le Français Xavier Rouchossé qui, lui, a épousé une Mauricienne. Les deux vont l'aider à constituer un fonds sonore et à le mettre en ligne en élaborant le site *filoumoris.com*.

Désormais à la retraite, Philippe passe néanmoins quatre à cinq heures par jour pour digitaliser et mettre les éléments en ligne. Il y a la rédaction à faire à côté. « *En un an et demi, on a triplé le nombre de titres, d'artistes et les statistiques d'audience* », nous dit-il fièrement. Il est en contact permanent avec six collectionneurs et ils s'échangent leurs trouvailles. De plus jeunes artistes, voulant figurer dans ce singulier musée en ligne, envoient des liens à leurs titres sur Deezer et i-Tune.

Daniella Bastien fait son master en anthropologie à La Réunion lorsqu'elle le rencontre en 2005. Elle est alors enchantée de pouvoir contribuer à ce projet encore en gestation : « *C'est une initiative humaniste. Celle qui va dans le sens de la valorisation de nos richesses insulaires. La musique c'est un des fondements de notre indianocéanité. Filou a largement contribué à mettre cette richesse musicale en valeur. Quand les autres ne trouvaient pas ces musiques importantes, il les a enregistrées !*

Musicienne elle-même, la chercheuse cerne aujourd'hui avec encore plus d'acuité la portée du site *filoumoris.com* et la réalisation de Philippe de Magnée :

« *Sa démarche a une portée ethnographique ; nous sommes au début des années 80, il branche les micros et parle aux gens... On est en plein air et non enfermé dans un studio. Tu peux ressentir l'ambiance d'un sega lakour quand tu écoutes le Group Zanfan Ti-Rivyer avec la famille Casambo ! Il y a la musicalité, des textes anciens... »*

⁵ Paul Bérenger (1945 -) : Homme d'État mauricien et ancien Premier ministre, il est le fondateur du MMM.

⁶ Anerood Jugnauth (1930 -) : Ancien premier ministre et ancien président de la République (2003-2012), il est le fondateur du Mouvement socialiste militant (MSM).

« *Ce n'est plus mon site, c'est le site de tous les artistes* », constate Philippe de Magnée. Cette appropriation populaire indique la transmission réussie. Mais au-delà de la transmission, il y a l'enjeu de la pérennisation. Ce que les institutions n'ont pas su faire, Filou l'a réalisé de ses propres deniers et de son labeur avec l'aide de ses amis. Les plus avertis s'interrogent : l'homme et ses ressources ne vont pas durer éternellement...

"Patrimoine commun"

Ils sont nombreux sur tout le pourtour des Mascareignes à attendre la solution providentielle : Norbert Salomon, un ancien du ministère seychellois de la Culture, Arnaud Bazin, le plus grand collectionneur des musiques de l'océan Indien basé à La Réunion, la chanteuse Maya Kamaty, la fille de Gilbert Pounia, Fanie Précourt, ethnomusicologue au Pôle régionale des musiques actuelles (PRMA)...

Comment faire comprendre aux institutions l'urgence de pérenniser ce patrimoine commun qui dépasse la conception des frontières des États nationaux. Daniella Bastien s'enflamme : « *Parler des chansons c'est entrer au cœur des enjeux culturels et sociaux. C'est la production culturelle la plus accessible. Tu comprends une société quand tu étudies sa production musicale, ses textes... Filoumoris, c'est le plus gros corpus de textes créoles au monde !* »

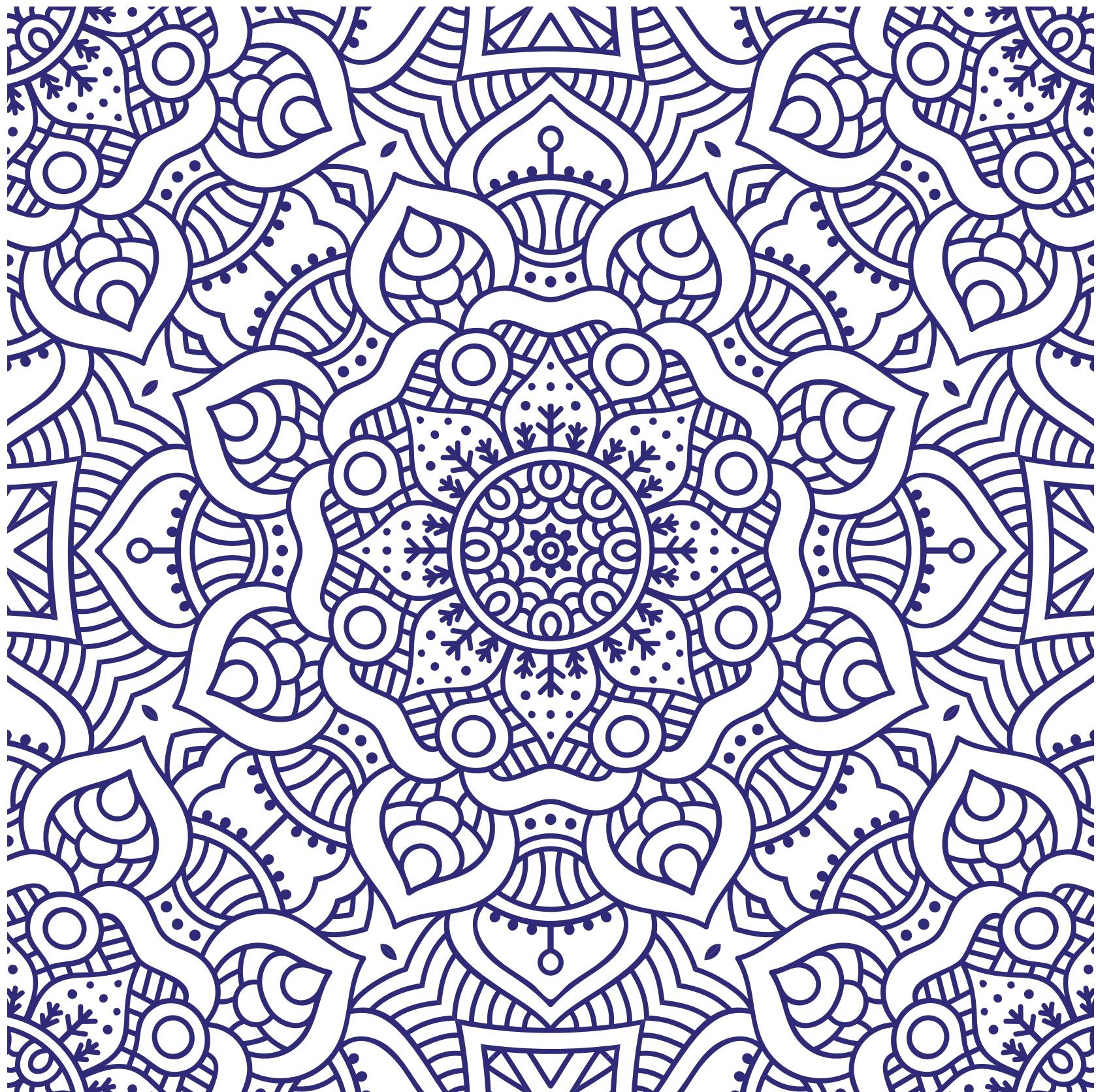
Tout est dit. À moins d'être bouché... ■

“Une nouvelle génération associe les percussions du séga typique des descendants d'esclaves aux instruments des musiques traditionnelles indiennes.”



Les chanteurs, dont ce n'était pas le métier, découvraient les difficultés pour l'attaque de certaines phrases et devaient alors amender leurs textes.

Crédit : Archives Philippe de Magnée



Arts plastiques

pages 88 • 117



INTERVIEW : CLIPSE • PORTFOLIO D'OLIVIER VIGNAUD
PORTRAIT : PASCALE SIMONT • INTERVIEW : JOEL ANDRIANOMEARISOA







Interview

Mbolatiana Raolison dit Clipse Teean

"Je ne change pas les bétons armés en paillettes"

Recueillis par **Andry Patrick Rakotondrazaka** | Photos. **Andry Randrianary**

C'est à travers le rap que Mbolatiana Raolison, Clipse Teean de son nom d'artiste, a découvert et appris le graffiti. Alliant grâce et énergie, l'une des rares femmes malgaches à exceller dans cet art urbain, fait passer ses messages sur les murs, quitte à passer pour une vandale. Mais le graffiti

n'est-il pas, par essence, l'art de vandaliser et une forme d'expression de sa rébellion ? Entretien avec une belle rebelle.

Indigo. Une femme qui fait des graffitis, c'est plutôt rare à Madagascar, mais c'est l'art que vous avez choisi. Pourquoi ?

Clipse. Le choix de faire du graffiti reflète surtout ma passion pour la culture hip hop. C'est un art qui me passionne car il conjugue à la fois douceur et violence. A travers le graffiti, je peux laisser libre cours à mes émotions et exposer ma personnalité. Au début, mes amis m'avaient demandé de rapper, mais je me suis toujours plu à rester dans l'art visuel, cet art du silence qui fait tout autant de bruit en s'affichant et en émerveillant d'un seul regard. Cet art reste et représente au-delà des mots mes inspirations et mes idées. Je suis de nature timide et je me sens plus à l'aise pour m'exprimer sur les murs que je sublime de mes créations. C'est pour toutes ces raisons que j'ai choisi le graffiti.



LOVE OR
HATE

SYNTHETIC



I. Vous ne vous sentez pas un peu seule dans un milieu qui semble, à première vue, dominé par des hommes ? Ne vous sentez-vous pas comme une intruse ?

C. Le graffiti est effectivement l'une des rares disciplines artistiques où la gent féminine est la moins représentée à Madagascar. Les hommes dominent en nombre dans ce milieu. Cela ne me dérange pas du tout, au contraire. J'ai su d'emblée imposer ma patte et mon style pour me démarquer du lot. Loin d'être une intruse, j'ai pu susciter le respect de mes pairs tout en valorisant mon talent à leurs côtés. Avec mon propre style qui mélange les lettrages et les portraits, je peux plus facilement partager une certaine éthique et mes principes qui fédèrent. De ce fait, mes inspirations et mes créations parlent aussi bien aux hommes qu'aux femmes.

I. Le graffiti est un art de rebelle, de vandale. Avez-vous une âme de rebelle ? Un esprit de vandale ?

C. On est tous rebelle dans l'âme. En chacun de nous bouillonne une forme de rébellion qui se doit parfois d'être extériorisée. Comme on dit, il n'y a que les poissons morts qui suivent le courant. Certes, je peux être considérée comme un vandale, mais je ne vandalise pas n'importe comment. En fait, à travers mes fresques, je peux non seulement sublimer un lieu, mais en plus, je lui donne une raison d'être, car je revendique à travers lui un message bien précis et fédérateur.

I. Qu'est-ce qui vous fait vous rebeller et qui vous met hors de vous ?

C. Je n'aime pas l'oppression, la discrimination et le racisme. Autrement dit, toutes les formes d'injustice. Je mets un point d'honneur à les mettre en exergue dans chacune de mes fresques pour sensibiliser les gens.

I. Dessinez-vous vos colères sur les murs ?

C. Pour moi le graffiti est un art comme un autre. Mes œuvres

sont là et seront toujours là pour conscientiser, sensibiliser et éduquer, tout en informant continuellement la majorité. C'est ce qui me motive et qui me fait m'appliquer dans cette discipline. Je ne suis pas une magicienne qui peut changer les bétons armés en paillettes, je fais juste ma part en tant que citoyenne et artiste. Avec mon expo, Demain n'est pas loin, qui s'est tenue en février (2019) à l'Alliance française de Tananarive, par exemple, je conscientise et informe les gens sur le thème de l'environnement par le biais du graffiti. L'idée de cette exposition m'est venue en écoutant un morceau du mythique groupe de rap français IAM, et je me suis dit qu'il faut penser et songer au futur de l'homme et de son environnement.

I. Votre style mélange les lettrages et les portraits, disiez-vous ...

C. Le graffiti accorde déjà une grande place aux lettrages et à la maîtrise des différentes polices aussi, mais j'aime bien le mélanger avec d'autres formes d'art, comme les portraits, par exemple. C'est ce qui fait la particularité de mes œuvres et qui les rend plus expressives. Il m'est plus facile de faire passer un message avec. D'ailleurs, je me suis toujours plu à travailler sur de nombreux supports autres que les murs pour mes graffitis. Je fais autant que possible preuve d'électisme à travers mes créations. Mon style reflète surtout ma personnalité, c'est ce qui fait généralement ma fierté. Il m'importe de toujours faire preuve de créativité, c'est pourquoi j'ai créé un nouveau style qui se nomme « *echograffiti* ».

I. Echograffiti, kézako ?

C. Comme je suis aussi une véritable passionnée de la musique, de la culture hip hop, du jazz ou encore du soul, mais aussi de tout ce qui concerne le son, je voulais trouver un moyen de conjuguer cette passion avec le graffiti. Avec « *echograffiti* », je mélange, comme l'indique son intitulé, l'écho d'un son ou d'une sonorité, d'un cri ou d'un morceau avec le graffiti. Je propose alors, à travers les graffitis que je réalise, une nouvelle interprétation des sons qui nous entourent.









I. Qu'est-ce qui différencie le graffiti justement de la peinture, par exemple. Pourquoi vous avez choisi le graffiti plutôt que la peinture ...

C. Le graffiti se différencie selon moi en ce qu'il privilégie le partage et en ce qu'il peut être apprécié par tout un chacun vu qu'il sublime nos rues, ainsi que nos murs. Par rapport à la peinture, il se distingue aussi par sa spontanéité et l'aisance dont font preuve les graffeurs. Avec le graffiti, on accorde une grande place à la rapidité en réalisant une fresque, notamment avec une bombe. On laisse la part belle à nos émotions sur le vif. Puis, le graffiti s'adapte aussi à toute forme de support, sonorité, d'un cri ou d'un morceau avec le graffiti. Je propose alors, à travers les graffitis que je réalise, une nouvelle interprétation des sons qui nous entourent.

I. Vous ne graffez pas que sur les murs ...

C. Je peins sur les murs là où je peux quand mon emploi du temps me le permet, ou quand j'ai besoin de tester mon nouveau style d'echograffiti. Je peins aussi sur d'autres supports surtout pendant mes expositions, parce que primo je ne peux pas déplacer un mur et l'exposer dans une galerie.

Deuxièmement, je compte continuer mon art le plus longtemps possible.

Troisièmement, j'aime exploiter et explorer ma capacité de création en expérimentant et en testant tous les supports possibles afin de partager cet art. L'idée est de permettre que tout le monde puisse y avoir accès. Du graffiti sur mur, sur toile, sur des meubles, des vêtements, des Sneakers, des shoes, des ustensiles de cuisines, des voitures, des briques, du bois, voire même des légumes.

I. Les autorisations que vous demandez aux municipalités avant de graffer n'enlèvent-elles pas le goût et la magie des graffitis qui sont par essence des revendications antisystème ?

C. Tous mes graffitis ne sont pas autorisés, et je les revendique comme du « *Vandal art* ». Je les mets là où il en faut et là où les riverains peuvent les admirer à leur juste valeur de sorte que plus tard, ils deviennent partie intégrante des lieux, quitte à devenir légaux.

I. Où avez-vous appris à graffer ?

C. J'ai commencé le graffiti en 2000 de manière autodidacte. C'est ma passion pour le hip hop qui m'a fait connaître cet art. Je regardais des clips où il y avait des graffitis et cela m'a influencé. Par la suite c'est en feuilletant des magazines et en écoutant continuellement des morceaux de rap pour m'inspirer que j'ai continué à m'appliquer. Au fil des années, je me suis retrouvé avec des artistes tout aussi passionnés que moi. J'ai alors intégré le label « *Kolontaina Mainty* » qui est représenté à Madagascar, mais aussi au Canada. Il s'agit là d'un collectif d'artistes hip hop d'exception. Puis j'ai adhéré au collectif « *International business music of Chambers* » à Amsterdam, qui fait principalement l'éloge du hip hop dit underground à l'international. Plus tard, fière de cet esprit de fraternité que je scande à travers mes œuvres, j'ai rejoint le collectif de « *graffeurs* » Jamerla Koonaction, qui promeut, quant à lui, la valorisation de notre ville à travers l'art. C'est aux côtés de ces artistes là que j'ai pu affiner mes expériences.

Aujourd'hui, je maîtrise l'art du spray, le pochoir et l'aérographe, mais je me suis aussi épanoui en apprenant la sculpture, la soudure, la menuiserie, la couture et le custom. ■





Portfolio

Olivier Vignaud

Dandy des îles

Propos recueillis par **Alain Eid**

De Saint-Ouen aux Mascareignes

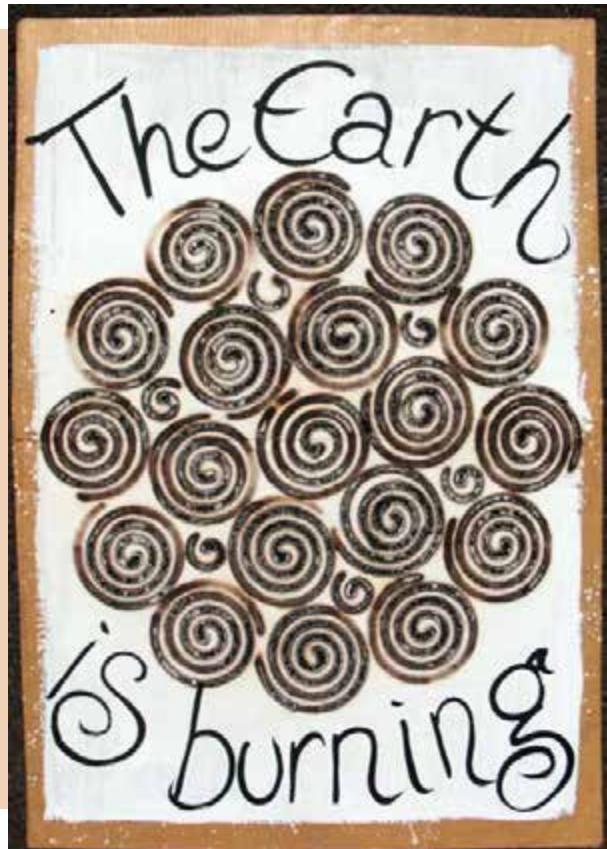
Olivier Vignaud est né en 1963 à Saint-Ouen et a grandi dans cette « zone » - au sens le plus parisien du terme - circonscrite par la Porte de Clignancourt et son Marché aux Puces.

« *Ce fut pour moi un fantastique terrain de jeu. Observer la vie de la rue était mon passe-temps favori : les gens qui marchent, l'affichage légal ou sauvage, les graffitis et les tags, les flyers jonchant le sol... »*

Après des études « *peu glorieuses* » à Saint-Denis (dans le neuf-trois), il fallut trouver du travail. Ce fut la publicité pendant plus de vingt ans, d'abord stagiaire, salarié puis à son compte en tant que directeur artistique. Puis l'exil dans les Mascarei-

gnes en 2008 avec femme et enfant, « *sans doute fatigué par la vie parisienne et son stress inhérent* ».

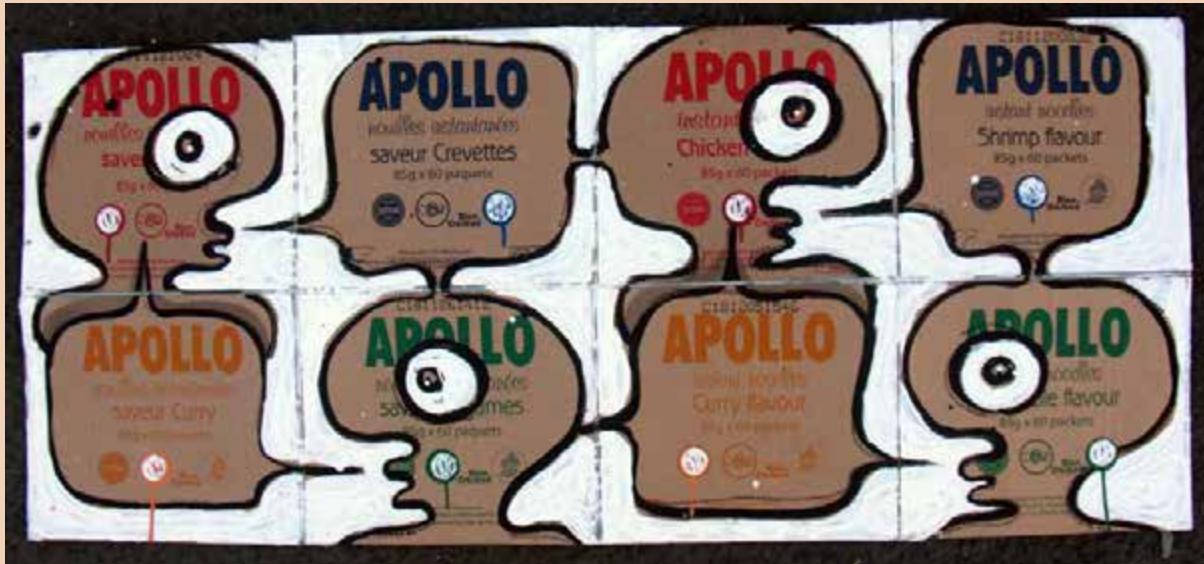
Pas toujours simple la vie des îles. Alors il se met à la peinture pour tromper l'ennui, « *pas la grande* », se défend-il, mais « *celle qui soigne et apaise* ». De belles rencontres décisives. Une nouvelle vie qui commence, qui s'écrit aujourd'hui et s'écrira demain.



The earth is burning

(Brûlures et acrylique sur papier, 83 x 57 cm, 2018)

« C'est un travail qui, en quelque sorte, joint l'utile à l'agréable. L'agréable donc. Il m'est agréable de produire, de peindre. Je ne suis pas de ceux qui ont besoin de souffrir pour créer. Enfin, un peu quand même ! Puis l'utile...Quoi de plus désagréable, alors que vous peignez tranquillement en une douce fin d'après-midi, que de se faire bouffer les chevilles par ces putains de moustiques ? Elles sont d'une incroyable ponctualité, ces bestioles. M'est alors venue l'idée de brûler des « sandales » (ou « spirales », un insecticide très courant à Maurice) sur de l'acrylique blanche. Ce fut très efficace, ma gorge et mes bronches s'en souviennent encore. Enfin, j'en ai profité pour faire passer un petit message pas vraiment révolutionnaire mais bien dans l'air (vicié) du temps. »



APOLLO #3

(Acrylique sur carton, 129 x 55 cm, 2018)

« Je voulais vivre mon fameux quart d'heure de célébrité cher à Andy. Je souhaitais, un quart d'heure seulement, être le Warhol des Mascareignes. Il me fallait aussi oublier les cartons de lessive Brillo et autres boîtes de soupe Campbell. Je voulais un produit de consommation courant local. J'ai réfléchi dix secondes, guère plus. Dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un... *Lift Off!* Les mines Apollo (marque de pâtes chinoises économiques, très utilisées à Maurice) ! L'évidence. Rouge, bleu, jaune et vert. Local, vous ai-je dit ! Les mines Apollo ! Le truc *dégueu* qu'on bouffe après une fête bien arrosée, l'estomac vide de solides. Il ne me fut pas difficile de trouver des cartons vides pour réaliser mon rêve de célébrité. À ce propos, j'aimerais chaleureusement remercier l'épicerie Momo de la Pointe-aux-Canonniers (village à Maurice) pour leur précieuse collaboration. »



Pluie d'été

(Acrylique sur papier, 97 x 67 cm, 2018)



Fin de règne

(Acrylique sur affiche, 96 x 68 cm, 2018)

« Il m'arrive de peindre dans le jardin, à même le sol. Il est très fréquent qu'une grosse averse surgisse de nulle part. Il suffit d'un petit nuage comme égaré dans l'azur du ciel pour qu'il se mette à vous pisser dessus avec force et une précision chirurgicale. Comment croyez-vous que j'agisse alors ? Que je cours affolé me mettre à l'abri avec tubes et pinceaux ? Non, pas de fuite, pas de retraite. Je prends l'eau, toute l'eau, comme pour me laver de quelque chose que je n'ose écrire. Il y aurait tant à écrire... »

« Il fut une période où j'aimais traverser l'île sur mon scooter, du nord au sud, d'est en ouest. Je me retrouvais alors dans des villages aux noms imaginés : Espérance-Trébuchet, Triolet (hello Elsa !), Poudre-d'Or, Plaine-des-Papayes, Fond-du-Sac, etc. Je collectais alors des affiches de cinéma « *Bollywood* » sur lesquelles figuraient de jolies « *mamzelles* » et de jolis « *missié* » qui ne paraissaient douter ni de leur charme ni de leur force. Ils semblaient pouvoir déclencher bien des guerres pour supprimer les rivaux, et dieu sait qu'ils étaient nombreux. Bref, leur amour semblait indestructible. Et pourtant... Comme le dit Rita, la sainte des âmes perdues : « *les histoires d'amour finissent mal, en général* »... Surekha s'ennuyait dans les bras de... Happy Rajah. »



BAOBAB #2

(Acrylique sur papier, 79 x 71 cm, 2012)

« Contrairement au dodo, je crois qu'il subsiste quelques spécimens de baobabs dans l'île. Ils ont su résister au bétonnage, ces braves. Et puis il n'existe pas de sacs de ciment Dodo Portland à ce que je sache ! Il me plaît d'imaginer le graphisme d'un « goni » (sac de jute) de 50 kg de ciment Dodo. Je suggère aux promoteurs de construire un joli projet de défiscalisation autour d'un des baobabs survivants ; je postule pour en assurer la com. J'ai déjà en tête une jolie photo de réunion de copropriétaires à l'ombre de l'imposant centenaire. Et un petit film promotionnel où l'on entendrait : « *Dites-moi cher Bernard (non, pas Arnault, celui-ci est déjà fort pris par une bâtisse moyenâgeuse), vous êtes-vous séparé de vos actions Lafarge ? Je crois qu'il serait temps car j'ai lu dans les pages saumon du Figaro qu'ils n'ont pas enrichi que leurs actionnaires. Je m'égare.* »



Sa metiss la (Melissa)

(Acrylique sur carton, 88 x 50 cm, 2018)

« J'ai réalisé ce portrait - admettons un mercredi de 2018 - en lui donnant ce titre : « *Métisse* ». Le samedi suivant, je me rendais à une grosse fête dans le centre de l'île, animée par un DJ de renommée mondiale dont j'ai oublié le nom. Deux à trois mille personnes étaient déjà présentes lorsque je suis arrivé. En revanche, ce que je n'ai pas oublié, c'est d'avoir immédiatement vu une jolie jeune femme en train de danser. Elle bougeait très bien, cela non plus je ne l'ai pas oublié. Puis je l'ai perdue de vue jusqu'à ce que je l'aperçoive à nouveau au petit matin, dansant à côté de moi. Je lui ai alors montré sur mon téléphone la photo du tableau du mercredi. Elle est restée bouche bée. C'était son portrait craché. Je lui ai alors demandé son prénom. Elle m'a répondu « *Melissa* ». Histoire 100 % véridique ! C'était Melissa « *from Nairobi* », Kenya.



Mo 35 in kit mwa !

(Acrylique sur fibre de cocotier, diptyque, 2018)

« Traduction pour celles et surtout ceux qui ne maîtrisent pas l'argot mauricien : « *ma petite amie m'a largué !* » Autant vous dire que ce diptyque, aussitôt présenté, a été immédiatement vendu ! Je me demande encore pourquoi ! »





Portrait

Pascale Simont

"J'ai besoin de grands espaces, j'ai besoin de me sentir libre"



par **Jean-Pierre Germain** | Photos. **Jean-Pierre Germain**

Une belle « *case créole* » dans un parc boisé, un îlot de verdure en pleine ville. Il n'y a plus beau nid pour abriter (la nécessaire) solitude de l'artiste plasti-

cienne. Seule au milieu de la cité ? Pascale Simont ne s'isole pas du reste du monde.

En évoquant l'autre, elle souligne « *son empathie pour l'être humain dans sa vulnérabilité et sa fragilité corporelle et émotionnelle.* » Une empathie qui apparaît dans plusieurs toiles de l'artiste. Une femme allongée sur le dos, une autre assise dans un (total ?) relâchement. Ou encore un portrait (cadrage cinéma) : gros plan d'un jeune homme. Sur ce dernier, CHARLY, le travail des couleurs de la peau est remarquable.

« *Mon activité de plasticienne est le résultat ou la synthèse d'une longue période de recherche, de réflexion.* » Elle déclare, comme un défi : La contemplation ne suffit pas à définir l'Art « *Toutefois ajoute-t-elle, il faut apprendre à digérer ses influences, car l'évolution de la société nourrit celle des artistes.* »

Ces moments d'inactivité physique mais d'intense maturation cérébrale sont autant de philtres qui déterminent les contours de l'originalité de l'artiste. Pascale Simont, une femme qui se veut libre... Citoyenne concernée par le combat pour l'égalité homme/femme.

« Généralement ce sont les hommes qui ont sublimé la femme, moi je me mets en scène pour prolonger, pérenniser la place de la femme dans l'expression artistique. »

L'essentiel des tableaux de cette artiste plasticienne a pour thème la femme. Seule au milieu de rien, pas de décor, très peu ou pas de couleur en arrière plan.

Le geste est le dernier acte de la création. Lorsque la main tient le pinceau, elle traduit sur la toile la dernière volonté du créateur. Et pourtant Pascale l'affirme : En commençant un tableau, une sculpture, elle ne sait jamais à quoi elle aboutira. Son travail débute sur une idée, une réflexion. Et l'inspiration du moment guide sa main, ses mains, tout en poursuivant son cheminement cérébral. C'est de la pure création.

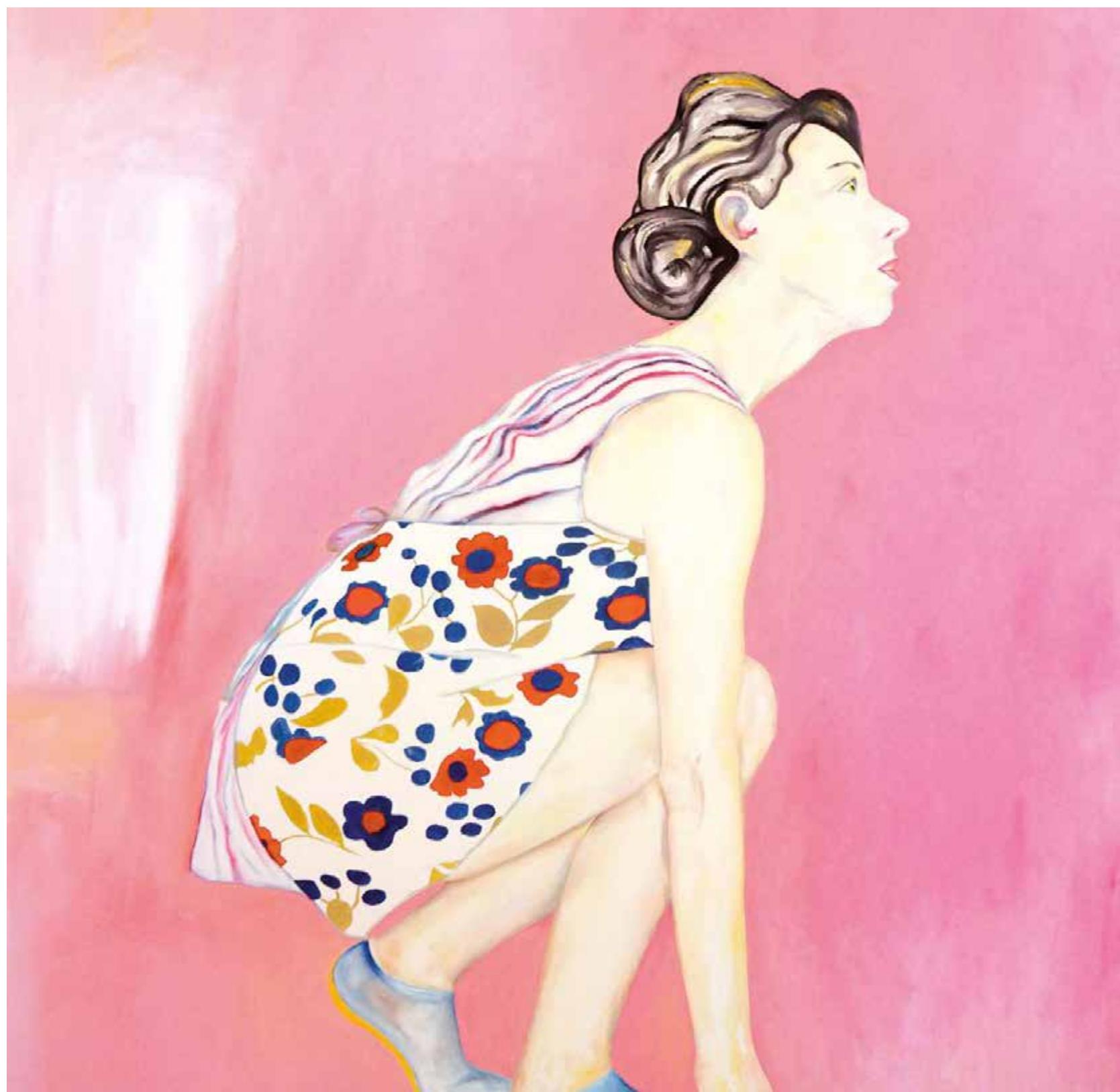
La lumière, pas celle des feux de la rampe. Elle se dit intimide si elle doit prendre la parole devant cinquante personnes. La lumière donc, un élément essentiel dans la vie et l'œuvre de l'artiste. Cette lumière naturelle qu'elle découvre au début des années 2000 en débarquant à la Réunion. Mais aussi la nature envahissante, luxuriante, l'originalité de la société (population) réunionnaise. Un cadre qui donne à réfléchir. Pourtant ces éléments extérieurs n'apparaissent dans les compositions picturales de P. Simont « *mais elles participent à ma réflexion* » Même si elle redoute l'enfermement de cette nature très présente autour d'elle. « *J'ai besoin de grands espaces, j'ai besoin de me sentir libre* ». Il y a une chronologie de la création, selon Pascale S.

« *Plasticienne je découvre les matières (les matériaux) ; par exemple la mousse pour mes sculptures. S'ouvre une période d'expérimentation ,pour aboutir à une forme (car cette mousse évolue selon le traitement qu'on lui inflige) »*

Une fois la sculpture achevée, s'organise l'installation, la mise en scène pour que le public puisse l'observer et peut-être l'apprécier. « *Le créateur est dans une émotion permanente.* » Affirmation d'une artiste , qui a découvert très tôt sa voie, son engagement. Aujourd'hui elle peut, l'expérience aidant déclarer « *la peinture est un art viscéral* »







La réflexion : « *un filtre qui s'impose avant le geste qui donne naissance à la création.* » Pascale Simont, timide donc, nous ouvre la porte de son cheminement artistique, dès les premières interrogations sur son travail. Est-ce le syndrome de la double personnalité ? Pas sûr.

Une vocation de plasticienne (une fois diplômée des Beaux Arts de Toulouse) « *pour envisager la parole et à l'écriture différemment* » dit-elle.

Sensation de froideur, au premier regard d'un tableau de Pascale Simont. Une apparence qui disparaît au fur et à mesure que l'œil analyse la composition, le travail effectué par la main de l'artiste. Très jeune la plasticienne découvre sa passion et sa volonté de s'exprimer, d'abord par la photo, la vidéo, la peinture et la sculpture. Tous les nouveaux médiums sont autant d'outils à la disposition de l'artiste. Libre à lui de les utiliser au moment opportun.

A la fin des années 90, première expo à la Biennale de la jeune peinture à Nice. Ses premiers travaux photos sont acquis par des collectivités publiques. Suit une recherche et un travail vidéo et peintures présentés, en exposition personnelle à Joburg-Art Fair, Afrique du Sud .

En 2008, l'artiste est récompensée : Le Fonds National d'Art Contemporain acquiert sa vidéo intitulée : HEAD TOY. Poursuivant son activité dans son île d'adoption, elle participe à plusieurs expos du FRAC, en 2013 et 2014, dans différents musées de la Réunion. A Villèle (2009), à l'Artothèque en 2010. L'exposition HYBRIDE en 2012 marque le retour vers une figuration onirique, où la femme occupe une place prépondérante dans son rapport au monde.

Le corps de la femme, jamais dénudé, s'impose sur un fond monochrome. Rien, aucun objet aucune fioriture, la femme est l'unique sujet de la toile. Certains détails apparaissent : une mèche de cheveux, une oreille, l'accent mis sur les yeux ou le nez. Ou au contraire aucune touche de couleur, la lumière souligne l'aspect diaphane de la peau....

Se voulant une artiste onirique, elle se réclame de célèbres peintres qui la touchent, l'émeuvent. Francis Bacon, pour son

surprenant travail dans ses associations de couleurs. Ou pour la déformation qui s'accompagne du mouvement.

Claude Monet pour ses cadrages : vues plongeantes, contre plongées. Mais aussi son utilisation de la couleur. Au fil des ans Pascale Simont (diplômée en 1986 à Toulouse : d'un DNSEP) a adopté un vocabulaire très personnel. Installation, pour évoquer certaines créations (sculptures , mise en scène de l'artiste qui se photographie ou utilisation des nouveaux médiums).

Curiosité. Restons curieux, une expression récurrente chez elle, être attentive , observer , analyser , savoir capter les petites choses, les petits détails qui ne sautent pas aux yeux spontanément. Emotion. Elle en a pour la danse contemporaine, avec une affirmation originale « *les sphères sont décloisonnées* » Ou pour les voix (les belles). L'artiste peint en musique : avec comme fond sonore, J.S. Bach. L'intuition. Une sensation innée chez Pascale Simont « *sentir venir les choses, les évènements* ». Peut être en raison de ses longues périodes de réflexion qui font partie intégrante du personnage. Et puis, la littérature. Deux écrivains cités par Pascale : Patrick Modiano et Marguerite Duras.

Une écriture descriptive qui renvoie à des images, à l'imagination et à l'imaginaire. Autre centre d'intérêt pour l'artiste plasticienne, la littérature qui s'intéresse à la place de la femme dans l'expression artistique. Surprise pour moi, Pascale Simont aborde le thème de la non rencontre. Avec pour exemple : la longue relation épistolaire entre l'écrivain Boris Pasternak et une poétesse russe, Marina Tsvetaeva. Chacun a développé sa créativité au contact de l'autre, alors même qu'il n'y avait pas de « *connexion* » entre eux, au sens moderne du mot. L'artiste se dit touchée par ce lien invisible entre ces deux personnages.

Reconnaissant que l'artiste s'expose, toute création est destinée à être jugée par le public, Pascale considère comme positives, les relations nouvelles avec les amateurs d'art plastique grâce aux réseaux sociaux. « *Cela permet un contact direct , enrichissant* »

Constat, Pascale Simont ne s'isole pas du monde, elle a besoin de solitude pour créer. Mais elle aussi besoin des réactions du public... Vox Populi.... ■





Interview

Joël ANDRIANOMEARISOA

"Les rêves, impossibles ou possibles, se désirent"

par **Lova Rabary-Rakotondravony** | Photos. **Andry Randrianary**

Enfant, Joël Andrianomearisoa, artiste plasticien, architecte de formation, rêvait d'avoir son nom sur la devanture du Museum of Modern Art. A un peu plus de 40 ans, il représente Madagascar à l'exposition internationale d'art contemporain, la Biennale de Venise. Un rêve qui se réalise mais qui, af-

firme-t-il, n'est pas la consécration de son parcours. Il s'agit néanmoins d'une première pour Madagascar, et pour sa première œuvre au nom de son pays, l'artiste a voulu faire les choses en grand. Entretien.

Indigo. J'ai oublié la nuit. Oublier la nuit, est-ce que c'est bien Joël, ça ?

J.A. C'est très Joël. Cela peut sembler bizarre de le dire comme ça, mais c'est très Joël dans le sens où il y a une manipulation des mots, et en même temps, une sorte de contradiction. Il y a toujours dans mes propos et dans mon travail une dualité. Le jour n'existe pas sans la nuit, la vie ne serait pas sans la mort, le noir n'existe pas sans le blanc, il n'y a pas d'absence sans présence. Avec l'oubli, l'idée c'est de se souvenir de beaucoup de choses. Dans la pièce présentée à Venise, j'utilise beaucoup de choses en enlevant un ensemble d'éléments. En oubliant totalement certains éléments, je remets en place des éléments qui me sont chers, des éléments qui sont importants.

I. Je te pose cette question parce que quand on pense Joël, on pense tout de suite à la nuit, pas à ce que Joël oublie la nuit. Qu'est-ce que tu oublies, qu'est-ce que tu laisses de côté ?

J.A. Dans la première partie de la phrase, il y a une affirmation de ma responsabilité, l'idée d'oublier. Mais si on va plus loin, je suis justement quelqu'un qui n'oublie pas. C'est difficile d'oublier. Je suis dans la recherche d'une rigueur. Il s'agit de voir comment se positionner par rapport à ses ancrages, et de questionner ce canon de beauté qu'est la nuit.

I. Et donc, concrètement, qu'est-ce qu'on trouve dans ton oeuvre exposée à Venise et qu'est-ce qu'on n'y trouve pas ?

J.A. C'est une narration abstraite, une narration qui n'est pas frontale. C'est une histoire inspirée d'un pays et d'un autre monde, une histoire inspirée de différents mondes. C'est mon histoire malgache de Tana en confrontation avec le monde. C'est un voyage qui se passe dans la nuit, dans une autre ville, dans une autre contrée et où on laisse les choses derrière soi. Quand on laisse quelque chose derrière soi, il y a une idée d'oubli et d'abandon. C'est un voyage très inspiré de la lecture de Jean Joseph Rabearivelo. C'est une histoire d'horizon infini par rapport à Madagascar, une histoire d'insularité. C'est une pièce géométrique pas sa rigueur et sa fragilité. C'est comme une géométrie de l'angle, comme un point de non retour pour habiller le présent. L'angle est un élément fragile. Et à partir du moment où on va vers les angles, on va vers d'autres frontières.

I. Mais physiquement, qu'est-ce qu'on y trouve ?

J.A. Physiquement, il y a deux œuvres. La première est une installation de 150 m², c'est un petit théâtre où on pourra déambuler. Elle comporte cinq rideaux très grands de 15 m de long et de 5 m de haut où le visi-

teur pourra se promener. Ce sont des rideaux en papiers noirs pour la nuit et pour le mystère, pour la perdition. Les rideaux en papiers sont très symboliques, un peu comme du livre, des feuilles noires que le visiteur pourra feuilleter. Les papiers bougent, on va circuler dedans et on peut buter sur quelque chose, il y a une sensation d'étouffement. On se perd dans ce labyrinthe. Il y a une idée de voyage, d'une promenade à la recherche de la lumière. La deuxième pièce est une pièce sonore où on a le son d'une ville, un bruit. Ce peut être un mélange d'un chanteur malgache en confrontation avec une ville en Espagne. Ce sont 30 sonorités différentes.

I. D'où te vient cette fascination pour la nuit, pour le noir aussi ?

J.A. Nous avons beaucoup de choses le jour. Le jour nous vivons. La nuit reste toujours un moment incertain. Certaines personnes veulent oublier la nuit et s'endorment pour l'éviter. Certains, par contre, sortent la nuit. Il y a ceux qui doivent réellement travailler la nuit, il y a ceux qui préfèrent travailler la nuit car ils sont plus inspirés. Les nuits sont riches. Il y a la complexité de la nuit qui m'intéresse. Le jour, on est plutôt dans le travail, il y a des réglementations et les choses sont figées. J'aime l'incertitude. Le noir, malgré son apparence un peu vide, est extrêmement riche. Pour avoir le noir, même techniquement, nous avons besoin d'un mélange de couleurs : le bleu, le rouge. Si on ne met que du noir, il y a le néant. Le noir a toujours besoin d'un autre élément pour pouvoir exister.

I. Il y a aussi cette fascination pour l'au-delà ...

J.A. Pour nous, vivant aujourd'hui, l'au-delà est un mystère. Certains disent que le paradis est bleu, ou blanc. L'enfer peut être ennuyeux mais ça peut être aussi joyeux. L'au-delà est quelque chose qu'on n'arrive pas à toucher. Je suis dans un élément à la fois très clair et géométrique, dans le radical, complexe, baroque et riche.

“A partir d'un drame, on peut fabriquer quelque chose...”



I. Quand on t'écoute, on finit par être convaincu que le noir est la couleur de la vie

J.A. Je ne suis pas philosophe, je ne peux pas développer. C'est la vie. Je peux l'affirmer comme un choix d'abord, il y a des choses qu'on ne peut pas maîtriser. Il y des hauts et des bas. Ma vie n'est pas complexe, je l'amène sur un terrain de jeu qui n'est pas toujours stable. Je n'aime pas l'assurance.

I. Rabearivelo était aussi fasciné par la nuit, le noir, l'au-delà. Tu te réfères beaucoup à lui. Est-ce quelqu'un qui t'inspire ?

J.A. J'aime l'excès de Rabearivelo, j'aime son expression en tant que poète et écrivain. Il a la maîtrise absolue de son image. Il a fabriqué son portrait, s'est soucié de comment apparaître devant tout le monde. En 1900, il avait une photo de profil et la manière dont il l'a montrée est très intéressante. Il a écrit des livres en deux pages pas en une seule page. Ce qui l'intéressait, c'est le milieu, la reliure, l'horizon, la pliure du livre. Rabearivelo, c'est un artiste, ce n'est pas juste un écrivain.

I. C'est aussi un artiste qui a vécu beaucoup de drames. Est-ce que tu penses que les drames forgent l'artiste ?

J.A. A partir d'un drame, on peut fabriquer quelque chose, une forme. A travers ses drames, JJR a fait une histoire. Il a raconté politiquement à travers ce qu'il a dit. Il a raconté son drame et ses peines dans ses poèmes. Il a situé géographiquement, à travers des couleurs, des lumières. Tout ça fait de lui une personne extraordinaire. A son époque, il a parlé d'émotions, d'abstractions et a écrit Presque Songe. Le rêve malgache, aujourd'hui, on n'en parle pas, on ne sait pas en parler, on évite le rêve, parce que ce n'est plus politiquement correct. Même les promesses, on n'en veut plus. Durant la campagne présidentielle, j'étais là, et quand un candidat apparaît, des personnes de mon entourage disent « il va encore nous promettre quelque chose ». Comme si c'était interdit, comme pour dire que le rêve de toute façon ça ne sert plus à rien. C'est presque horrible, c'est la précarité absolue. Est-ce que la vie n'est faite que pour travailler, manger et dormir ? Est-ce que c'est juste ça ?

I. Est-ce que tu crois qu'on est trop fermé et que l'on ne rêve pas assez ?

J.A. Je ne reproche rien à personne, mais il y a eu des moments où tout le monde a décidé de mettre de côté l'art, de dire que c'est quelque chose d'accessoire comme le rêve, et de dire que ce n'est pas très grave. Aujourd'hui, il semble que le plus important c'est de se faire soigner, gagner de l'argent. Il y a des choses qui sont estimées prioritaires par rapport à d'autres. Même les divertissements sont un tout petit peu compliqués parce que les artistes ont fini par baisser les bras, parce que quelque chose est arrivé aux artistes.

I. Madagascar n'a plus d'artiste aujourd'hui ?

J.A. Je ne dirai pas qu'il n'y a plus d'artiste. Mais personne et même les artistes n'ont pas su prendre soin

de cet art. On n'arrose pas nos plantes.

I. Représenter Madagascar à la biennale de Venise, est-ce que c'est un poids pour toi ?

J.A. C'est un poids mais c'est aussi un choix. C'est un choix presque volontaire. C'est la première fois que j'affirme volontairement et avec autant de niaque que je représente Madagascar. C'est un poids mais c'est totalement voulu. Un moment, quand mes attachés de presse m'avaient dit de présenter le projet à Paris, je leur ai répondu que le pavillon s'appelle Madagascar qui a une capitale qui s'appelle Antananarivo, et donc, il est absolument normal qu'on le présente dans ce pays. Dans deux ans, ce ne sera plus moi parce que ce n'est pas possible, mais c'est quelque chose d'avoir ouvert des portes. J'ai hissé le drapeau, j'ai sonné les cloches, il est temps de se réveiller.

I. Est-ce que ces portes, tu vas les laisser ouvertes, voire les tenir pour qu'elles restent ouvertes ?

J.A. C'est la question piège, le caillou qui fait mal dans les pieds. C'est compliqué. C'est oui et non. Oui, parce que quand on aime un pays, on le respecte et on a un devoir envers lui. On m'a beaucoup reproché de ne pas faire assez de choses à Madagascar, mais c'est parce que je voulais vraiment faire quelque chose de grandiose. Je ne voulais pas juste faire une exposition ici et là, je voulais frapper fort. Après, est-ce que je vais les laisser ouvertes, voire les tenir ouvertes. Ce qui est certain, c'est que je ne vais pas les refermer.

I. Tu vas les tenir ouvertes, ces portes ?

J.A. C'est une question piège parce que je ne reviendrai pas et je ne referai pas le pavillon parce que c'est impossible que je le refasse. Par contre, la vraie question est qu'il est temps de réfléchir à un comité malgache qui peut monter ce projet.

Pour cette première, c'est moi qui, avec l'association Kantomoko, avec le gouvernement, ai monté ce projet, avec tous mes contacts, avec mon réseau. Pour la prochaine édition, je veux bien tenir la porte, conseiller mais il n'est pas gagné que je puisse être là à 100%. Je ne pourrai pas le faire seul. La biennale de Venise est à la fois un endroit de consécration, mais c'est aussi une vraie plateforme pour connaître un pays, un artiste. Pour connaître ce qui se passe dans d'autres mondes. Il n'y a pas que les grands pays qui puissent y participer. Il y a des pays comme le nôtre qui peuvent aussi y arriver, mais pour cela, il faut de la volonté. Pour l'instant, ce que je trouve inconfortable, c'est qu'il n'y ait pas assez de réaction par rapport au fait que c'est moi qui représente Madagascar. Cela me fait peur de n'entendre personne se dire pourquoi c'est Joël et pourquoi pas moi. Pourquoi, c'est un tel mécène et pourquoi pas moi etc ...

I. Comment tu as fait pour que cela soit toi, justement ?

J.A. C'était une discussion de 5 mn avec Emmanuel (Emmanuel Daydé, co-commissaire du pavillon malgache). Il m'a dit que pour participer, il faut approcher le gouvernement, parce que le projet doit être porté par un gouvernement. Je suis passé à Tana, ai appelé le ministre et celui-ci a dit oui, et voilà, je suis à Venise. C'est peut-être cette arrogance, cette audace qui permet de pousser les portes. Il faut oser. Et un moment, il faut passer par le ministère. On ne peut donc pas dire que le ministère ne sert à rien, parce que c'est faux. Pour porter le projet, il faut une entité officielle, et c'est le travail du ministère.

I. Mais est-ce qu'un artiste doit vraiment avoir cette audace ? Est-ce qu'il ne doit pas se consacrer à son art et laisser les autres faire ce travail de réseautage à sa place ?

J.A. Dans l'absolu oui. Mais le monde contemporain aujourd'hui n'est pas comme ça. Aujourd'hui, un

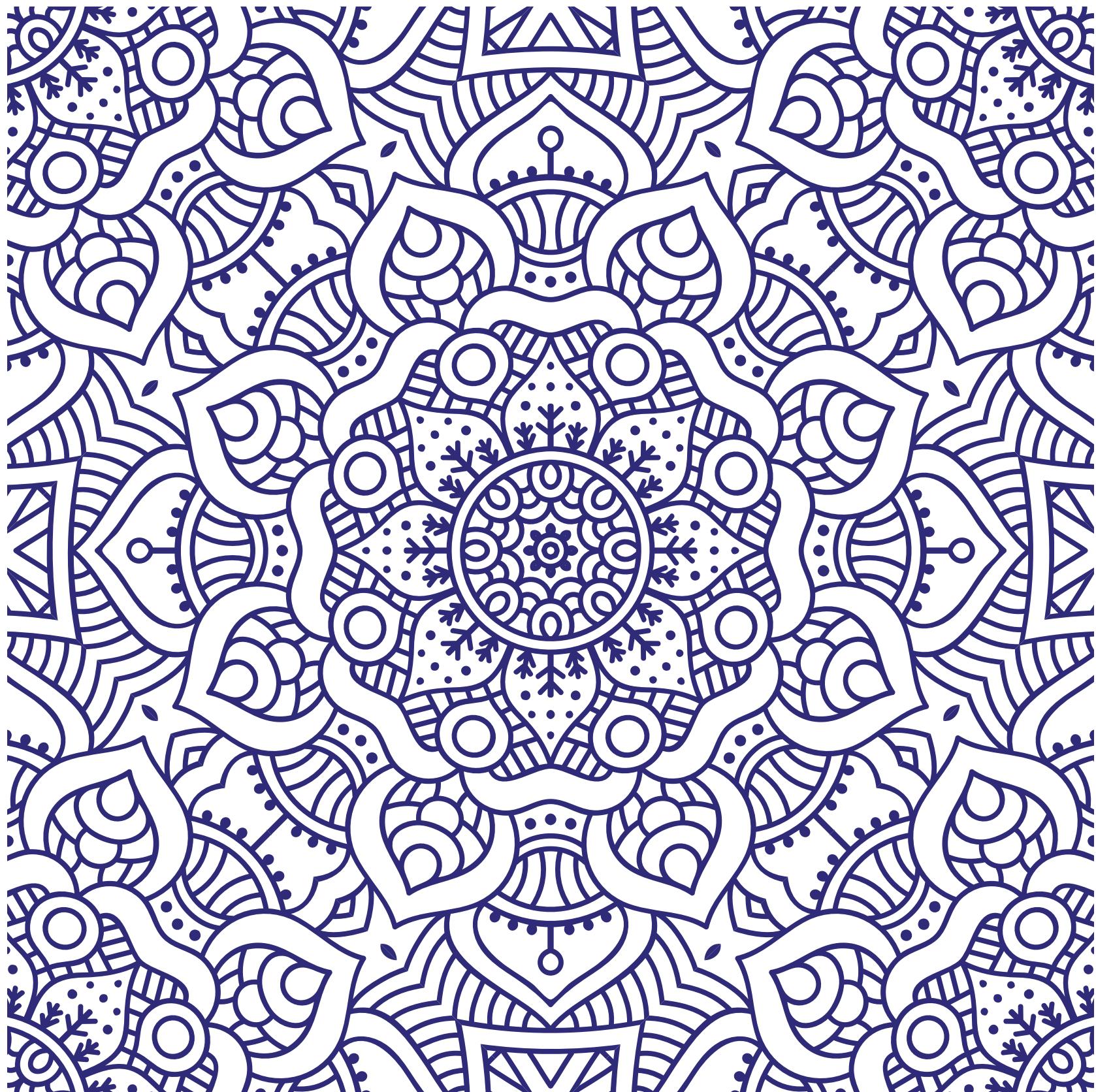
artiste est obligatoirement un politicien, un esthète, un polyglotte. Un artiste ne doit pas juste faire son œuvre et c'est le monde qui veut ça. On va dans l'universalité, le monde de l'art est devenu important, ce n'est pas juste placer un tableau. La personne par sa voix, ses mots et ses pensées est importante.

I. Participer à la biennale de Venise, pour toi, c'est la consécration ?

J.A. Ce n'est pas une consécration, c'est une étape dans mon travail. Si c'était la fin, ce serait trop triste. Ce n'est pas parce qu'on gagne un Oscar qu'on ne fait plus de film, et ce n'est pas parce que je vais à Venise que je ne ferai plus de projet.

I. C'est quand même quelque chose qui était inscrite dans tes rêves, non ?

J.A. Je ne mentirai pas par rapport à ça. Quand j'étais jeune, je rêvais d'aller vivre à New York, d'habiter dans un loft, de faire la fête, de voir mon nom sur des affiches, en grand sur la devanture de la MOMA (Museum of Modern Art), des collectionneurs viennent me voir. Ce sont des rêves qui peuvent arriver mais qui se désirent. Et cela, c'est très important. Il y a des choses impossibles comme il y a des rêves possibles, mais en tout cas, il faut les désirer. ■



Photographie

pages 120 • 149



PORTFOLIO DE BERNARD WONG
INTERVIEW & PORTFOLIO DE PIERROT MEN
PORTFOLIO MARCHE SUR LE FEU





Bernard Wong – Autoportrait, 2019.



Portfolio

Bernard Wong

D'une île à l'autre

Propos recueillis par **Alain Eid**

Né à Maurice, Bernard Wong réside à Madagascar depuis plus de dix ans. Agronome de formation, il gère une entreprise agricole à Tananarive depuis trois ans, ce qui n'est pas sans lien avec l'intérêt qu'il porte dans ses photographies aux travailleurs de la terre. C'est comme étudiant en agriculture qu'il commence à s'intéresser, plus ou moins en amateur, à la photographie en argentique, jusqu'à ce qu'il découvre le travail de Pierrot Men en arrivant à Madagascar.

Adepte de la photographie de rue dans la lignée des Raghubir Singh et Bruce Gilden, il aime « *toucher l'humain dans ce qu'il a de plus spontané au hasard de (ses) pérégrinations* ». Il s'intéresse aussi à la photographie d'événements culturels pour avoir collaboré avec le magazine

« *No Comment* » à Madagascar. Cet artiste pudique, presque ascétique, a horreur de tirer la couverture à lui et c'est presque à son corps défendant qu'il s'est vu mobiliser – lui, le Malgache d'adoption – pour la grande exposition pluridisciplinaire Madagasyart qui s'est tenue du 24 juin au 13 juillet 2014 à l'after-squat 59 Rivoli, en plein cœur de Paris. Un hommage auquel ont eu droit, d'une édition à l'autre, les grandes pointures de la photographie malgache que sont, à ses yeux, Dany Be, Pierrot Men et Tangala Mamy.



Réveille-toi.

Baie des Épaves, Fort-Dauphin, mars 2014 (Nikon V1 + éq.28mm).

« Cette photo exprime ma passion pour le noir et blanc... la lumière, les formes et la composition. C'est au crépuscule, il y a des gosses à côté de moi qui jouent au bord de la mer. C'est le bon moment d'appuyer. »



Attane la boutik ouver.

Mangarivotra, Ivato, février 2012 (Canon 5D2 + 50mm).

« Cette photo me rappelle mes copains de la Baie-du-Tombeau, à Maurice. Que je sorte à 5 heures du matin pour aller travailler ou que je rentre d'une soirée bien arrosée, ils étaient toujours là à attendre l'arrivée de ce satané boutiquier... Au bout du compte, nous sommes tous comme ces deux chiens, nous attendons. Mais quoi ? »



Hommage à Raghbir Singh.

67 Ha, Antananarivo, date inconnue (Nikon V1 + éq.28mm).

« Pour la petite histoire, le photographe Raghbir Singh avait fait une série de photos à travers l'Inde depuis une Hindustan Ambassador. Ici, ce sont des scènes de vie capturées dans ce quartier populaire des 67 Ha depuis une deux chevaux... Le temps de surprendre ces deux personnages qui sont voisins mais ignorants l'un de l'autre, chacun dans sa bulle. Comme moi dans ma petite Deudeuche. »



Babena dans le Sud.

Andohalela, région Anôsy, novembre 2014 (Canon 5D2 + 35mm).

« Trois femmes Antandroy avec leurs charges, dans le Grand Sud malgache. Un enfant sur le dos de sa mère. Il regarde droit dans mon objectif. La lumière tape sur son visage. La vie passe d'abord par le regard. »



Feuille de route : la déroute.

Ampefiloha, Antananarivo, février 2013 (Canon 5D2 + 50mm).

« Cette photo a été prise dans le sillage des fameuses négociations appelées « feuille de route » pour sortir Madagascar de la grave crise politique commencée en 2009 avec l'éviction de Marc Ravalomanana. En fait de feuille de route, ça a été à nouveau la « déroute » pour le peuple malgache. C'est ce que semble signifier cet homme allongé sur le trottoir et qui lève le poing, sans doute de colère ou d'amertume, face à ce slogan presque effacé. Ça résume bien l'état d'esprit du moment. »



Lumière divine à Antanifotsy.
Antanifotsy, Lac Alaotra, août 2011 (Canon 5D2 + 85mm).

« Photo prise au volant d'une voiture : banalement, une fille qui traverse la rue. C'est sans doute la poussière qui rend cette lumière si belle, et l'obscurité confère un côté mystérieux à l'image. Un photographe, en voyant cette photo, m'a dit que je faisais du Pierrot Men de "seconde zone"... Je l'ai pris comme un compliment ! »





Interview

Pierrot Men

"J'aime mettre en valeur la dignité des gens au travail "

par **Lova Rabary-Rakotondravony** | Photos. **Pierrot Men (autoportrait)**

Ses photos, Pierrot Men les prend à toute heure de la journée. Avec son Leica M, « *petit, discret et silencieux* » dont il ne se sépare jamais, il suit au plus près les gens qu'il photographie, scrute leur regard et décortique leurs gestes. Dans les portraits et les scènes de vie qu'il immortalise sou-

vent en noir et blanc, mais parfois aussi en couleur, il nous rappelle ce que dans notre routine quotidienne nous avons tendance à oublier de regarder. Confidences recueillies dans son studio à Fianarantsoa.

Indigo. Parlez-nous de votre premier cliché.

Pierrot Men. C'était dans les années 70. A cette époque, j'avais un petit studio de photo à Antarandolo, un endroit très populaire de Fianarantsoa. Une toute petite fille était venue me regarder travailler dans mon studio. Elle portait un « *lam-bahoany* » (pagne) sur la tête. Je lui ai fait une photo. Quand j'ai développé la photo, j'étais ému. Je ne savais pas qu'une photo pouvait apporter autant d'émotions. Je venais de le découvrir. C'était bizarre. Cette photo donnait autre chose que mes peintures, parce qu'à l'époque je peignais. Elle me donnait plus d'émotions que les tableaux que je faisais. C'était mon premier portrait.

I. Le premier d'une longue série ...

PM. En fait, avant la photo, je peignais beaucoup et je peignais essentiellement des portraits. Je faisais déjà des photos qui me servaient de modèles pour mes tableaux. Mais après ce premier portrait, quand j'ai découvert que les photos pouvaient donner plus d'émotions que la peinture, j'ai continué la photo.

I. Pourquoi avoir choisi les portraits ?

PM. Parce que j'aime bien tout ce qui se passe dans le regard des gens. C'est ce qui m'apporte le plus. Et même quand je fais des scènes, j'attends qu'il y ait des gens assez expressifs et qui me parlent. C'est dans les portraits que l'on voit les regards. Il y a des regards qui viennent vers vous et qui vous font ressentir quelque chose.

I. Qu'est-ce que vous voyez dans ces regards ?

PM. Des petits instants. Des petits instants difficiles à définir parce qu'on ne sait jamais ce qui se passe chez les gens. De toute façon, quand on fait un portrait, il y a une complicité entre le photographe et la personne photographiée.

I. Vous parlez de complicité. Vous préparez les gens quand vous les photographiez ? Cela ne vient-il pas spontanément ?

PM. Normalement, cela vient spontanément, mais cela peut m'arriver de dire aux gens que je vais leur faire des portraits. Je discute, je parle un peu avec eux, je fais des photos, et je fais une, deux photos, comme une sorte de croquis, pour laisser les gens à l'aise, puis à un moment donné, paf, la personne se dévoile, et...

I. Vous avez la photo

PM. Oui.

I. Vous faites aussi des scènes de vie quotidienne.

PM. C'est surtout ce que je fais. Les scènes de vie, où il y a toujours des gens. J'aime bien mettre en valeur la dignité des hommes au travail, dans leur vie de tous les jours. J'aime bien parce que cela

bouge. Par rapport aux paysages où on attend juste la lumière, moi je préfère jouer sur tout ce qui bouge autour de moi. Je mets beaucoup plus d'attention sur les gestes des gens, sur leurs comportements. C'est ce que j'essaie de capter tous les jours, et ce n'est pas facile ...

I. C'est plus facile que la peinture quand même ...

PM. Peindre, c'est être devant une toile et on médite. Une photo est instantanée. C'est pour cela qu'elle est difficile. La photo est plus difficile que la peinture. Parce qu'on peut rester une journée, dix jours, un mois sur une toile quand on peint. Une photo, on doit la saisir en une fraction de seconde et on a tout.

I. Cette fraction de seconde, est-ce que vous l'anticipez ? Quand vous faites une photo, est-ce que vous avez déjà en tête le cliché que vous avez envie d'avoir ?

PM. Quand je fais des photos, je suis mon cœur. C'est tout. Quand mon cœur me dit vas-y, c'est le moment, j'y vais, je le fais.

I. Et vous êtes satisfait sur le coup ?

PM. Non, pas sur le coup. Il y a des fois où on rate. Si on fait deux ou trois photos comme ça, c'est juste pour essayer de rentrer dedans, jusqu'au moment où à la quatrième, cinquième, ça y est, on a la photo. Je ne suis pas là juste pour appuyer sur un bouton. Appuyer sur un bouton, c'est à la portée de tout le monde. Mais en même temps, le plus difficile, c'est d'appuyer sur ce bouton, le choix du moment où on doit appuyer pour avoir la bonne photo.

I. Quels sont les messages que vous faites passer dans vos photos ?

PM. En fait, quand je fais une photo, je la fais d'abord pour moi. Je ne pense pas aux autres ni au message que je dois porter. D'ailleurs, quand je fais des expositions, je fais rarement de légendes. Je laisse les gens s'approprier la photo. Qu'ils rêvent à partir de cette photo. Ce n'est pas à moi de donner des titres ... Tout le monde se retrouve sur une photo. Toutes les photos que je fais depuis toujours, c'est un peu mon portrait, c'est un peu un auto-portrait. Ce sont des choses que j'ai vécues moi-même que je rephotographie.

I. Il y a quand même des thèmes sur vos photos ?

PM. Quand je fais des photos, je ne pense jamais à un thème. Les gens me demandent toujours sur quoi est-ce que je suis en train de travailler. Je leur réponds sur rien. Je fais des photos tous les jours. Je travaille beaucoup. Tous les jours, je regarde ce qui se passe autour de moi. Puis après quelques années, je regarde un peu arrière, je fais le bilan, c'est là que je vois : « *ah, j'ai fait beaucoup d'enfants* ». Et c'est là que le thème se crée. Le thème se crée après, pas avant de faire les photos.

I. Donc, vous ne prenez pas des commandes ?

PM. Si. Pour ces photos, j'utilise un Nikon et un Olympus. Mais pour le travail personnel, mes photos d'auteur, je ne me fais jamais de thème. Je travaille par instinct. Avec mon Leica M que j'ai toujours sur moi. Voyez-vous, si demain je vais dire, je vais faire un travail, par exemple sur la couleur rouge à tel endroit, je ne vais regarder que cela. Du coup ce qui va se passer autour de moi, même les choses les plus intéressantes, je ne les verrai même plus. Donc, je ne fais pas de thème, j'essaie vraiment de prendre tout ce que je vois.

I. Vous vous créez des voyages ou vous profitez de vos voyages pour faire des photos ?

PM. Je voyage et j'en profite pour faire des photos. Je ne dis jamais que je vais voyager pour faire des photos. De toute façon, j'ai le temps. Par rapport à des touristes qui ont quinze jours, trente jours, un mois pour faire des photos, moi, moramora comme on dit, je prends mon temps. J'ai la chance d'être là.

I. On dit de vous que vous êtes le roi du noir et blanc. Le noir et blanc, c'est aussi un choix ?

PM. Une photo en noir et blanc a une autre force. Elle est plus directe. Le sujet est tout de suite vu, parce qu'il n'y a pas de couleurs parasites autour. On montre l'essentiel en noir et blanc. En couleur, il faut qu'elle soit parfaite pour rester une belle photo. On n'a pas droit à l'erreur quand on fait une photo en couleur. Je ne dis pas que la couleur est plus difficile que le noir et blanc. Les deux sont aussi difficiles. Je pense que la couleur est quand même plus compliquée. Il faut vraiment être là au bon moment, avec la bonne lumière.

I. Quand choisissez-vous de faire une photo en couleur ?

PM. Aujourd'hui, on a une facilité. Avec le numérique, l'original est toujours en couleur. Quand je suis devant l'ordinateur, je regarde une photo qui est en couleur. En deux, trois mouvements, on la passe en noir et blanc, et c'est facile de voir si elle est plus forte en noir et blanc ou en couleur. Quand une photo en couleur est belle, je ne la mets pas en noir et blanc parce qu'elle passera mieux donc en couleur.

I. Le noir et blanc cacherait-il certains ratés ? Serait-ce pour vous une solution de facilité ?

PM. Le noir et blanc cache effectivement certains ratés, parce que dans une photo en couleur, quand il y a une couleur qui vous gêne, vous la passez en noir et blanc, elle devient gris. Et du coup, la photo est sauvée. L'émotion que vous avez eue en prenant la photo est bien là, présente. Avec le noir et blanc, je travaille à toute heure de la journée, avec la couleur, je dois bien choisir l'heure où je dois aller faire des photos.

I. Comment avez-vous vécu la transition entre le numérique et l'argentique ?

PM. Au début, comme tous les autres confrères, je ne voulais pas entendre parler du numérique. Mon travail avec le premier numérique était complètement nul. Pendant un moment, j'ai dit non, je ne le ferai jamais. Mais aujourd'hui, avec ce que la technologie peut offrir, c'est plus pratique. Aujourd'hui, quand je fais des expositions, je mélange le numérique et l'argentique, plus personne ne voit la différence.

I. Mais est-ce que vous, vous sentez cette différence quand même ?

PM. C'est rare. Il m'arrive même de croire qu'une photo est de l'argentique alors que c'est du numérique.

I. La photo est un art mais c'est aussi un objet commercial. Vous-même, vous avez un studio où vous faites des photos d'identité. Comment passer d'un statut à un autre ?

PM. Au début, je faisais aussi ce que j'appelle la photo du ventre. Parce qu'il faut se nourrir. Et donc, j'ai fait des photos de mariage, de baptêmes, toutes sortes de commande. Puis, à force de tenir cet appareil tous les jours, on finit par le connaître. On finit par découvrir que c'est un matériel avec lequel on peut s'exprimer. On peut alors dévier de la photo du ventre. Je dirais même qu'on doit dévier de la photo du ventre. De toute façon, au bout de plusieurs années à faire la même chose, on finit par en avoir marre. C'est le moment où on va faire des photos qui viennent des tripes, celles que j'appelle les photos d'auteurs. On va faire des photos sans plus penser à l'argent mais en pensant vraiment à se faire plaisir.

I. Mais il faut bien se nourrir, disiez-vous ...

PM. Ma chance, quand j'étais jeune, c'est que j'avais déjà un petit studio où je faisais des photos d'identité. J'ai formé quelques personnes pour travailler dans ce studio à ma place. J'ai investi dans ce studio, et j'emploie quelqu'un pour y travailler, et gagner de l'argent. Parallèlement, je me suis fait plaisir sans plus penser à l'argent. La photo que je fais aujourd'hui, je ne la considère pas comme un métier. C'est quelque chose qui ne m'apporte que du bien. Cela me fait vibrer.

I. La photo, quand elle devient un art, permet-elle de vivre ?

PM. Heureusement qu'il y a des gens qui aiment ce que je fais et cela me permet aussi de vivre. Ce que les gens achètent, ce n'est pas le bout de papier avec une photo dessus. Ce que les gens achètent, c'est l'émotion. Une photo n'a pas de prix, mais elle peut coûter jusqu'à 20 000 euros. Ce n'est pas toujours évident à Madagascar, mais quand on aime le travail, on continue malgré tout. ■





Pierrot Men en trois dates.

1985 : Première exposition avec le collectif des photographes de Tananarive au CITE Ambatonakanga

1997 : Médaille d'or aux Jeux de la Francophonie d'Antananarivo

2004 : Représenté par la Galerie Capazza 18330 Nancay (www.capazza-galerie.com)

2019 : Exposition à la Galerie Lee, Paris, dans le cadre de Photo Saint Germain



Portfolio

Pierrot Men





















Portfolio

La Marche sur le feu

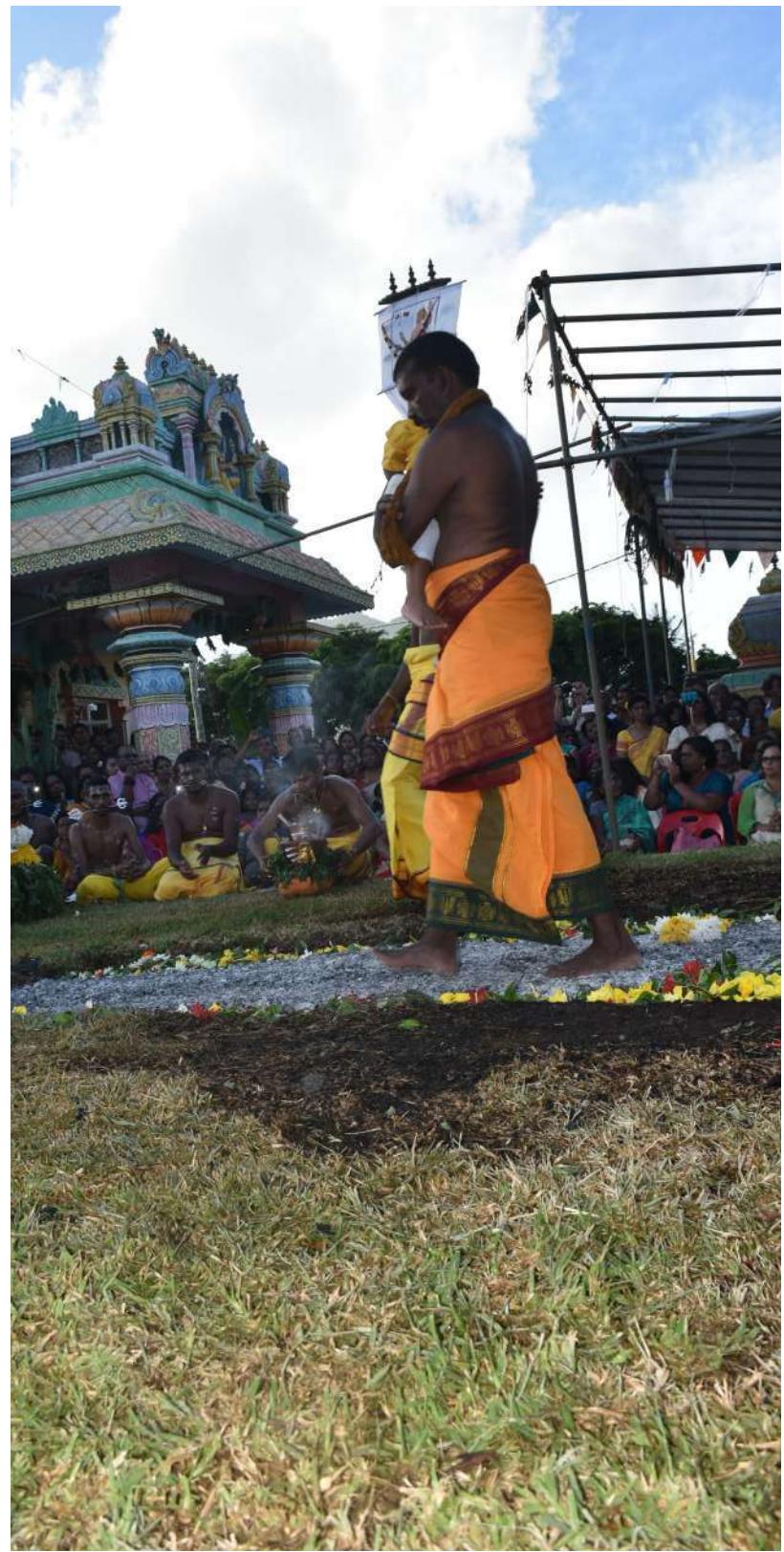
Sameer Jogee

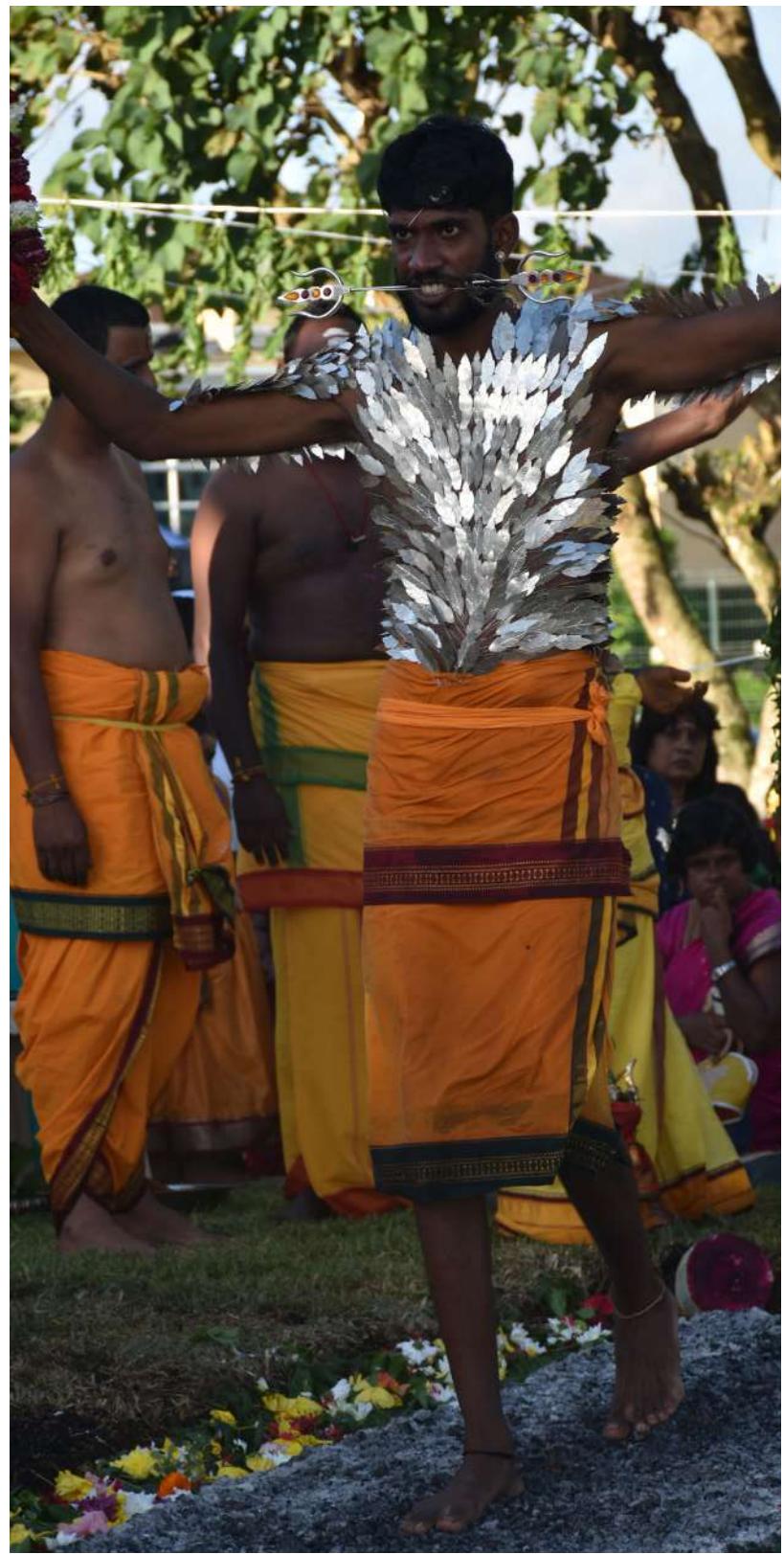


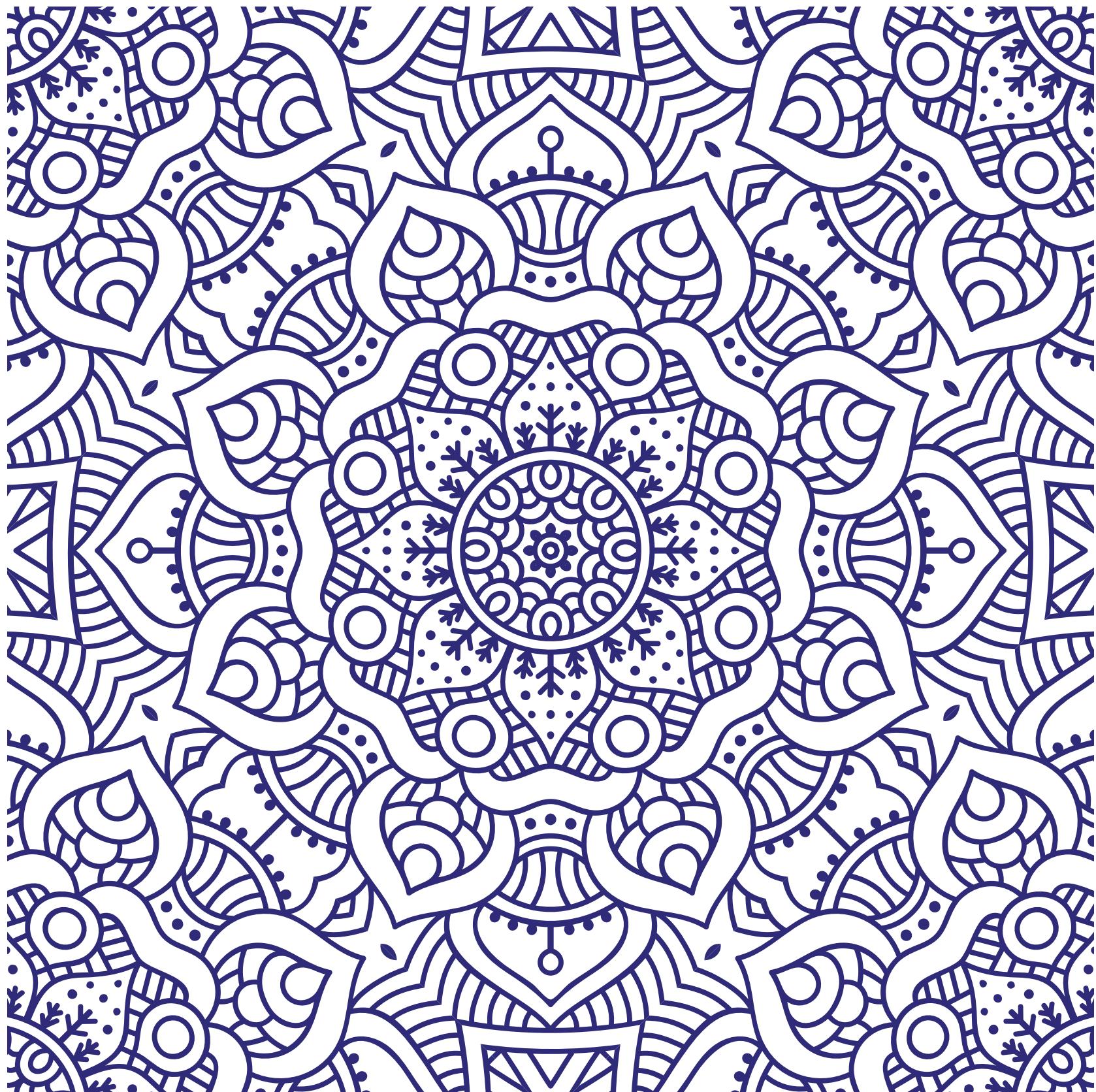












Danse

pages 152 • 155 —————



PORTRAIT DE LÔGAMBAL SOUPRAYEN-CAVERY







Portrait

La danse chevillée au corps Lôgambal SOUPRAYEN-CAVERY

par **Héva Etienne**

Dans une série de mouvements pluriels, à la fois complexes et harmonieux, Lôgambal Souprayen-Cavery révèle les multiples facettes de la danse classique indienne. Un monde fascinant.

Elle incarne à la perfection la force tranquille. Lôgambal Souprayen-Cavery, tel un diamant, brille de mille parts. Maître de conférences en sciences du langage à l'université de La Réunion, première femme présidente de la Fédération tamoule de La Réunion de 2015 à 2018, elle excelle également en danse classique indienne.

Figure incontournable de la scène réunionnaise, celle pour qui le langage du corps n'a plus aucun secret, a créé, il y a quelques années déjà l'institut Kalâ Bhaaskara. « *J'ai démarré avec un petit groupe de trois élèves et petit à petit, l'école s'est agrandie. J'ai essayé de transmettre ce que j'avais moi-même ressenti en démarrant la danse* ».

Si elle fait des étincelles lorsqu'elle s'avance devant un public, c'est en grande partie pour la puissance et la finesse de chacun de ses mouvements, qu'elle déroule

avec conviction. Les sentiments jaillissent. Son regard perçant de sincérité, en dit long. Si la commune de Saint-Denis la voit naître, le 3 mars 1979, c'est à Saint-Paul qu'elle grandit. Du côté de l'Etang, précisément. La chaleur des lieux, la douceur des liens viennent caresser sa mémoire. Son cocon, la maison familiale, auprès de Gilbert et Jasmine ses parents et de sa soeur Nila.

Son père dirige le temple de la rue Saint-Louis. Il l'initie très jeune aux traditions tamoules. Le son des tambours vient encore chatouiller ses oreilles. « *C'est comme ça que je suis entrée dans cet univers à la fois cultuel et culturel. Je démarre à six ans l'apprentissage de la langue tamoule ainsi que mes premiers cours de religion sur l'hindouisme. Le chant et la musique sont forcément là.* » Elle se souvient parfaitement des célébrations malbar qui accompagnent sa foi.

« Un art de vivre »

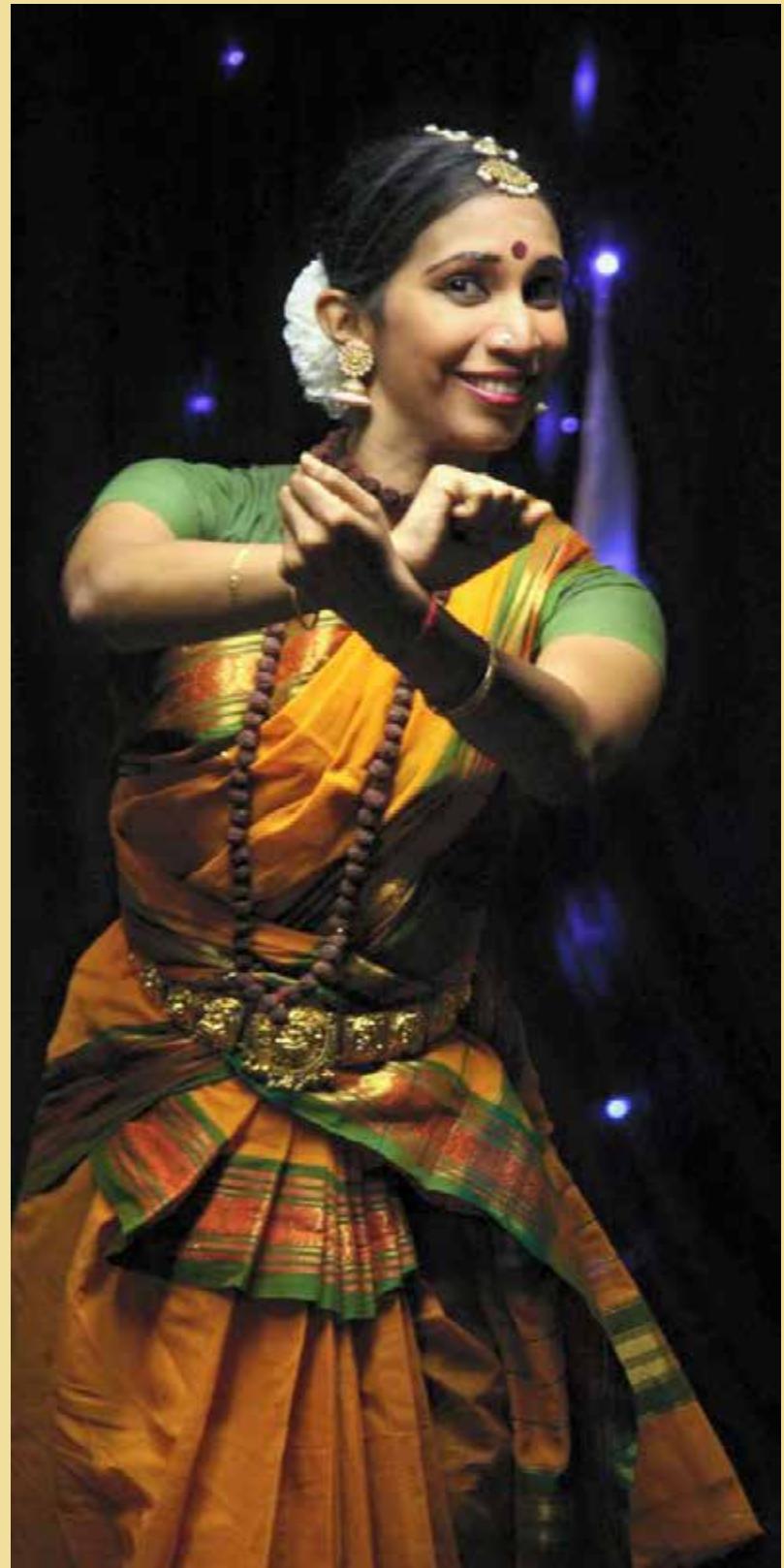
Sur la pointe des pieds, surgit alors dans sa vie d'enfant la danse. Elle est âgée de huit ans. Elle démarre d'abord dans un groupe de kolottam (danse folklorique indienne que l'on retrouve souvent durant les processions religieuses). Comme toutes les petites filles, Lôgambal a l'oeil qui pétille lorsqu'elle découvre les tenues somptueuses qui ornent les danseuses. Elle est subjuguée.

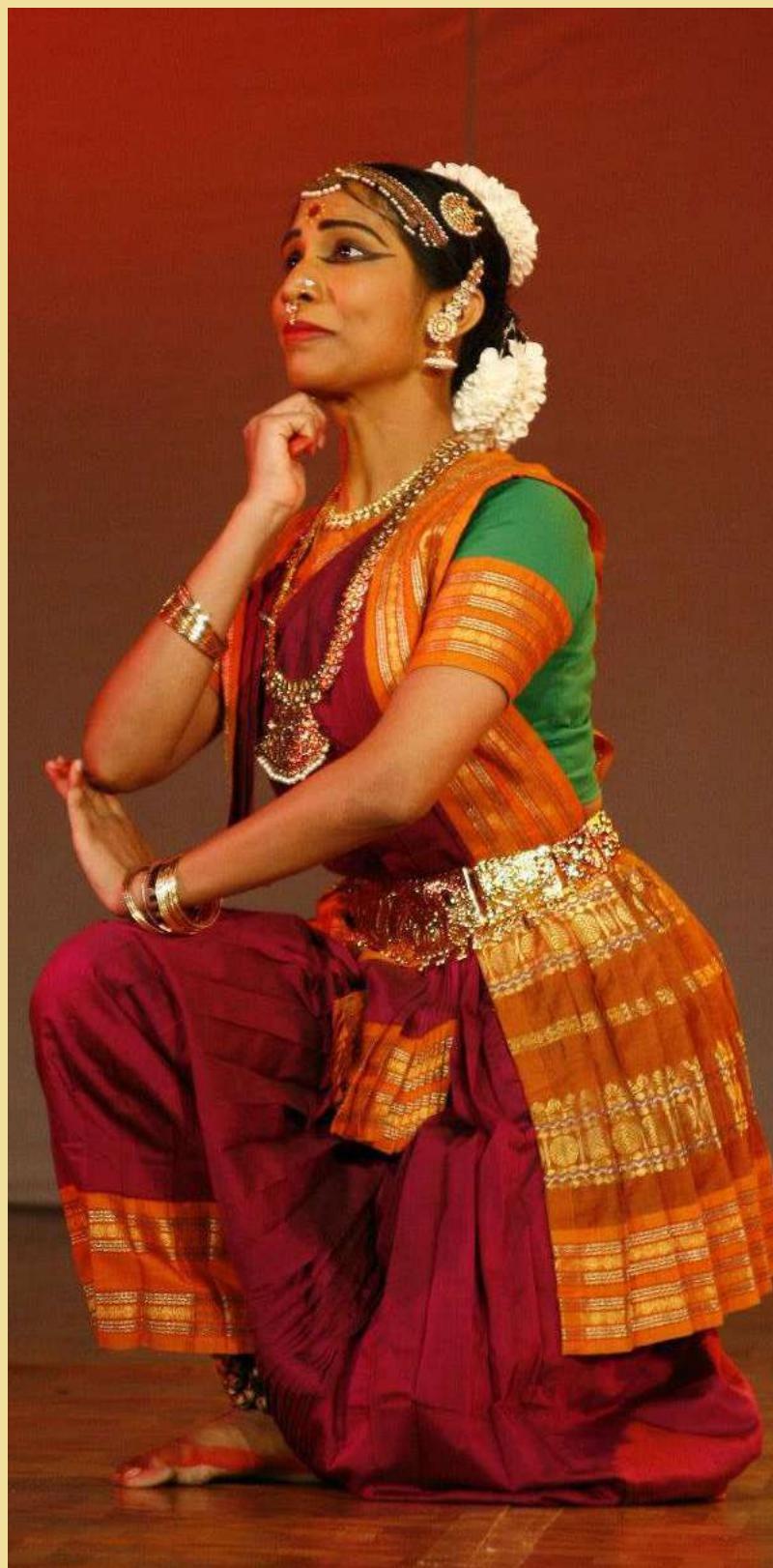
Certes, si les habits éclatants font leur effet, Lôgambal ressent immédiatement le pouvoir de la danse. Elle se tourne dès lors vers le bharata natyam, danse classique du sud de l'Inde, plus intense. Elle embarque pour fascinant voyage au cœur d'une pratique qui convoque la rigueur. La danseuse émérite le dit, elle-même: « *La danse est un art de vivre, une manière d'être, une personnalité, une gestuelle. Je me sens danseuse tout le temps, pas uniquement quand je suis sur scène. La spiritualité compte beaucoup pour moi. Je suis croyante et la danse entre totalement en résonance avec ma philosophie de vie.* »

« Danser des histoires »

D'élève à professeure, Lôgambal franchit les étapes, au fil de plusieurs années de perfectionnement. Formée en danse classique indienne au début des années 90 au conservatoire à rayonnement régional de La Réunion, la Saint-Pauloise en sort diplômée, médaille d'or autour du cou. Son exigence forge sa réputation. Son talent force le respect. Au-delà même des frontières réunionnaises, lot koté la mer.

« *La danse indienne est codifiée. Elle demande énormément de précision et ne laisse pas de place à l'à peu près. L'apprentissage entre la théorie et la pratique est long.* » Chaque partie du corps raconte une histoire. La position des mains, le placement des pieds, l'expression du visage, tout a son importance. A la fin des années 90, lorsqu'elle rencontre les membres de la troupe indienne Bharata Kalanjali de Chennai, en représentation dans l'île, le déclic est instantané. « *J'ai eu la chance de participer à leur spectacle. Quelques mois plus tard, je décide de me rendre en Inde afin de poursuivre mon apprentissage. Je sentais qu'il fallait que j'y aille. Un premier stage, puis un deuxième...* » L'appel d'une passion chevillée au corps.



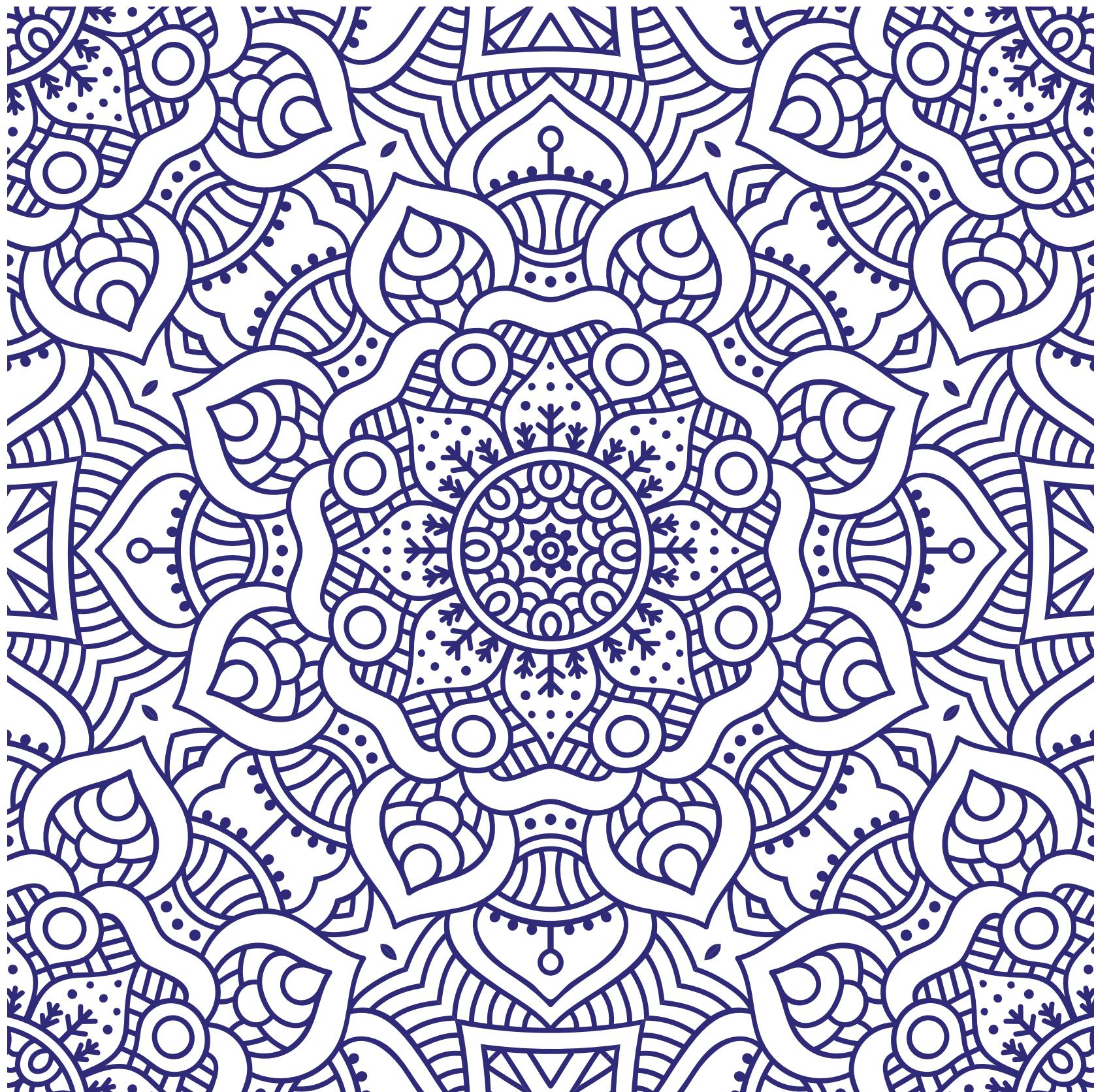


« *J'ai dansé tous les jours. J'avais une énergie incroyable. Et chaque année, j'y retournais en restant à chaque fois un peu plus longtemps. Je voulais avoir une formation solide. J'apprends le sanskrit et je m'appuie sur le nātya-shāstra (traité sur l'art dramatique et la danse)* ». La cérémonie de l'arenguetram consacre la fin de ses études de bharata natyam, là où elle a fait ses classes.

Ses expériences en Inde sont inspirantes. « Les couleurs, la diversité, la musique, la danse... L'hindouisme est riche et le côté culturel est indissociable du cultuel. Je découvre le yoga en Inde. Je le pratique chaque matin. Mon mode de vie, ma manière de manger, je suis végétarienne... j'adhère à un art de vivre », explique Lôgambal, un doux sourire posé sur son visage.

Un retour aux sources, sans renier ce qui l'habite. « *Je suis réunionnaise d'origine indienne. Et quand je danse, je tiens à montrer ces deux facettes. J'ai réalisé une création tirée des écrits de Carpanin Marimoutou « Padèl pou in vartial ». Il avait accepté toute une narration en créole autour de mon spectacle. J'avais eu envie de transporter le spectateur réunionnais à 100% avec moi.* »

Sous les yeux émus de son mari Outtaren et de leur fils Aksha, elle danse, se raconte, s'ouvre aux dieux, au travers de créations conçues comme des « *dance drama* » (théâtre dansé). A La Réunion, à Maurice, en Afrique du Sud, en Australie..., elle partage avec émotion son amour de la danse et laisse vibrer délicatement les clochettes nouées à ses chevilles. ▀



Cinéma

pages 158 • 163 —



PORTRAIT DE LOVA NANTENAINA







Portrait

Lova NANTENAINA

"Malgache jusqu'au bout de l'objectif"

par **Mandimby Maharo** | Photos. **Andry Randrianary**

En bon Malgache, Lova Nantenaina, cinéaste, arrive à créer de belles choses utiles avec peu de ressources et dans des conditions pas toujours optimales. Ce constat n'est pas un cliché. Il s'agit d'une réalité : ce n'est pas parce qu'on n'a pas tous les moyens que l'on ne peut pas réussir ce qu'on entreprend.

Les difficultés peuvent toujours devenir des opportunités. C'est ce que Lova Nantenaina démontre à travers ses œuvres. Portrait d'un réalisateur qui met en valeur le Malgache et le malgache.

Si un cinéaste devait être présent dans le film *Ady Gasy*, ce documentaire qui parle de ce qui est « *made in Madagascar avec presque rien* », c'est bien Lova Nantenaina, le réalisateur du film lui-même. Amical, observateur, débrouillard et voyant toujours la vie du bon côté, ce cinéaste de 40 ans incarne certainement le Malgache typique, loin des caricatures imposées par les médias. Cet aspect de sa personnalité, on le voit, on l'entend, et on le sent dans les documentaires qu'il réalise. Comme tous ces Malgaches qui « *défient la crise avec inventivité sans jamais rien perdre de leur identité et de leur sens de l'humour* », ce père d'une petite fille fait des films avec presque rien, alors que toutes les conditions pour faire de bons films sont loin d'être réunies à Madagascar.

Avec un sens aigu de l'improvisation, une sensibilité particulière aux questions qui agitent la société, une capacité réelle à contourner les obstacles, il enchaîne les films. Ceux-ci gardent la même tonalité mais ne se ressemblent pas. Les imprévus deviennent dans ses œuvres des images fortes, magnifiques. Comme celles de cette troupe de *Vakisaova*, praticienne de chants et de danses traditionnels qu'il avait suivie pour un de ses derniers films. Les figurants étaient à peine prêts pour le tournage que la pluie est venue jouer les trouble-fêtes.

Mais loin de s'en prendre au sort et au destin pour cette journée gâchée, Lova Nantenaina s'est mis à tourner des images qui ont indéniablement donné une valeur esthétique importante à son film : des personnages aux sourires contagieux, entassés sous un abri de fortune, donnant à l'ensemble une convivialité particulière née de la complicité partagée avec le réalisateur.

Les yeux ouverts à son entourage, les oreilles à l'écoute de son environnement, la caméra au poing, le cinéaste est en quête incessante de toute composition qui pourrait constituer un plan ou une séquence clé de son film. Face à la variété d'histoires qu'il peut croiser sur sa route et que compte son pays, il apporte sa propre version du discours, loin de tout misérabilisme. Aborder son sujet en profondeur sans se disperser dans les discours classiques et les clichés, et sans se contenter de rapporter les faits est devenu chez lui une seconde nature. Lova Nantenaina veut aussi donner son point de vue et laisse toujours une fenêtre ouverte pour le débat. Un sujet d'actualité est pour ce curieux une source de questionnement. Il se donne alors le temps d'analyser, de bien cerner son sujet et de s'imprégner de tous les éléments d'informations sur son thème de documentation.

Donner forme aux histoires

Son passé de journaliste de presse écrite, spécialisé dans la réalisation de dossier d'enquête ou d'actualité, ainsi que ses études de sociologie ne sont sans doute pas étrangers à la spécialisation qu'il a retenue quand il a choisi le chemin du cinéma. Comme tout bon documentariste, Lova Nantenaina aime écouter les histoires de vie, rire des anecdotes de ses pairs et rencontrer des gens. Avec lui, les rencontres deviennent, le temps d'un plan, d'une séquence, d'un film, des souvenirs d'amitié. Par ses paroles et par ses gestes, il met ses personnages en confiance, leur tend la main et leur partage son amitié. Sans jamais se mettre en avant, il laisse ses personnages s'exprimer à leur manière.

Mais ce que Lova Nantenaina aime par-dessus tout, c'est donner forme aux histoires pour que celles-ci soient vues et

entendues de par le monde. A La Réunion où il poursuit des études en information et en communication, après avoir été journaliste à Madagascar, il découvre le cinéma d'auteur. Mais il découvre surtout le cinéma, cet art qui, à Madagascar, le pays où il a passé son enfance et une partie de son adolescence, est mort depuis longtemps. Depuis si longtemps que personne n'ose plus en parler et encore moins rêver d'en faire son métier. De découverte en découverte, il entend pourtant parler d'une époque où la Grande île produisait des cinéastes de talent. Il décide alors de se spécialiser, et s'inscrit en master en réalisation à l'Ecole supérieure d'audiovisuel (ESAV) de Toulouse en France.

“Le cinéaste est en quête incessante de toute composition qui pourrait constituer un plan ou une séquence clé de son film...”

Le jeune homme redécouvre l'Europe, ce continent où il a poursuivi des études de sociologie et d'humanitaire de 1999 en 2003. Mais son regard est plus aguerri, plus affûté grâce aux expériences acquises dans les ONG et dans le journalisme. Fort de ce regard, il se pose la question : « *qu'est-ce qu'un jeune mendiant peut faire avec les 2 euros que je lui donne* ». En 2008, alors qu'il est encore étudiant à l'ESAV, il en fait un documentaire de 6 mn, l'intitule « *2 euros à Mada* », et reçoit la Mention spéciale du jury du festival étudiant du film court. « *2 euros à Mada* », considéré comme le premier film que Lova Nantenaina a entièrement écrit, réalisé et suivi jusqu'à la post-production enchaîne les festivals. Il emmène son auteur au festival Expression en Corto de Mexico 2008, au Paris tout court la même année, au Ciné Possible en Espagne en 2009 et au festival international du film d'Afrique et des îles en 2012.



Regard africain

A 30 ans, le cinéaste se fait remarquer et démarre une nouvelle carrière sur les chapeaux de roue. Très vite, il s'impose dans sa vision et ses choix de sujets. Dans son film « *L'envers du décor – Lettre à mon frère* », un documentaire de 17 mn, sorti en 2008, il défait l'image qu'on se fait de l'Europe à Madagascar. De ce continent que les jeunes Malgaches considèrent comme celui de la lumière et de la richesse, Lova Nantenaina raconte une autre réalité : celle qu'il voit à travers son regard d'étudiant. C'est tout naturellement que le film est sélectionné dans la section « *Regards d'Afrique 2010* » au Festival de Clermont Ferrand. Doué, passionné et professionnel jusque dans ses études, Lova Nantenaina décroche son diplôme avec la mention « *Très bien* ». Il devient réalisateur de films documentaires, un métier encore inconnu dans son pays. Car même après l'avènement du cinéma numérique, le métier de réalisateur, créateur de films, faiseur de films ... qu'importe le nom, cette profession est encore incomprise dans un pays où la culture du cinéma se réduit aux films hollywoodiens et aux telenovelas brésiliennes. Elle est d'autant plus incomprise qu'aussi bien la politique culturelle que les producteurs locaux ne semblent avoir la volonté d'établir une véritable industrie du cinéma. Ceux-ci se contentent souvent de produire des films populaires et n'ont jamais pris en compte les films d'auteur.

“*Lova Nantenaina croit aux valeurs économiques et culturelles d'un film*,”

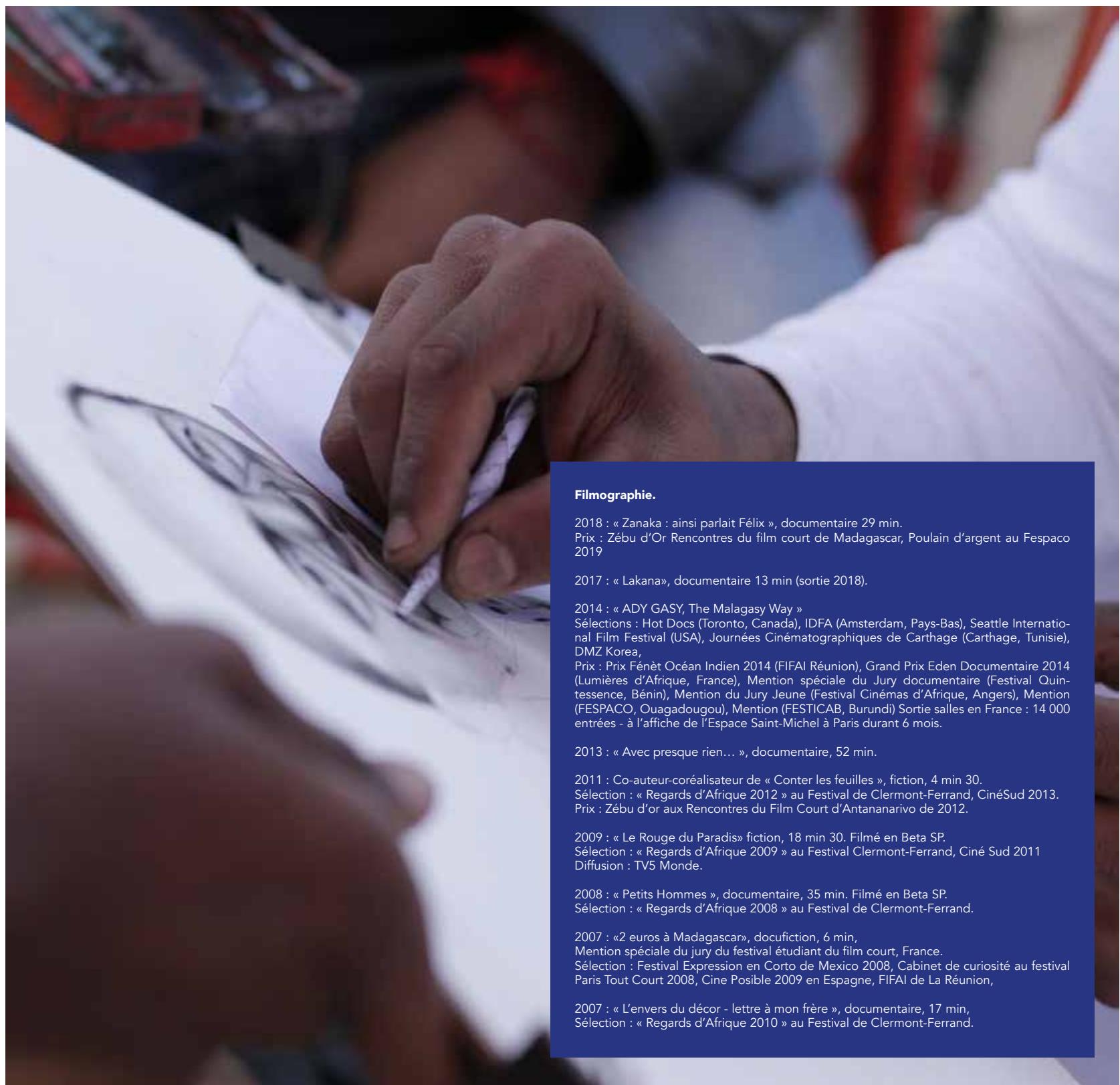
La tâche s'annonce ainsi compliquée pour le documentariste pour lequel le cinéma, plus qu'un métier, est devenu la seule chose qu'il veut faire. Pour faire un film documentaire d'auteur de qualité, il doit déployer des ressources aussi bien financières qu'intellectuelles et créatives. Ce que les conditions existant à Madagascar ne permettent pas toujours de faire facilement.

Mais le jeune homme persévere. Avec sa femme qui fait souvent office de co-auteure ou de productrice, il lance la maison de production Endemika Films. Il participe à de nombreuses résidences d'écriture. Il intègre diverses associations au sein desquelles il profite des expériences des autres, mais où il n'hésite pas non plus à partager les siennes. Avec l'association Asa Sary, membre de la fédération des cinéastes de l'océan Indien, il aide les jeunes talents qui veulent s'investir dans le cinéma.

Si Lova Nantenaina ne prête pas ses compétences techniques, il se positionne en mentor. C'est ainsi que son nom apparaît dans les génériques comme chef monteur de « *Anay ny lalana* », documentaire, 11 mn, 2015 de Fifaliana Nantenaina, « *Le monde de Ti'Kaf* », documentaire, 52 min, 2018 de Frédéric Lambolez produit par En Quête Prod, Les films de la Pluie et France Ô. Ses interventions en montage pour le master 2 « *Réalisation Documentaire de création* », ou durant les résidences organisées par l'association DocOï à Tamatave en 2016, en ont sûrement aidé plus d'un à s'initier au métier de documentariste.

Si ce père d'une petite fille donne autant de sa personne, c'est parce qu'il croit aux valeurs économiques et culturelles d'un film. Mais c'est surtout parce qu'il a compris la valeur d'un film en tant que témoin de son époque, d'un événement et d'un fait. Il estime que même si le cinéma n'a pas encore la place qu'il mérite dans la société malgache, il est impératif que les Malgaches apportent aussi leur regard sur la société, son évolution, l'histoire, à commencer par le cas de leur propre pays.

Dans son dernier film « *Zanaka : ainsi parlait Félix* », documentaire, 29 min, 2018, c'est ce regard d'un Malgache sur son histoire, son monde actuel et son avenir, qui est mis en avant. Sans vouloir prendre la place de moralisateur ou de donneur de leçons, loin d'être fataliste, il essaie de répondre à la question « qu'avons-nous fait de l'Indépendance et de la liberté pour lesquelles nos aïeux se sont battus en 1947 ? » Avec ce film qui a remporté le Poulain d'argent au Festival panafricain de cinéma de Ouagadougou (Fespaco) 2019, puis le Zébu d'Or des Rencontres du film court (RFC) d'Antananarivo, il tire la sonnette d'alarme et démontre qu'il est toujours possible de changer le cours de l'histoire en commençant par accepter d'affronter la réalité puis d'en tirer des avantages. ■



Filmographie.

2018 : « Zanaka : ainsi parlait Félix », documentaire 29 min.

Prix : Zébu d'Or Rencontres du film court de Madagascar, Poulain d'argent au Fespaco 2019

2017 : « Lakana», documentaire 13 min (sortie 2018).

2014 : « ADY GASY, The Malagasy Way »

Sélections : Hot Docs (Toronto, Canada), IDFA (Amsterdam, Pays-Bas), Seattle International Film Festival (USA), Journées Cinématographiques de Carthage (Carthage, Tunisie), DMZ Korea,

Prix : Prix Fénét Océan Indien 2014 (FIFAI Réunion), Grand Prix Eden Documentaire 2014 (Lumières d'Afrique, France), Mention spéciale du Jury documentaire (Festival Quintessence, Bénin), Mention du Jury Jeune (Festival Cinémas d'Afrique, Angers), Mention (FESPACO, Ouagadougou), Mention (FESTICAB, Burundi) Sortie salles en France : 14 000 entrées - à l'affiche de l'Espace Saint-Michel à Paris durant 6 mois.

2013 : « Avec presque rien... », documentaire, 52 min.

2011 : Co-auteur-coréalisateur de « Conter les feuilles », fiction, 4 min 30.

Sélection : « Regards d'Afrique 2012 » au Festival de Clermont-Ferrand, CinéSud 2013. Prix : Zébu d'or aux Rencontres du Film Court d'Antananarivo de 2012.

2009 : « Le Rouge du Paradis» fiction, 18 min 30. Filmé en Beta SP.

Sélection : « Regards d'Afrique 2009 » au Festival Clermont-Ferrand, Ciné Sud 2011 Diffusion : TV5 Monde.

2008 : « Petits Hommes », documentaire, 35 min. Filmé en Beta SP.

Sélection : « Regards d'Afrique 2008 » au Festival de Clermont-Ferrand.

2007 : « 2 euros à Madagascar», docufiction, 6 min,

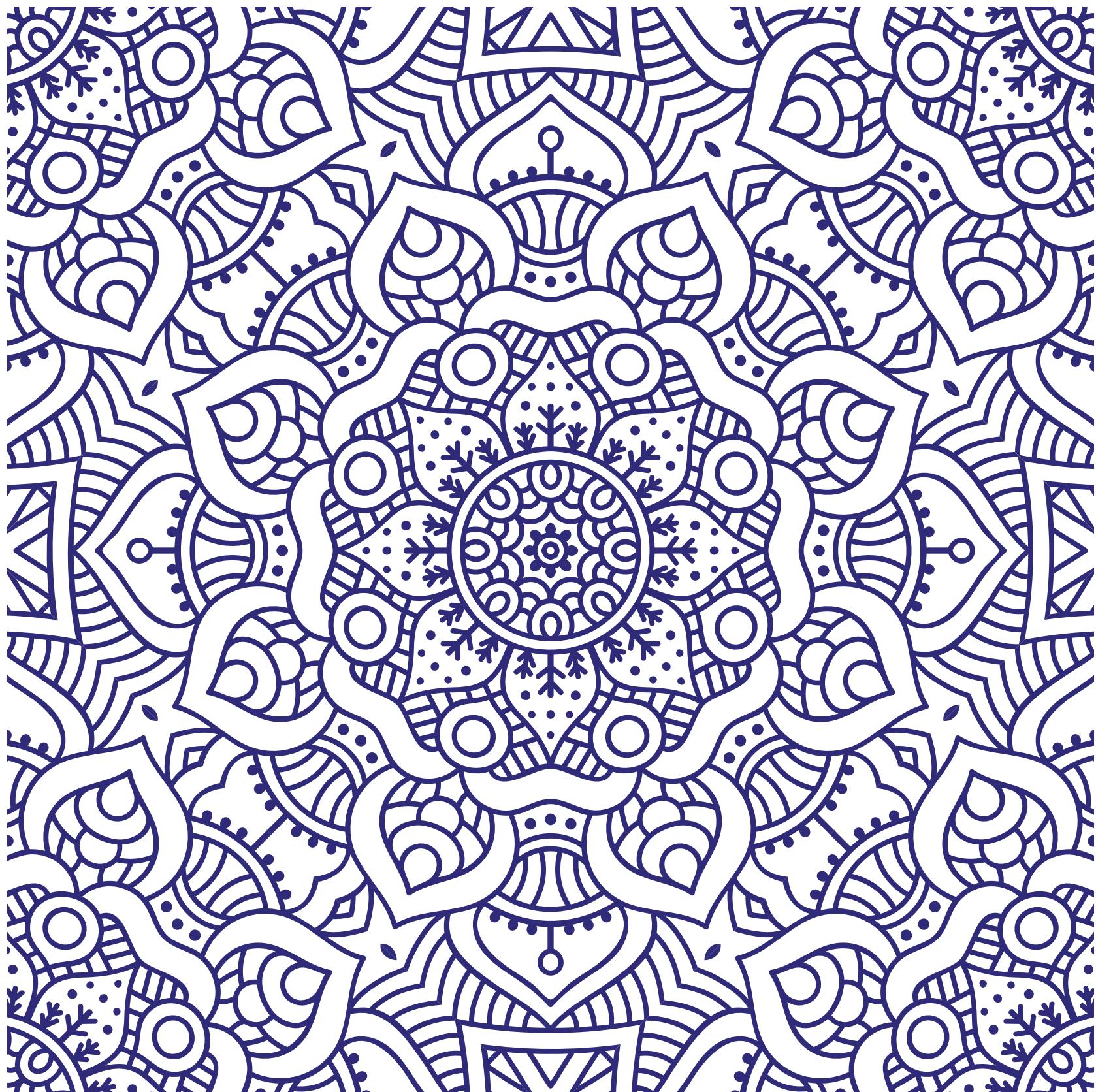
Mention spéciale du jury du festival étudiant du film court, France.

Sélection : Festival Expression en Corto de Mexico 2008, Cabinet de curiosité au festival Paris Tout Court 2008, Cine Posible 2009 en Espagne, FIFAI de La Réunion,

2007 : « L'envers du décor - lettre à mon frère », documentaire, 17 min,

Sélection : « Regards d'Afrique 2010 » au Festival de Clermont-Ferrand.

Image extraite du film "Zanaka : ainsi parlait Félix".



Bande —————
Dessinée

pages 166 · 173



ONE SHOT : MOLAPLAZ DE JEAN-LOUIS FLOCH





One Shot



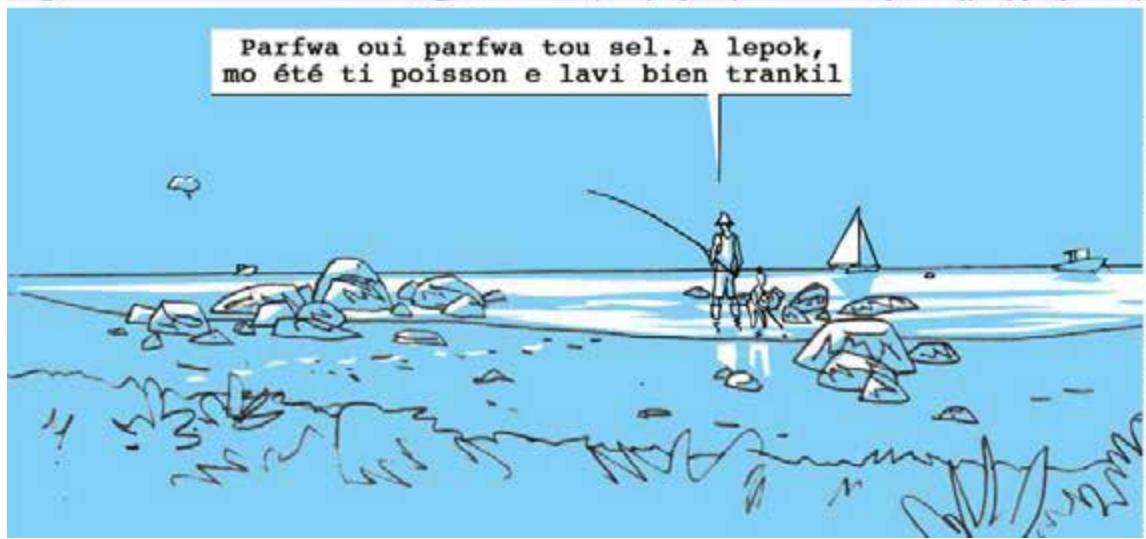
Mo Laplaz (Ma Plage)

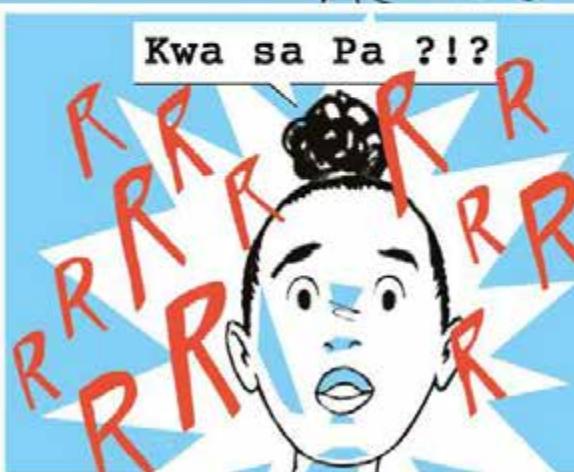
par Jean-Louis Floc'h

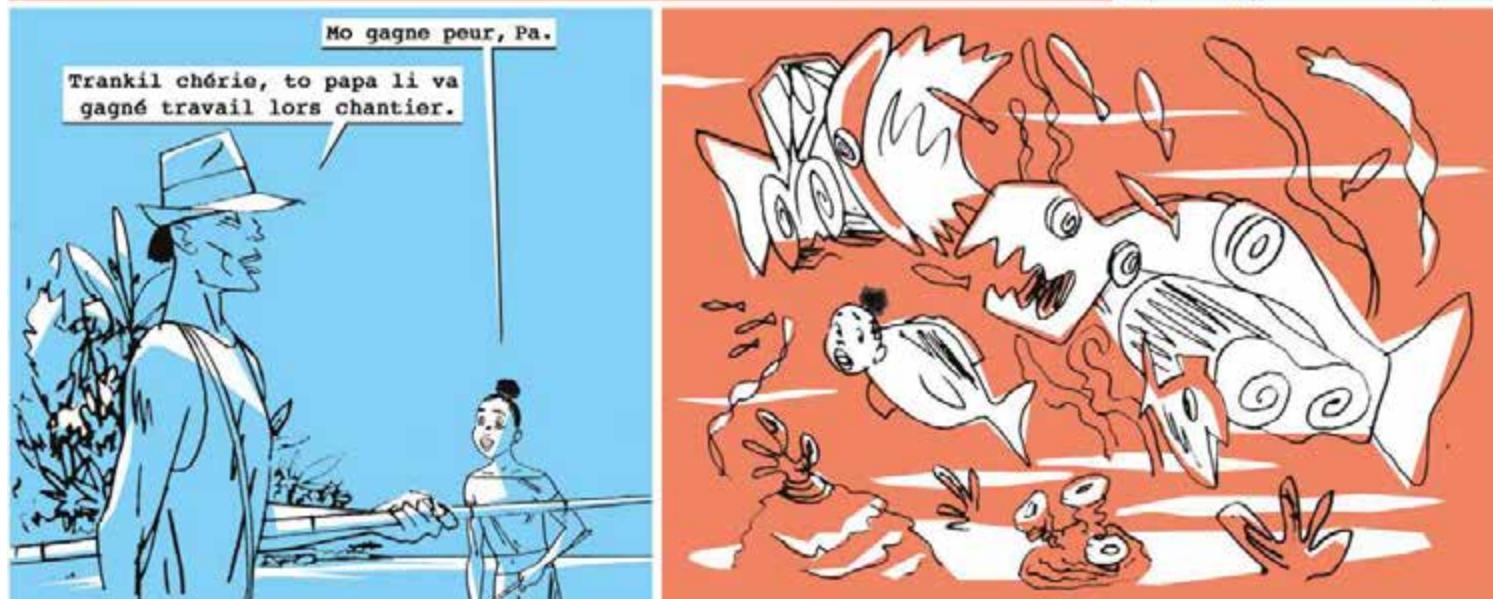


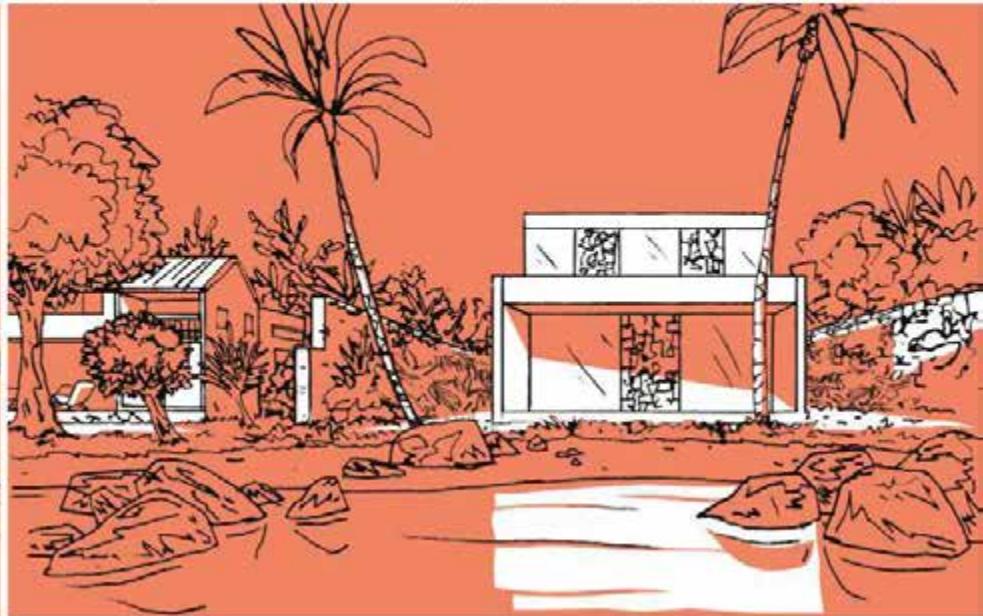
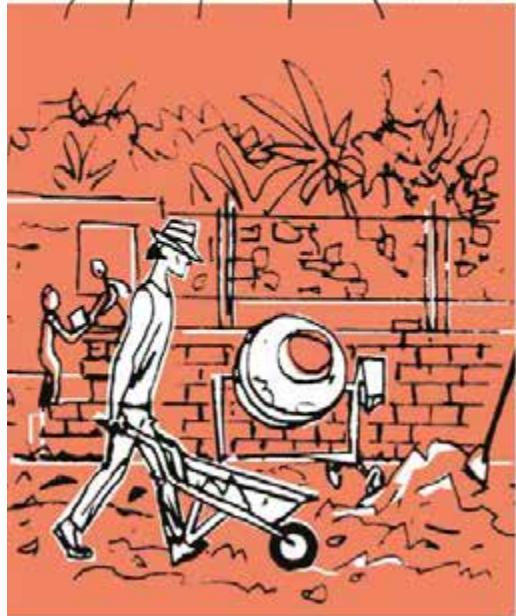
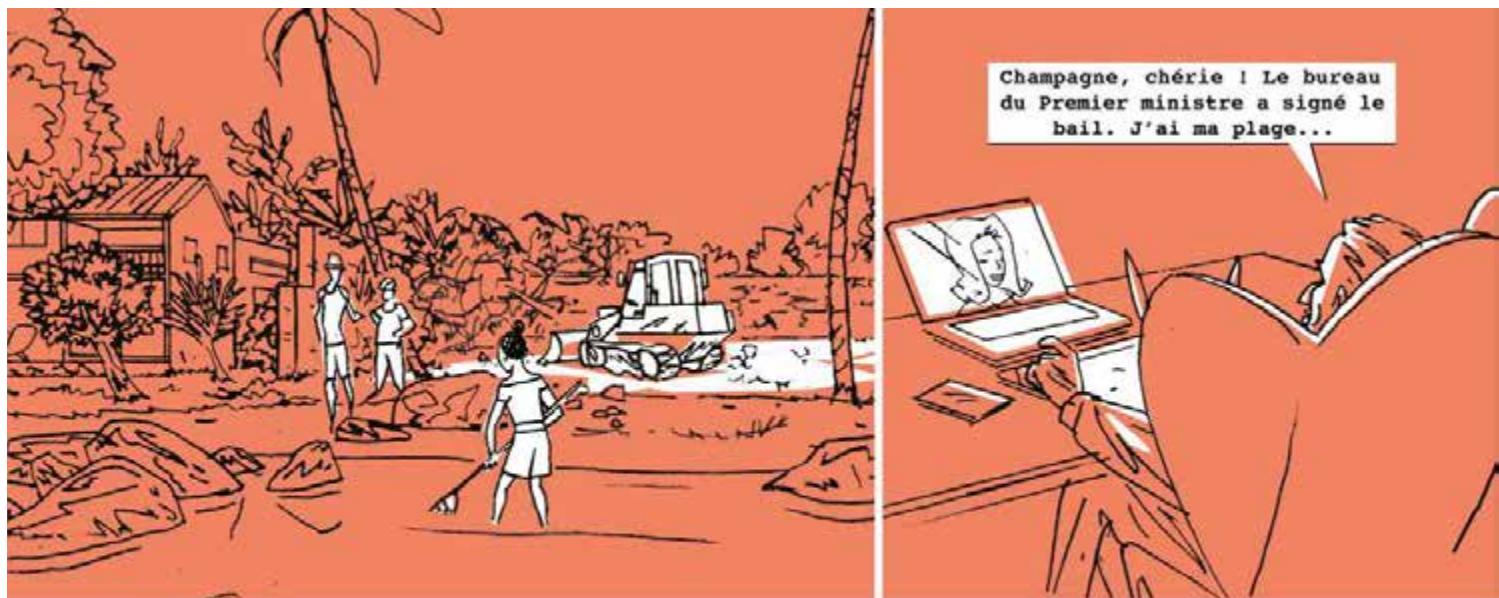
MO LAPLAZ (MA PLAGE)

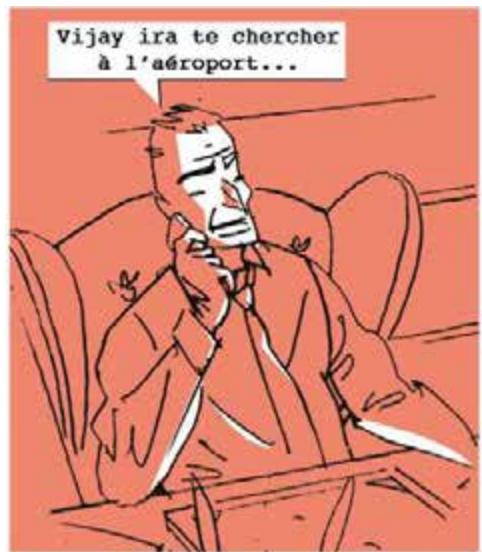




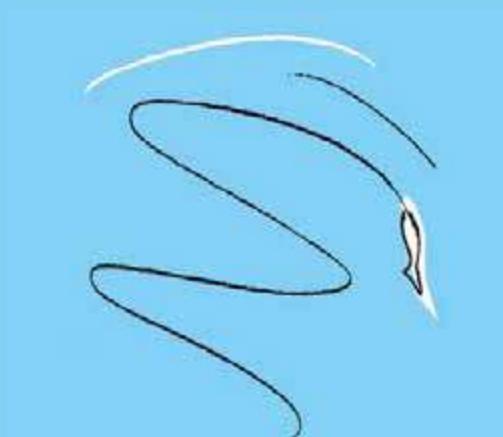








FIN ?



CULTURES, TRADITIONS
& MODERNITÉS

— *Histoire*
Ethnologie & Sociologie —
— *Patrimoine & Traditions*

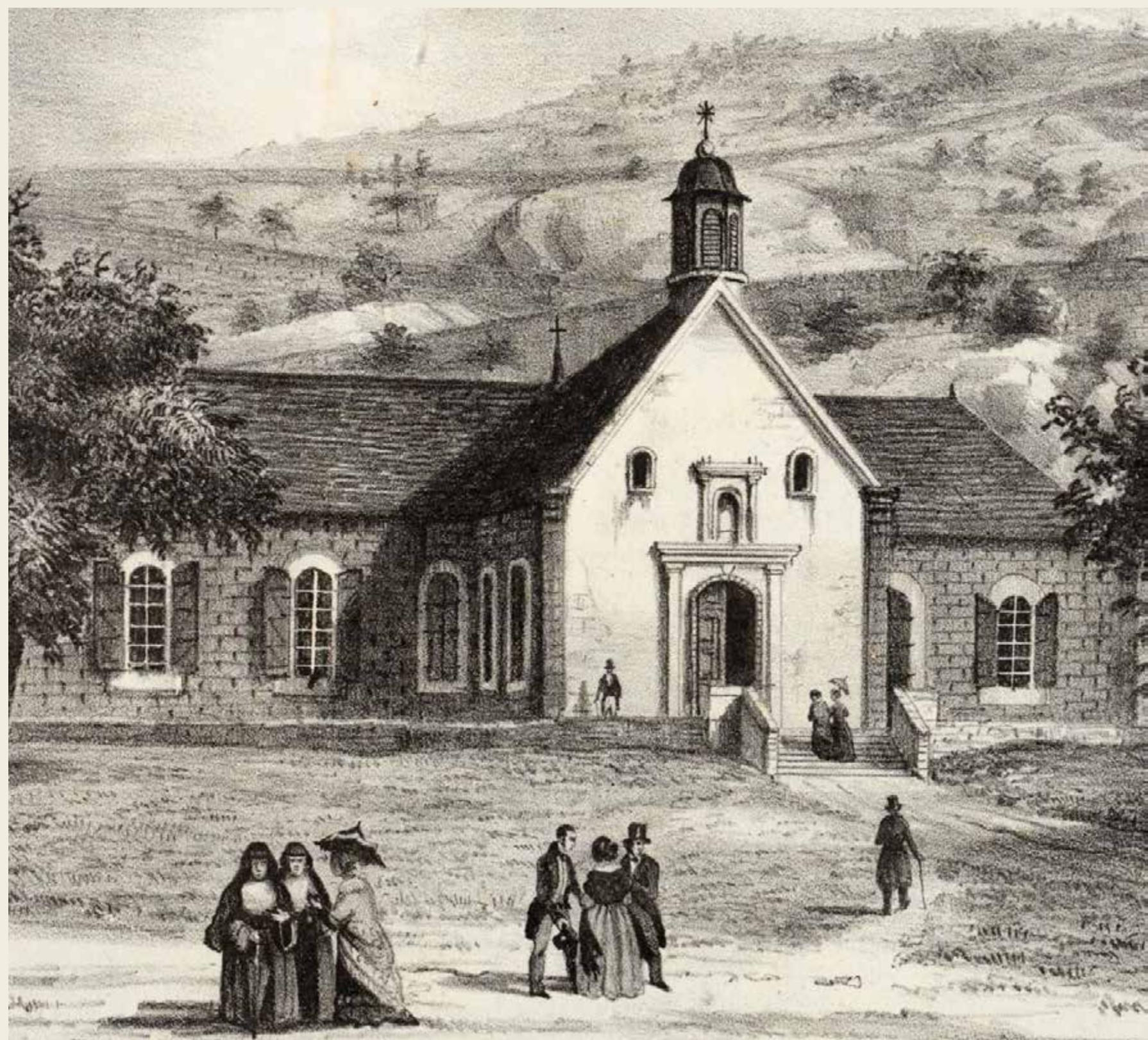
Histoire

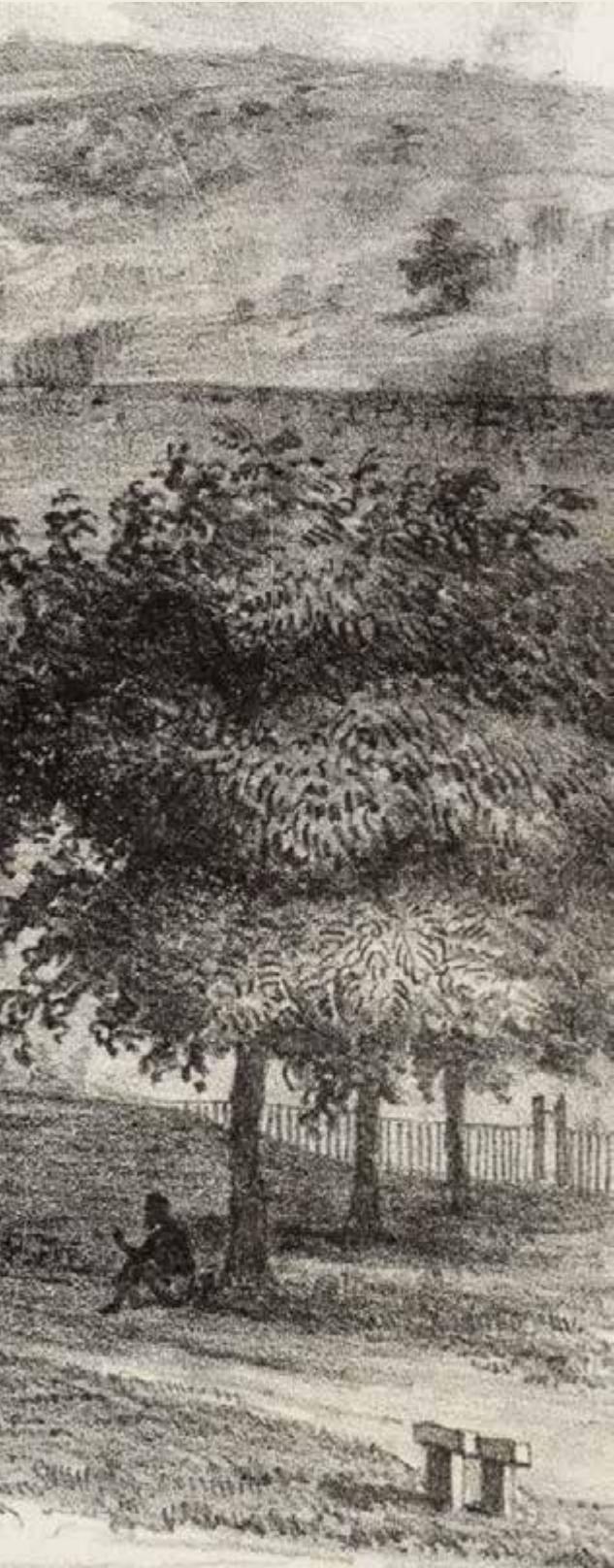
— *pages 176 • 203*



LE LIVRE ROUGE • LES HOLLANDAIS À NOSY MANGABE
LE FAUBOURG DE L'EST • TREIZE EXILS SUR ORDONNANCE







LE LIVRE ROUGE

par **Olivier Soufflet** | Photos. IHOI

Du sang noir dans les veines de l'aristocratie créole ! Au début du dix-neuvième siècle, une grande peur envahit la société blanche de Bourbon. Esprit indépendant, féru d'histoire, l'abbé de Saint-Paul aurait tenu une généalogie détaillée des familles depuis l'origine du peuplement. Un registre des ascendances inavouables...

« *J'ai entendu dire que M. Davelu avait un certain "Livre rouge" sur lequel étaient inscrites les généalogies vraies ou supposées de toutes les familles de la Colonie. Ce livre doit être saisi et détruit sans qu'il en soit pris lecture. Vous le cherchez dans sa bibliothèque et son mobilier, devant le maire de Saint-Paul et M. le Curé de Saint-Denis.* » Dans le cabinet du gouverneur, le crissement léger de la plume d'oie courant sur le papier est le seul son perceptible. Le 8 décembre 1815, le général Bouvet de Lozier écrit au juge de paix de Saint-Paul. Quelques instants plus tôt, un messager, accouru de Saint-Paul, a appris la nouvelle : l'abbé Davelu est mort. Le messager attend, à l'écart, pour porter la réponse. Il y a longtemps que le général Bouvet, et beaucoup d'autres avec lui, attendent cette mort.

Le général est originaire de la Colonie, il est lui aussi directement concerné. Il ajoute un post-scriptum à son message au juge de paix : « *Vous me rendrez compte de vos recherches et de l'exécution de cet ordre. Si les scellés sont déjà posés, vous le ferez lors de la levée, sinon dès à présent, autant que faire se pourra ; M. le curé de Saint-Denis vous donnera les renseignements à sa connaissance, pendant qu'il est sur les lieux.*

 »

L'affaire du Livre rouge de l'abbé Davelu est singulière. Au-delà de l'anecdote, elle témoigne de cette angoisse de l'origine, traînée comme un boulet par une partie des familles issues des premiers colons. Dans la Réunion esclavagiste du début du dix-neuvième siècle, la société blanche prospère et dominatrice n'aime pas se remémorer ses ancêtres parfois peu reluisants. Ou du moins ses souvenirs sont sélectifs. La liberté des premiers temps, les amours désirés ou forcés entre Blancs et Noires, n'y ont pas leur place. L'île vit une période charnière. L'économie de plantation prend son essor. Une ère nouvelle s'annonce.

Les débuts de la colonisation paraissent lointains, mais le fil de l'histoire y conduit rapidement.

Aux yeux des bien-pensants, le travail généalogique méthodique et minutieux de l'abbé Davelu ne peut apporter que honte et scandale. Il concerne toutes les familles de l'île. Tous les secrets paraissent menacés. Le doute entourant son contenu, voire son existence, sème et entretient l'angoisse. Personne ne l'a vu, mais tout le monde y croit. La rumeur entourant cet ouvrage est née à Saint-Paul. Elle s'est répandue dans toute l'île, s'AMPLIFIANT, donnant naissance à toutes sortes de spéculations. Un nom sulfureux est apparu : le Livre rouge. On en parle avec animation dans les tavernes, avec crainte dans les salons. Et l'écho de cette rumeur est remonté jusqu'au gouverneur qui a fini par s'inquiéter à son tour.

Un silence tenace recouvre l'épisode du Livre rouge, recueil tabou, haï et craint. Un unique document relate à grands traits cette étonnante histoire. Il s'agit d'un article publié en 1899 dans le bulletin de la Société des sciences et des arts de Saint-Denis, coterie de notables amateurs de sciences et d'histoire, meublant leurs loisirs. Son auteur, Gilles Crestien, notaire à Saint-Paul, friand de curiosités historiques (il est l'auteur d'un ouvrage de *Causeries historiques*), collabore à la revue sous son nom de Crestien. À la sortie du siècle, il retrouve la lettre du général de Bouvet au juge de paix de Saint-Paul. Il cite aussi une réponse du curé de Saint-Denis au gouverneur et fait référence au procès-verbal de destruction du Livre rouge daté du 24 janvier 1816. Sans lui, il est probable que cette étrangeté historique aurait sombré définitivement dans l'oubli. L'abbé Davelu lui-même, dans son testament, n'en fait pas mention.

Crestien laisse néanmoins sans réponse plusieurs questions. Quelle était la motivation de l'abbé Davelu en se lançant dans une entreprise qu'il devait nécessairement deviner à haut risque ? Que justifie cette décision, prévue à l'évidence de longue date, de forcer les appartements de l'abbé à peine décédé pour les fouiller ? Ce dernier fut-il sollicité de son vivant ? Et surtout que contenait exactement le livre ?

Le Livre rouge ne fut pas la seule originalité de l'abbé Davelu. Prêtre lazaroïste, Joseph-Antoine Davelu devient curé du principal quartier de la colonie, Saint-Paul, en septembre 1767. Il est aussi jusqu'en 1781 Préfet apostolique des Iles Soeurs : îles de France et Bourbon. Il rédige des notes historiques très appréciées. Elles sont conservées aux archives de la Marine à Paris. Crestien rappelle que l'abbé Davelu, « *aidé de ses paroissiens* », entreprend en 1777 la construction de l'église de Saint-Paul. Mais il s'en tient au portrait d'un prélat bon enfant au passe-temps d'historien, aimé de ses ouailles. Il passe volontairement sous silence le trait le plus marquant de l'abbé : son enthousiasme pour la Révolution.

L'abbé Davelu fut une sorte d'abbé Grégoire de Bourbon. Élu de Saint-Paul, il fut un meneur de la vague révolutionnaire qui balaya jusqu'aux rivages de la colonie. Lorsqu'apparut en rade de Saint-Paul le premier navire de la France en révolte, c'est lui qui monta en chaloupe pour ramener à terre, sans tarder, un drapeau tricolore symbole des temps nouveaux. Le 1er novembre 1790, l'administrateur royal de la colonie, Duverger, rend compte dans une note inquiète au ministre de la Marine de la situation dans l'île. Il dénonce en particulier la véhémence de l'abbé rebelle lors de la première assemblée des tout nouveaux députés de Bourbon : « *L'esprit d'anarchie qui caractérisait plusieurs représentants de la Colonie fut annoncé, dès*

le premier jour de la réunion, par un sermon que prononça l'un d'entre eux, le missionnaire Davelu, curé de Saint-Paul, à la messe du Saint-Esprit qui précéda l'ouverture de l'assemblée générale à laquelle s'étaient rendus tous les députés, discours également injurieux au roi et à ses représentants, soufflant le feu de la révolte et, plus dangereux encore, dans une île où des esclaves n'aspiraient, sans doute, qu'au moment de recouvrer la liberté. » L'abbé abordait-il la question de l'esclavage dans ses sermons ? Était-il favorable à l'émancipation par étapes des esclaves comme l'étaient en France les prêtres progressistes ? Ce point reste ignoré.

L'abbé Davelu meurt le 8 décembre 1815, à l'âge de 80 ans et demi, laissant un testament hors du commun. Il demande à être enterré sous la « pierre des morts » où sont déposés les cercueils, avant l'inhumation, pour les dernières prières. « *Afin, dit-il, qu'après ma mort les paroissiens dont j'ai eu la charge pendant de si longues années, viennent encore se reposer une dernière fois sur mon cœur* ». Sa volonté sera respectée. Bien qu'aucune marque ne le confirme, l'abbé Davelu est supposé être enseveli sous l'ancien emplacement de la pierre des morts. Quand le cimetière mitoyen de l'église de Saint-Paul a disparu, l'endroit s'est perdu. C'est une école aujourd'hui et la pierre des morts a été transportée au centre du dernier carré de tombes où reposent les prêtres de Saint-Paul, au pied de l'église.

Chez ce personnage original et enflammé, le Livre rouge apparaît presque comme une fantaisie subversive, une pique posthume à la société coloniale arc-boutée sur ses priviléges, insensible à la souffrance des esclaves. À la fin du dix-neuvième siècle, Crestien n'aborde encore le sujet qu'avec précaution.

Il en est à la moitié de son article quand, après maintes circonvolutions, il annonce enfin : « *L'impartiale histoire veut que nous complétons cette biographie par quelques mots sur le "Livre rouge" contenant la généalogie des familles de Bourbon. M. Davelu a exagéré son rôle d'historien en joignant à ses notes sur la Colonie celles contenues dans des cahiers désignés par la légende populaire sous le titre de "Livre rouge" dont la génération coloniale a conservé un déplorable souvenir. Pour son excuse, nous pensons que ce livre n'était pas destiné à voir le jour, et qu'il devait être détruit.* » Crestien n'étaye cette hypothèse par aucune argumentation et poursuit : « *Il était inutile de faire consacrer par l'histoire quelques irrégularités sociales, des scandales de familles arrivés dans un pays naissant au moment où se fondait une société composée de tant d'éléments hétérogènes.* »

Preuve de la grande peur du Livre rouge : les scellés sont posés sur le logement de la cure, le jour même de la mort de l'abbé Davelu, le 8 décembre 1815. La recherche commence aussitôt. Il faut croire qu'une certaine gêne entoure la démarche : à lire Crestien, il semble que seul l'abbé Collin, curé de Saint-Denis, procède à la première fouille. L'abbé Collin ne trouve rien. Le 11 décembre, il avertit le juge de paix de Saint-Paul : « *Je crois pouvoir penser qu'il a été déchiré et jeté au feu par feu M. Davelu lui-même ; que si, cependant, il s'en trouvait quelques fragments à l'inventaire, on se conformerait aux ordres du Général.* »

L'abbé Collin se trompe. Comment l'adjoint du juge de paix saint-paulois — un nommé Magnan — en fut-il convaincu et organisa une nouvelle perquisition un an plus tard ? Crestien ne dit rien. Son récit laisse cependant entendre que la rumeur n'avait pas diminué.

Il fallait en avoir le coeur net, définitivement. Crestien cite aussi la présence, lors de cette seconde perquisition, du notaire Cousin, « *ami intime et confident du défunt.* »

Le 24 janvier 1816, l'abbé Delemote, successeur de l'abbé Davelu, ouvre donc le portail de la cure à l'adjoint du juge de paix, au notaire Cousin, à l'abbé Collin et au maire de Saint-Paul, Séverin Auber, convié pour l'occasion. Les prescriptions du gouverneur sont cette fois appliquées à la lettre. La fouille est complète et méthodique. « *Le Livre rouge et les cahiers contenant la généalogie des familles de la Colonie sont trouvés à trois heures de l'après-midi dans une armoire d'attache du cabinet particulier du défunt [...]. Après examen, il est constaté que c'est bien ceux que l'on cherche, sans désemparer, et avant qu'aucune copie n'ait pu être prise, il est brûlé dans la cour de la cure de Saint-Paul.* » C'en est fini du Livre rouge. Livre « *sans intérêt, inutile et mauvais* » d'après Crestien. « *Il n'aurait jamais dû être écrit. Il montre l'un des mauvais côtés du coeur humain : la manie de fouiller trop avant dans les annales d'un pays naissant, au-delà du véritable intérêt historique. [...] Il est possible que des notes, dans le même sens, aient été écrites par des maniaques désœuvrés, amateurs de scandales, mais quant au Livre rouge lui-même, il n'en est plus resté trace.* »

Depuis 1816, rien n'a jamais démenti cette affirmation. *Le Dictionnaire généalogique des familles de l'Isle Bourbon de Camille de Ricquebourg* (couvrant la période de 1665 à 1810) est la référence historique sur les filiations. Nous ne saurons jamais ce que l'abbé Davelu avait découvert. ■



> Portrait présumé de l'abbé Antoine Davelu. Garnier, Thérèse. 1804. Huile sur toile.



LES HOLLANDAIS À NOSY MANGABE

par **Annick de Comarmond**



> Gravure de 1598 – Histoire de la navigation hollandaise aux indes orientales

C'est le Portugais Pedreane qui fut le premier étranger à explorer la côte Nord-est de Madagascar en 1515. Et ce fut probablement à lui que l'on doit le nom baie d'Antongil (déformation de Santo Antonio). Mais peu après, en 1595, ce fut au tour des Hollandais de visiter cette côte. L'amiral Cornelis de Houtman¹, parle de deux villages, l'un nommé San Angero, certainement par les Portugais et l'autre qu'il baptise Spakenburg en souvenir d'un bourg hollandais du même nom.

Une gravure anonyme atteste de l'existence de ces deux villages. On peut la trouver dans l'Histoire de la navigation hollandaise aux Indes Orientales publiée en 1598. Mais on peut également en voir une version « colorisée » imaginée par le peintre Urbain Faurec (dans les années 1950) dans le hall d'entrée de l'hôtel Colbert. Ce dernier, suite à une commande de l'hôtel, se servit de plusieurs gravures anciennes à la plume, en reprit le thème et le dessin, qu'il traita à sa manière, en peintures à l'huile qui évoquent à s'y méprendre le travail des Naïfs du XXe siècle.

Cette baie immense va très vite intéresser les Hollandais et notamment un îlot qui s'y trouve, l'îlot de Nosy Mangabe. Il ne s'agit pas pour eux de s'installer sur cet îlot, ni sur la côte bien que les habitants leur aient fait bon accueil. Leur destination reste l'Indonésie qui sera désignée par la suite sous le nom d'Indes néerlandaises. Ils achètent des épices qu'ils rapportent en Europe. L'abri que constitue la baie d'Antongil pour leurs bateaux est de première importance. Ils vont pouvoir faire une halte, réparer les navires, prendre de l'eau douce, se ravitailler en fruits.

Nosy Mangabe deviendra donc une escale systématique sur la route des Indes, escale dont la durée sera variable, entre 15 jours et un mois. Elle durera même exceptionnellement six mois lors d'un gros problème rencontré par une flotte.

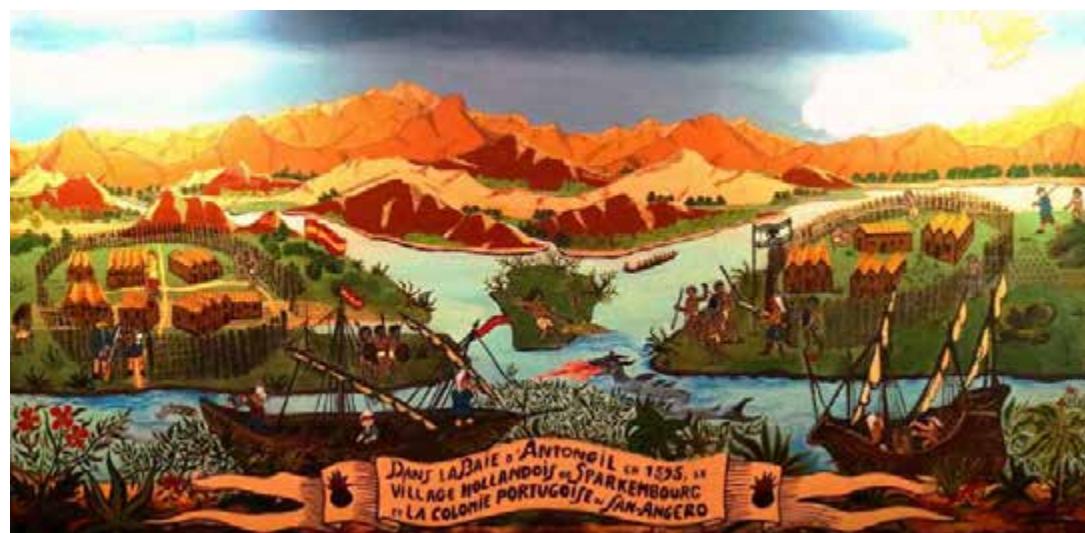
Cornelis de Houtman le premier avait ouvert cette nouvelle route vers l'Indonésie et recommandé la petite île comme escale ; mais il fut rapidement suivi et

l'on compte entre 1597 et 1602, soit en cinq années, 65 navires néerlandais qui vont et viennent entre l'Asie et la Hollande.

En 1602 est créée la Compagnie néerlandaise des Indes et les Hollandais deviennent dès lors les maîtres incontestés du commerce des épices dans l'océan Indien. En outre à partir de 1638 une partie d'entre eux s'installent à l'île Maurice et se ravitaillent en vivres et en épices à Madagascar². Pendant toutes ces années Nosy Mangabe est donc un lieu de passage extrêmement fréquent pour les marins hollandais. Et le besoin se fait sentir de communiquer avec les autres navires.

1. Cornelis de Houtman (né le 2 avril 1565 à Gouda – mort en août 1599 à Aceh) est un explorateur néerlandais, frère de Frederick de Houtman. Il découvrit une nouvelle route maritime reliant l'Indonésie et l'Europe, et lança le commerce des épices aux Pays-Bas.

2. En 1642 un traité est conclu entre les Hollandais établis à Maurice et le roi de la région de la baie d'Antongil qui se déclare « sujet de leurs Hautes Puissances, Messieurs les États Généraux des libres Pays Bas Unis ». Mais quand Maurice sera abandonnée par les Hollandais au profit du Cap de Bonne Espérance, leurs visites se feront de plus en plus rares.



> Peinture d'Urbain Faurec (se trouvant à l'hôtel Colbert - Antananarivo).

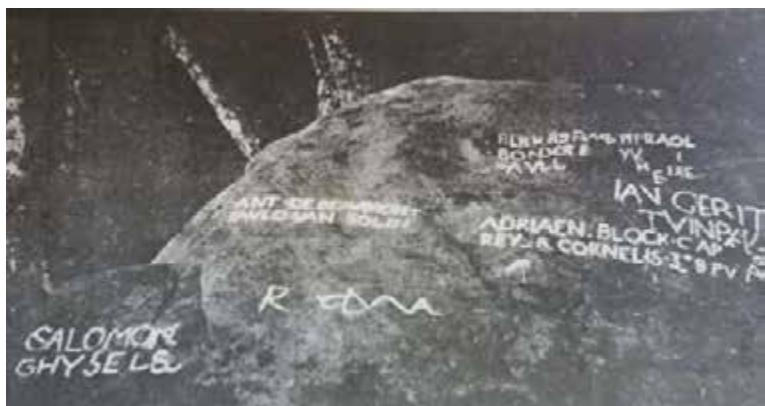
C'est ainsi que naquit l'idée de graver des messages sur les gros rochers de granite qui se trouvent à un endroit précis de la petite île. Ils y inscrivaient le nom de leur navire, la date de leur passage, les noms de l'armateur et du commandant de bord, les décès éventuels.

Ainsi les bateaux qui suivaient pouvaient savoir que le précédent avait parcouru sans problème sa route, au moins jusqu'à Madagascar et ceux qui revenaient des Indes, pouvaient, eux, donner quelques nouvelles plus fraîches aux familles restées en Hollande. On sait également grâce à des écrits laissés par les amiraux hollandais qui commandaient certaines flottes qu'à ces messages concis, gravés sur les rochers, s'ajoutaient souvent des lettres plus détaillées qui étaient cachées sous un arbre près d'une fontaine.

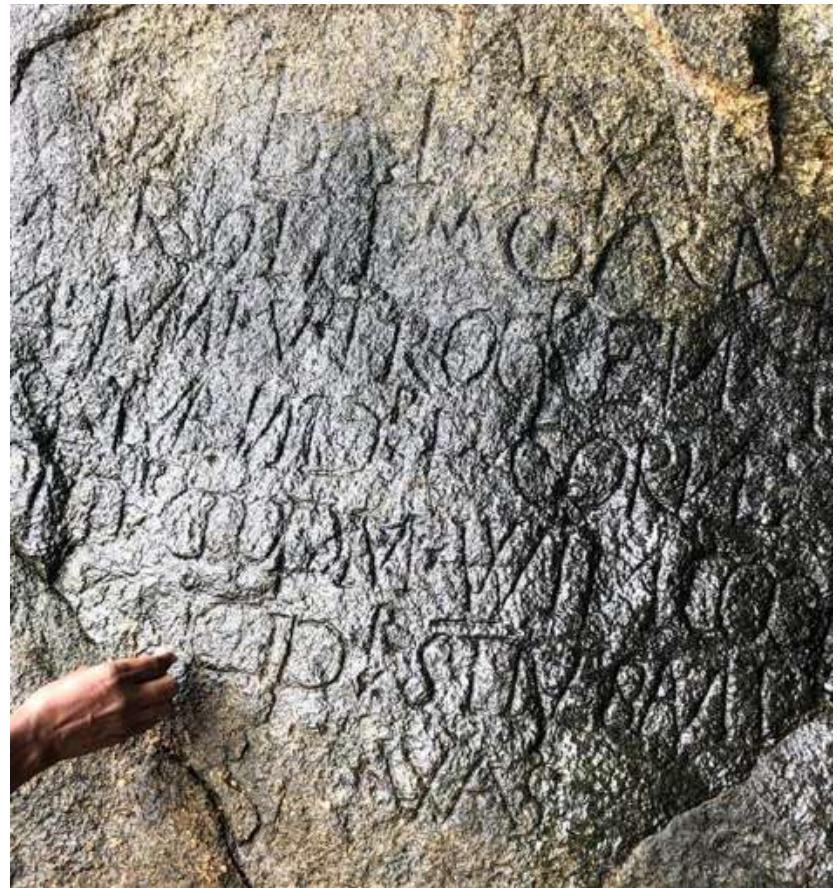
M. Drouhard en 1926 a travaillé sur six des inscriptions gravées entre 1601 et 1626 et a fait des recoupements avec les archives de la compagnie des Indes orientales. Il a pu ainsi reconstituer la plupart des messages étudiés qui utilisent de nombreuses abréviations.

Ainsi avons-nous des nouvelles du vaisseau De Zware Leeuw (Le lion noir), de l'armateur Pieter Barentson van Hoorn, du chirurgien Maitre Claes, entre autres ...

Si vous allez à Maroantsetra, ne manquez donc pas de vous rendre à Nosy Mangabe et de demander à voir les rochers gravés. Quatre siècles n'ont pas effacé les inscriptions et il est émouvant de contempler ces témoignages laissés par des hommes que rien n'effrayait : ni les tempêtes, ni la fragilité de leurs vaisseaux, ni les terres inconnues ... ■



> Photographies des rochers de granite prises par Drouhard. Les inscriptions pour être lisibles sur l'image ont été passées au blanc d'Espagne.



> Photos contemporaines – Collection Tamara & Sylvain Philip.

> Sources.

- Inscriptions relevées par E Drouhard sur les rochers de l'île de Nosy Mangabe. Bulletin de l'académie malgache 1926
- Philippe Oberlé, Provinces malgaches, éditions Kintana, 1979
- Romain Bertrand, L'Histoire à parts égales.
- Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVIIe-XVIIIe siècle), Seuil, Paris, 2011.
- Cornelis de Houtman : wikipedia



> « Chaîne amarrage » : Cet anneau d'amarrage pourrait être l'un des rares témoignages des travaux effectués par les Wolofs dans la zone portuaire. Ces hommes employés pour les travaux de forge et ils résidaient à l'est de Port-Louis au lieu-dit Camp Yoloff aujourd'hui.



LE FAUBOURG DE L'EST, BERCEAU DU GRAND MÉTISSAGE MAURICIEN

par **Joël Toussaint**

C'est dans l'ancien « Faubourg de l'Est », à Port-Louis, que l'on peut situer le point de départ du métissage de la population mauricienne. On y trouve, dès le début de la colonie, les esclaves du Mozambique, les premiers Blancs engagés, les ouvriers de Pondichéry, les Wolofs du Sénégal et des Lascars venus de Pondichéry et de la côte yéménite.

ommes d'une très grande force étaient

Qu'il s'agisse des récits de Charles Tombe ou du dessinateur Milbert au début du XIX^e siècle sous l'administration de Decaen¹, nous avons un descriptif de Port-Louis avec une animation humaine quasiment identique à la ville que l'on connaît aujourd'hui. La partie à laquelle se réfèrent ces deux narrateurs, peu avant la transition de la tutelle coloniale française à l'anglaise, est celle qui englobe tout le quartier s'étendant de Trou Fanfaron à la Plaine Verte jusqu'à la route des Pamplemousses. C'est le « *Faubourg de l'Est* » de la période française, où l'on peut raisonnablement situer le point de départ du grand métissage de la population mauricienne.

Port-Louis doit son existence aux vents favorables à la sortie des bateaux. Au Grand-Port, dans le sud, il fallait parfois attendre plusieurs jours avant que les alizées du sud-est se calment pour que les navires se trouvent sous la brise venant de la terre. C'est ainsi que les directeurs de la Compagnie des Indes consentirent à ce que le port de l'Isle-de-France soit déplacé au nord-ouest.

C'est donc sous le nom de Port-Nord-Ouest que le chef-lieu de Maurice fut initialement connu. Durongouët Le Toullec² était arrivé sur *Le Courier de Bourbon* avec une quinzaine de personnes. Selon les registres de l'époque : « *cinq hommes et quelques esclaves* » ; on aura compris que ceux-ci ne comprenaient pas dans l'équation de ce temps-là. Cette première communauté portlouisienne était davantage occupée à s'installer presqu'à l'embouchure du ruisseau du Pouce qu'à donner des noms à ce lieu dont ils ne pouvaient encore imaginer l'évolution. Il fallait certainement un peu plus de vécu pour que les quartiers de l'Isle-de-France obtiennent des noms mieux inspirés ; et nous verrons avec le temps que les ancêtres des Mauriciens n'étaient pas dépourvus d'inspiration.

Le « Quartier du Rempart »

Dès que la décision d'y faire mouiller les bateaux fut prise, Port-Louis connut une expansion rapide. En moins de trois ans, on avait fait construire quelques cases rudimentaires à l'endroit où se trouve aujourd'hui le jardin de la Compagnie. Les inondations à cet endroit eurent pour effet de créer une division des deux côtés du ruisseau du Pouce. Initialement, cela allait favoriser l'implantation des Blancs plus haut sur la gauche, du côté de la montagne, ce qui allait peu à peu produire le « *Quartier du Rempart* »

ou « *Quartier de la Montagne* », le fameux « *Ward IV* » d'aujourd'hui. Les Noirs, affectés surtout aux travaux du port, étaient casés du côté du « *Bassin des Chaloupes* », qui se trouvait dans le secteur de l'actuelle Poste centrale. Mais peu à peu, avec l'activité portuaire croissante, on vit le nombre d'esclaves augmenter, en même temps que débarquèrent quelques ouvriers spécialisés pour radouber les navires.

François Mahé de La Bourdonnais, gouverneur des Mascareignes à partir de 1733, allait donner une impulsion nouvelle en forçant adroitelement la main à la Compagnie des Indes. Celle-ci n'entendait pas créer une ville portuaire au nord-ouest ; tout juste un point de relâche pour ses navires qui devaient rejoindre son comptoir au sud de l'Inde. La Bourdonnais fit valoir la nécessité de réparer les bateaux qui avaient souffert des avaries au passage du Cap de Bonne Espérance et c'est ainsi qu'il fit venir ceux que l'histoire désigne encore aujourd'hui comme « *les Noirs de la marine* ».

De Nicolas Huët au Quartier des Fanfarons

Le Faubourg de l'Est démarre dans ce quartier que l'on nomme aujourd'hui le Trou Fanfaron. Il faut décrire un peu les lieux car le quartier ne correspond pas à cet espace que l'on connaît aujourd'hui. D'abord, l'eau pénétrait davantage à l'intérieur des terres et submergeait toute la surface qui fait aujourd'hui office de tarmac pour la gare routière pour les bus assurant le service vers le nord de l'île. On peut d'ailleurs très bien constater que cette partie est en contrebas de la route, ce qui indique bien qu'il a fallu faire des travaux de comblement à cet endroit.

Les cases vont donc être construites sur les parties élevées au fond, là où se trouve la chapelle dédiée à Saint Antoine de Padoue. Ce saint d'origine portugaise, que l'on invoque traditionnellement pour retrouver des objets perdus ou des choses oubliées, est aussi le saint patron des marins, des naufragés, des prisonniers, des pauvres et des affamés... Saint Antoine était sans doute bien à sa place entre les esclaves et les marins et tous ceux que la fortune avait désertés au point de devoir s'engager auprès de la Compagnie des Indes. Mais d'où viendrait ce nom de Trou Fanfaron ? Compte tenu de leurs conditions, on voit très mal la population de ce coin oser des fanfaronnades. Auguste Tousaint, l'auteur de *Port-Louis, deux siècles d'histoire*, a tenté une

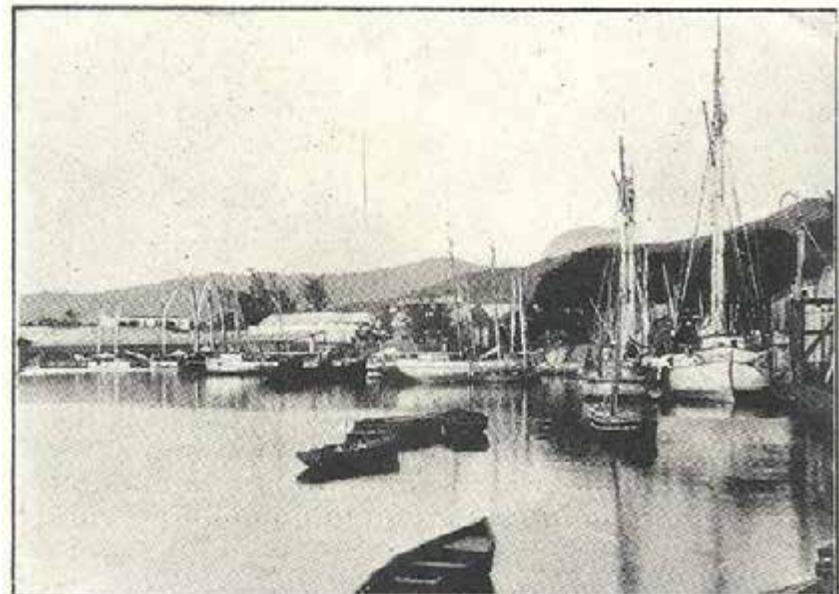
explication, ayant découvert qu'un certain Nicolas Huët, que l'on désignait sous le sobriquet de Fanfaron, vivait dans ce quartier. Nicolas Huët fait donc partie de ces premiers engagés dans la colonie, même si dans l'île Maurice d'aujourd'hui on tend à attribuer ce statut d'engagés aux seuls coolies venus remplacer la main d'œuvre servile. En réalité, les Blancs sont bien les premiers « engagés » de cette île car, l'*« engagement »* est initialement un terme usité dans l'armée et dans la marine. C'est ainsi que l'on retrouve non seulement des marins parmi les engagés de la Compagnie des Indes, mais aussi des « *gens d'armes* », engagés comme tels pour le maintien de l'ordre et assurer surtout la sécurité des Blancs dont le nombre est nettement inférieur à celui des esclaves. Les contrats d'engagement pour cette catégorie au sein de la Compagnie des Indes étaient pour une durée de huit ans.

Fanfaron devient propriétaire

C'est donc ce qui explique que le jeune Huët fasse partie des Blancs qui habitent ce quartier qui abrite les esclaves. On sait qu'il est jeune parce qu'il n'a que 21 ans³ quand il épouse, le 6 juillet 1730, Marie Ménard, 19 ans. Il ne faut pas perdre de vue que la colonie n'a pas encore dix ans et, dans cette toute jeune colonie, le jeune homme venait de terminer son temps d'engagement. Avec ce mariage, il faisait ainsi partie de ce premier contingent à choisir de rester dans l'île et recevait ainsi quelque temps plus tard une concession à Flacq. Le sobriquet de Fanfaron pourrait donc venir de cette histoire où le moins que rien devient propriétaire terrien.

L'histoire de Nicolas Huët, dit Fanfaron, qui s'en va vivre à Flacq, ne nous explique toutefois pas pourquoi les récits historiques relatant cette période de la colonisation française évoquent le « *Quartier des Fanfarons* ». La répétition de ce pluriel nous a tellement intrigués que nos recherches nous ont menés à des récits qui nous obligent à être le contradicteur de notre auguste homonyme.

Les fameux « *Noirs de la marine* » ne sont pas des « *Noirs* » venus du continent africain. Cette perception erronée persiste encore aujourd'hui et on peut comprendre qu'elle perdure car elle concerne deux périodes migratoires distinctes pour les ancêtres des Tamouls d'aujourd'hui.



TROU FANFARON, PORT LOUIS HARBOUR.

> « Trou Fanfaron 1913 » : Trou Fanfaron en 1913 (extrait de *Mauritius Illustrated* (Ed. Collinridge, 1914)).



> « Trou Fanfaron » : L'eau couvrait la surface qui fait lieu de gare de bus aujourd'hui ; la place de l'Immigration était l'espace se trouvant juste en face de l'ancien hôpital qui se trouve dans l'enceinte du musée de l'Apravasi Ghat.



> « Trou Fanfaron - Vue débarquement » : C'est la première vue du voyageur débarquant au Port Louis juste après avoir monté l'escalier du quai de Trou Fanfaron.



> « L'hôpital » : Ce que pouvait voir un des administrateurs du port de Trou Fanfaron en regardant de sa fenêtre vers l'hôpital.

Car, en réalité, nos fameux « *Noirs de la marine* » sont aussi noirs que les habitants des côtes de Malabar peuvent l'être.

Ceux que La Bourdonnais fait venir dans la colonie naissante sont surtout des artisans de la marine. Formés par des maîtres, initiés eux-mêmes au sein des corporations de métiers en France, on peut les considérer comme les confrères Indiens des Compagnons du Devoir. Il s'agit d'un ordre initiatique quelque peu semblable à la franc-maçonnerie spéculative, sauf que les Compagnons sont des opératifs. Ce détail est important car La Bourdonnais les engage en qualité de libres.

Tavernes et tripots

Nos « *Noirs de la marine* » sont installés presqu'en face du port et du bassin de radoub. En somme, ils sont sur les premières hauteurs qui mènent aujourd'hui à la Jummah Mosque et le China Town. À l'époque, on y trouve quelques magasins et surtout des tavernes. On y sert très peu de produits distillés ou vinifiés en provenance de France, car au bout d'une décence il va falloir émettre des règlements pour la vente des « *guildives* » et du « *tafia* », des termes propres aux colonies françaises pour désigner des versions pas très orthodoxes de l'eau-de-vie de vin⁴. À Maurice, on en obtiendra à partir de la distillerie de la bagasse ; le tafia, lui, tiré des grosses écumes, devait coûter encore moins cher.

On n'avait toutefois pas considéré que nos artisans indiens puissent, comme tout homme, éprouver l'envie de se rincer la glotte. Et, puisqu'ils étaient libres et percevaient une rémunération, voilà donc nos gaillards qui s'en vont participer à l'économie locale en allant visiter des débits de boisson. On aurait pu penser

qu'à l'époque il y avait un certain libertinage puisque l'on se mariait seulement pour aller fonder une « *habitation* » à la campagne, tandis qu'au Port Louis, Bernardin de Saint-Pierre nous apprenait qu'en 1768, ceux qui s'établirent cultivateurs contractèrent des unions légitimes tandis qu'à la ville on restait volontiers célibataire. Il attribuait la raison à une relative facilité à trouver des concubines parmi les esclaves. Ce ne sont certainement pas ces jeunes gens-là qui allaient se passer la corde au cou, tant qu'ils étaient de ce côté-ci de la ville naissante. En outre, les premières femmes blanches qui y venaient trouvaient plus facilement à s'entretenir qu'en France.

Entrée libre

Nos bons Indiens s'en allèrent donc trinquer dans les tripots où, fort probablement, ils tripotèrent aussi les serveuses blanches qui d'habitude offraient leurs charmes à leurs congénères. Cela n'a pas dû plaire à tout le monde, puisque la maréchaussée fut mandée, qui ne manqua pas d'embarquer nos bons hommes pour les présenter le lendemain devant l'officier de justice. On imagine celui-ci fort surpris de s'entendre dire des « *Noirs de la marine* » qu'ils disposaient de leur entière liberté. Le justicier sollicita des éclaircissements de celui qui les avait embauchés et le gouverneur, le sieur de La Bourdonnais, ne manqua pas de témoigner en faveur de la vérité : nos Malabars avaient bel et bien le statut de libres. Un statut qu'il n'entendait pas révoquer ! Nos Malabars, débarrassés de leurs ennuis judiciaires, obtenaient encore une bonne raison de

célébrer et visitèrent régulièrement les établissements que certains jaloux voulaient leur interdire. Faut-il s'étonner que ce soit à partir de ce moment que l'on se mette à utiliser le terme de « *Quartier des Fanfarons* » ? De même, on ne s'étonnera pas qu'après cela le cher La Bourdonnais se soit fait assez d'ennemis qui se soient réjouis de le savoir incarcéré à la Bastille !

Le temps du métissage

Dans le même temps, un groupe de 500 Wolofs était aussi dans l'île. Bâties comme on fait les lutteurs du Sénégal, la Compagnie les destinait à des travaux lourds. On allait les retrouver engagés dans les travaux de forge. On notera que bien plus tard, le « *camp des Wolofs* » abritera le site des Forges Tardieu, à l'endroit dénommé aujourd'hui Camp Yoloff... Nous avons là un exemple des transformations langagières qui nous donneront des locutions créoles et, subsequemment, la langue elle-même.

Les Wolofs avaient également un statut particulier. Contrairement aux esclaves, ils pouvaient fonder une famille⁵. Certains de nos forgerons rachèteront la liberté de leurs épouses, d'autres prendront femme chez les Malabars. Ceux-là, en particulier, on les retrouvera du côté de Montagne-Longue où on se mettra à exploiter un mineraï de fer qui donnera de l'intérêt pour la région. Une chose est sûre : ce sont les Wolofs qui ont travaillé à la forge des premières chaînes pour fermer l'entrée du port ! Le métissage a déjà atteint une masse critique non-négligeable trente ans plus

tard. Selon les chiffres recueillies par Amédée Nagapen⁶, la démographie de 1766 répertorie 20 098 individus, dont 1998 Blancs et Noirs libres et 18 100 esclaves. Certes, il y a des Blancs qui sont dans les « *habitations* », le terme qui sert à désigner les plantations initiées par ceux ayant obtenu des concessions dans les campagnes. Mais il y a une grosse concentration d'âmes au Port Louis qui est une ville animée au point d'avoir aussi une salle de spectacle à la rue Desforges⁷. C'est dire que même si les Blancs se retrouvent en majorité du côté de la montagne, il y a un intérêt pour la chose culturelle pour ceux qui habitent de ce côté de la ville.

Mais on peut dire que ce sont les travaux entrepris selon les directives du Chevalier de Tromelin qui ont façonné ce « *Faubourg de l'Est* » en ce quartier que l'on connaît encore aujourd'hui. Ces travaux transformeront les plans de la ville et auront, en même temps, une portée définitive sur le métissage en cours et, bien entendu, la démographie de l'île.

Tromelin débarque pour la première fois en 1768. Il a pour mission d'étudier les travaux à faire au port et, à son retour en France en 1770, il présentait un long mémoire au ministre à ce sujet. Il avait trouvé 14 carcasses de vaisseaux naufragés qui bouchaient le port (on en vint à compter jusqu'à 34 par la suite).

Les vases apportées par les ruisseaux qui s'y déversaient avaient également comblé le canal. Mais pour l'ingénieur, rien de grave : « *Un port comblé de vases et de carcasses coulées ne sont cependant pas des difficultés insurmontables* », écrivait-il.

Il suffisait, en effet, de détourner les cours des ruisseaux pour arrêter l'apport des alluvions. Quant aux carcasses, il n'y avait qu'à construire un nombre suffisant de curemôles et de gabarres à clapet pour nettoyer rapidement le port.

On croyait l'anse du Trou Fanfaron fermée par des roches sous-marines mais, selon les sondages minutieux de Tromelin, il n'en était rien. Il estimait que, l'entrée convenablement curée, cette anse serait praticable pour une escadre de dix vaisseaux de premier rang et de plusieurs frégates. Pour les « *45 000 toises cubes de vases à enlever* » Tromelin prévoyait « *un curemôle de 50 pieds sur 24, servi par six gabarres à clapets* ». Le plan paraît simple, mais son exécution allait réclamer du temps. Tromelin avait prévu dix ans...

Les travaux de Tromelin

En fait, Tromelin a procédé au détournement du ruisseau des Pucelles qui inondait la partie centrale de la ville en temps de pluie, dégradait les terrains et comblait le fond du Trou Fanfaron de ses alluvions. Il a fait faire un canal « *à 40 toises au-dessus du point d'intersection de ce ruisseau avec la route des Pamplemousses. Ce canal long de 215 toises, large de 10 pieds et d'une profondeur moyenne de 3 pieds, devait se déverser au haut de l'anse du Trou Fanfaron. Il nécessitait un déblai total de 179 toises cubes* ». À l'entrée de l'embouchure du ruisseau des Pucelles, Tromelin a aussi fait relier un petit îlot à la rive opposée par une chaussée ou une digue. Ce rehaussement, c'est la voie que l'on emprunte encore et qui passe devant le port de pêche.

Mais il y a mieux : à proximité du Trou Fanfaron, Tromelin avait également prévu de créer un camp pour les Noirs de la marine. En ménageant au milieu une place de 90 pieds carrés et en donnant à chaque famille 40 pieds carrés, ce camp pouvait contenir environ 300 cases, c'est-à-dire des logements pour 1 800 à 2 000 noirs. En somme, une véritable « *ville noire* » suivant le propre terme de l'ingénieur.

Il s'agit, en fait, d'un nouvel apport de migrants en provenance de Pondichéry surtout. Cette fois, il n'y a pas que des artisans pour le chantier naval ; il y a aussi et surtout des tailleurs de pierre. Ce sont ceux-là qui procèdent à l'aménagement de la zone por-

tuaire en ce formidable dispositif qui s'impose encore dans les structures de la rade de Port-Louis et aussi sur la partie qui relie le Trou Fanfaron jusqu'au marché central.

Vingt ans de peuplement

La période est féconde ; nous sommes sous le gouvernorat de Pierre Poivre qui est aussi chargé de régir les affaires religieuses. En 1772, l'année de son départ, Pierre Poivre accéda à la requête des Tamouls d'avoir un lieu de culte. Ceux-ci érigèrent du côté du Camp des Malabars, à la route des Pamplemousses plus précisément, le premier « *kovil* » de l'île. On y accède aujourd'hui par la route Nicolay, mais il n'y avait pas à l'époque ce grand pont qui enjambe la rivière des Lataniers.

Vingt ans après le passage de Tromelin, le recensement de 1788 montrait une augmentation substantielle : l'île comprenait 4 457 Blancs, 2 456 Noirs libres et 37 915 esclaves. Il y avait 87 négociants et 106 marchands. Les négociants, nous apprend Nagapen, épousaient généralement des femmes blanches du pays, les marchands, quant à eux, choisissaient très souvent leurs compagnes parmi les « *libres de couleur* ». Les libres étaient soit des esclaves affranchis et leurs descendants, ou des artisans indiens.

Plusieurs négociants se firent aussi planteurs et possédaient des habitations. À côté de la bourgeoisie de marine, une bourgeoisie de négoce avait pris racine et, nous dit Nagapen, « *se flattait de constituer une véritable aristocratie* ». Tromelin achevait ainsi l'œuvre du grand visionnaire que fut La Bourdonnais quand quarante ans plus tôt, à l'encontre des dirigeants de la Compagnie des Indes, il jetait les bases d'une ville portuaire.

Le récit de Milbert, le dessinateur de l'expédition Baudoin, donne toute la dimension de la réalisation de Tromelin : « *J'ai vu la rade et le port couvert de navires de toutes les nations chargés des objets les plus précieux. L'Américain économe, actif dans des armements, chargés d'objets propres à la marine, et l'Anglais spéculateur y abordèrent, soit pour vendre leur cargaison, soit pour y relâcher et continuer ainsi leur route vers l'Inde ou la Chine. L'habitant du golfe Persique y apportait les plus rares productions de ces belles contrées ; le Maure, l'Arabe de Muscate vendaient des fruits confits et de délicieuses amandes* ;

le Danois, le Hambourgeois, le Suédois, le Hollandais venant d'Europe ou de Java, l'Espagnol des Manilles, le Provençal, l'habitant des rives de la Garonne, le Normand, le Malouin, une multitude d'autres, venaient mouiller auprès des vaisseaux de tant de nations différentes, dont les pavillons déployés, les jours de fête, offraient un coup d'œil admirable par leur variété. Ce spectacle imprimait au port un caractère de grandeur et de richesse dont on ne pouvait se faire l'idée même dans les ports les plus riches de France. »

Avec Milbert, nous sommes au Port-Louis, en 1801. Dans moins de dix ans, le pays changera de tutelle coloniale. La structure économique et sociologique du pays a changé en moins d'un siècle, en partant des aménagements portuaires et urbains au « *Faubourg de l'Est* ». ■

1. Charles Decaen, dernier gouverneur français de l'île de France (1803-1810).

2. Il organise en décembre 1721 le premier peuplement de l'île de France.

3. L'âge de la majorité était alors de 21 ans ; ce qui indique bien que son contrat relevait du domaine de la marine où l'on pouvait engager de très jeunes éléments – dès 12 ans, en qualité de mousses et de matelots.

4. La guildive, disait-on en ce temps-là, « n'a de faveur que pour le pauvre, qui n'a pas le moyen d'acheter de l'eau-de-vie de vin, car une pinte d'eau-de-vie de guildive se vend 7 à 8 sols à l'Amérique, & celle de vin 15 à 16 sols ».

5. Ce qui n'était pas convenu sous le Code Noir car l'esclave n'avait aucun droit sur sa progéniture qui était aussi la propriété du maître. Les enfants pouvaient être revendus à partir de quatorze ans et les maîtres pouvaient en obtenir un bon prix selon que ces enfants aient été formés à certaines tâches.

6. Amédée Nagapen, l'ancien vicaire général du diocèse catholique de Port Louis, est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés à l'histoire de Maurice. Nous citons ici de son ouvrage : *Histoires de la colonie, île de France – île Maurice 1721 – 1968*.

7. Dès 1754, Port-Louis était déjà doté de la salle de spectacle située au numéro 73 de la rue Desforges, « près le pont de la rivière des Pucelles », selon une affiche de l'époque. Avec cette indication, on peut supposer que cette salle de comédie se trouvait à l'endroit où se trouve aujourd'hui le bureau du Central Electricity Board.



> « **Maison Venpin** » : Cet édifice racheté et maintenu durant plusieurs générations par la famille Venpin témoigne des compétences des tailleurs de pierre venus de Pondichéry. Ils font partie de la deuxième grande vague migratoire d'ouvriers spécialisés en provenance du sud de l'Inde, embauchés pour effectuer les travaux recommandés par Tromelin.



> « **Ruisseau des Pucelles** » : Le Chevalier de Tromelin est surtout connu pour la construction de La Chaussée (qui a longtemps porté son nom d'ailleurs), mais cet ingénieur exceptionnel avait fait faire des travaux pour détourner et gérer le cours du ruisseau des Pucelles pour que les alluvions ne se déposent pas dans la rade de Trou Fanfaron.



« TREIZE EXILS SUR ORDONNANCE »

Comment lancer un travail de
mémoire sur un évènement oublié ?

par **Danielle Barret**

La création dans le contexte de la guerre d'Algérie de l'ordonnance du 15 octobre 60 par Michel Debré, alors Premier ministre de la toute jeune Vème République française, et son application à 13 fonctionnaires de la Réunion¹ (et 13 fonctionnaires antillais) mutés d'office en métropole à partir de la fin août 1961, constitue un cas unique de sanction arbitraire pour délit d'opinion visant les seuls fonctionnaires des DOM. C'est seulement le 10 octobre 1972 que cette ordonnance « scélérate »² est abrogée, promesse faite après la grève de la faim menée par cinq Réunionnais (et trois Antillais) du 10 au 26 janvier de la même année. Les fonctionnaires qui le souhaitent sont réintégrés dans leurs postes à la rentrée 1973.

1. Le présent article sera consacré aux seuls exilés réunionnais.

2. Selon les termes de Victor Sablé, député de la droite martiniquaise.

3. Film co-réalisé par Fabrice Céleste et Laurent Médéa, co-produit par Réunion la 1ère et Tiktak Productions, 2013.

A l'origine, une démarche pour une reconnaissance mémorielle

Brièvement cité dans les livres d'histoire contemporaine, l'épisode fut quasiment oublié du grand public. Fin 2013, un documentaire « *Les muselés de la République*³ » diffusé sur la chaîne locale Réunion la 1ère suivi d'un débat, bouleverse nombre d'enfants d'exilés dont je fais partie. Au nombre de ces derniers, Monique Payet- Le Toullec, constatant la quasidisparition des témoins directs et le vieillissement des enfants, s'alarme de l'oubli généralisé de l'évènement, contacte les enfants des exilés et lance en 2015 une demande en reconnaissance mémorielle auprès de la Garde des Sceaux Christiane Taubira (24 janvier 2015) et de la ministre des Outre-Mer George Pau-Langevin (15 avril 2015), puis auprès de la nouvelle ministre des Outre-Mer Ericka Bareigts (9 décembre 2016). Sans succès ! Son dossier d'investigation s'épaissit peu à peu et devient un texte susceptible d'être publié.

Cet article vise à expliciter le processus d'élaboration d'un travail de mémoire portant sur le dossier des treize exilés de l'ordonnance du 15 octobre 1960 qui vise un enrichissement de l'histoire immédiate de la Réunion (années 1950-1980). Ce travail est entrepris par des « *militants de la vérité* », selon les termes⁴ de l'historien Yvan Jablonka : « *En écrivant, à la fin d'Enfants en exil*⁵ »,

que je voulais être un « militant de la vérité », j'ai rapproché deux mots que l'on oppose souvent. Un militant apporterait sa « mauvaise » subjectivité, alors que la vérité supposerait une sorte de froideur et de détachement. Le livre d'Yvan Jablonka sur « *Enfants en exil. Transferts d'enfants réunionnais vers la métropole (1963-1982)* » mieux connus sous l'expression des « *enfants réunionnais de la Creuse* » sera utilisé en contrepoint de ce texte car il concerne une autre « *affaire* » réunionnaise longtemps méconnue voire cachée au grand public et que les acteurs eux-mêmes ont révélée attirant l'intérêt des journalistes, des historiens puis enfin des pouvoirs publics.

« ...L'histoire que je raconte est aussi ma propre histoire ... »

C'est dans ce cadre que j'interviens. J'utilise le « *je* » de l'acteur participant à plusieurs titres souhaitant par une démarche réflexive expliciter le processus initié fin décembre 2017 qui se poursuit à l'heure où s'écrivent ces lignes (avril – mai 2019) et qui va se prolonger. Historienne de formation mais pas de métier, intéressée par l'histoire qui intègre le vécu des acteurs y compris celui des historiens, initiée plus récemment aux approches processuelles de la sociologie de l'innovation centrée sur le rôle des acteurs, jeune retraitée délivrée de sa charge professionnelle, j'apporte une di-

versité de connaissances et d'expériences à ce combat pour la vérité qui me touche personnellement. Je fais miens les mots de Jablonka : « .. *La vérité doit se chercher activement, contre l'oubli, contre l'indifférence, contre la mort. En outre, je pense que la vérité historique recoupe la vérité de soi-même. L'histoire que je raconte, c'est aussi ma propre histoire, au moins par héritage.*⁶ »

Octobre 2013 : j'accompagne Nelly Barret (ma mère) témoin direct invité au débat suivant la projection du film « *Les muselés de la République* » à Réunion la 1ère. Je découvre ce documentaire diffusé pour la première fois et l'émotion me saisit. Pourtant, une fois l'abrogation de l'ordonnance votée le 10 octobre 1972 par l'Assemblée après la grève de la faim de mon père⁷ et de ses camarades d'infortune que j'avais contribué à soutenir avec mes amis lycéens, la jeune adulte que je devenais peu à peu soldait les comptes d'une histoire qu'elle estimait devoir être celle de ses parents et non la sienne. La mort en 1983 de mon père Gervais Barret, militant respecté, confortait cette position.

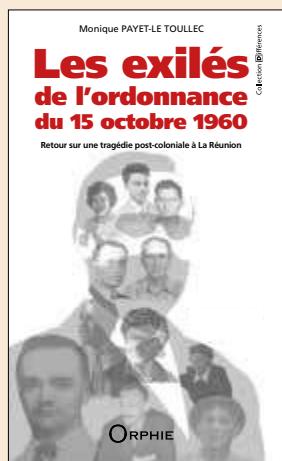
C'était compter sans ce fameux retour du refoulé (S.Freund). Une cure analytique me conduit à interroger le mur opaque de ma mémoire d'avant 6 ans et demi, l'âge auquel j'ai quitté l'île de la Réunion pour n'y plus revenir de façon permanente qu'à 64 ans.

4. Entretien avec Yvan Jablonka « *Dire l'histoire* » de Yannick Jaffré- <https://www.cairn.info/revue-corps-2013-1-page-19.htm>

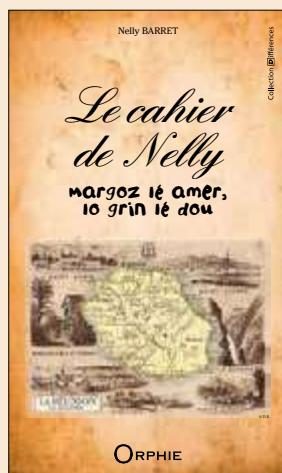
5. Jablonka, Yvan- *Enfants en exil. Transfert de pupilles réunionnais en métropole (1963-1982)*, Paris, Seuil, 2007.

6. Cf. note 3

7. Grève évoquée par Thierry Jonquet dans son livre « *Rouge c'est la vie* (Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1998)



> **Les exilés de l'ordonnance du 15 octobre 1960**



> **Le cahier de Nelly**

Car il y eut un avant et un après ce voyage en bateau qui nous sépara de l'île : séparation joyeuse d'abord lorsque mes parents avec nous leurs enfants, sont partis en congé administratif en janvier 1961. Et puis six mois plus tard, mi-août 1961, séparation définitive avec la Réunion quand l'ordre de mutation d'office au titre de l'ordonnance du 15 octobre 1960⁸ rend tout retour impossible.

Il faut donc « *survivre* » et réussir au prix d'un écrasement de la mémoire vive, d'un piétinement de la mémoire émotionnelle elle-même fortement intriquée avec la langue créole dès lors engloutie...autant de stigmates qui se révèlent quand le récit des « *muselés de la République* » fait vibrer la faille et aboutissent à un projet de « *retour aux origines* ».

Décembre 2017 : j'encourage Monique Payet-Le Toullec à faire publier son dossier défendant l'idée du rôle d'entraînement qu'un tel ouvrage peut susciter auprès d'autres témoins, directs ou plus lointains (les enfants) mais surtout auprès d'historiens jusque-là assez peu diserts sur l'évènement. Je m'engage à organiser des conférences pour promouvoir ce livre. Accompagnée par l'écrivain Daniel Lauret, l'affaire se conclut⁹ et l'éditeur Orphie décide de publier également le récit de vie de Nelly Barret publié en 2014 en auto-édition pour sa famille¹⁰ que je lui propose par ailleurs. Le travail de mémoire initié par Monique Payet-Le Toullec auprès des enfants d'exilés-ignoré par trois cabinets ministériels peut dès lors prendre une autre dimension.

L'engagement d'un travail de mémoire auprès de la société réunionnaise De quel évènement parle-t-on ?

C'est Michel Debré alors Premier Ministre qui, en vertu de la loi d'urgence du 4 février 1960 votée au titre des mesures prises pour assurer l'ordre en Algérie, met en place ce texte d'exception visant uniquement les DOM. Cette ordonnance du 15 octobre 1960 (aussi nommée « *ordonnance Debré* ») permet aux préfets des DOM de muter « *sans autre formalité* » les fonctionnaires « *dont le comportement est de nature à troubler l'ordre public* ».

C'est ainsi que le 18 août 1961, dix fonctionnaires de la Réunion reçoivent notification de leur mutation d'office : d'une part Gervais et Nelly Barret -mes parents-, puis Clémie et Boris Gamaleya tous quatre enseignants alors en fin de congé administratif dans l'hexagone qui se trouvent empêchés de rejoindre la Réunion ; d'autre part les enseignants Bernard Gançarsky, Jean-Baptiste Ponama, Max Rivière, Roland Robert ainsi que Jean Le Toullec cadre des Ponts et Chaussées, et Pierre Rossolin, inspecteur des PTT accompagnés par la foule à Gillot¹¹ pour leur départ en France le 5 septembre 1961. Ils seront rejoints en février 1962 par Joseph Quasimodo (agent du Trésor) et Georges Thiébaut (Inspecteur des Douanes) puis Yvon Poudroux (enseignant).

Fonctionnaires bien notés, citoyens respectés, humanistes pétris d'un idéal d'éducation popu-

8. Elle sanctionne « ceux dont le comportement est de nature à troubler l'ordre public », voir II-1

9. Payet- Le Toullec, Monique. « *Les exilés de l'ordonnance du 15 octobre 1960. Retour sur une tragédie postcoloniale* » . Editions Orphie. 2018

10. Barret, Nelly. « *Le cahier de Nelly* ». Editions Orphie. 2018

11. Aéroport de St-Denis de la Réunion

laire dans le contexte d'une Réunion sous-développée, ils ont pour seule faute aux yeux du Préfet Perreau-Pradier d'être actifs dans des syndicats (le SNI pour beaucoup) ou pour la plupart au sein du parti communiste réunionnais (PCR). Combattue dès qu'elle est connue, l'application de l'ordonnance à ces « *proscrits* » donne lieu à de nombreuses protestations non seulement du PCR mais aussi du Comité du progrès, formation centriste animée par Paul Hoarau et même de la droite républicaine (René Payet, président du conseil général). Rien n'y fait. L'exil durera onze ans pour la majorité d'entre-eux malgré plusieurs démarches judiciaires auprès des tribunaux administratifs et du Conseil d'Etat.

Un collectif contre l'oubli

Cet évènement est cité dans des livres d'historiens de la Réunion le plus souvent sous la forme d'une phrase, ou d'un petit paragraphe¹² attestant la détermination de Michel Debré alors Premier Ministre à lutter contre les veléités autonomistes du PCR dans un contexte de décolonisation – marqué en 1960 par la guerre d'Algérie et de guerre froide dans le monde. Rares sont ceux qui lui accordent attention ou quelques pages¹³. Rendons hommage à Eugène Rousse qui s'en fit le mémorialiste pour le PCR¹⁴.

Ces faits n'apparaissent pas dans les manuels d'histoire du second degré, qu'il s'agisse d'histoire nationale (période traitant de la décolonisation, puisque le cadre législatif de l'Ordonnance fut d'abord créé pour l'Algérie) ou d'histoire de la Réunion, par ailleurs peu enseignée localement. Une étude systématique des manuels scolaires reste toutefois à faire.

Pourtant l'affaire a laissé des traces en hommage aux hommes engagés déjà disparus... Des écoles portent leurs noms dans la commune du Port (Groupe scolaire Gervais Barret, Groupe scolaire Georges Thiébaut, Collège Jean le Toullec), des rues leur sont attribuées à la Possession (Rue Gervais Barret), à St-Denis (Rue Jean-Baptiste Ponama) ou encore à St-Pierre (Rue Pierre Rossolin) ; enfin une « *Place des exilés* » voit le jour à la Possession, à l'occasion du 50ème anniversaire de l'*Ordonnance Debré* en 2010 organisé par le maire Roland Robert, lui-même ancien exilé.

Mais le sens de ces traces semble s'être perdu et cette dernière commémoration organisée « *entre soi* » (c'est-à-dire avec les membres des familles d'exilés, d'élus du PCR et de la commune de la Possession) a touché un public restreint.

Comment jauger l'oubli aujourd'hui ?

C'est d'abord fin 2013 l'étonnement des voisins des divers témoins interviewés dans le documentaire « *Les muselés de la République* » sur Réunion la 1ère, déclarant : « *on ne savait pas* ». De fil en aiguille, l'enquête informelle révèle une ignorance massive de la population, tous âges confondus. Seuls, quelques vieux militants communistes, ou des amis ou enfants d'amis des exilés se rappellent encore cette affaire d'exil, comme d'une histoire triste ou comme l'expression d'une injustice politique.

Les livres de Monique Payet-Le Toullec et de Nelly Barret sont à mes yeux des outils précieux pour engager un travail de mémoire tourné vers la population réunionnaise.

12. Combeau Yvan- *L'île de la Réunion dans le XXe siècle ; un itinéraire français dans l'océan indien : colonie, département, région*, Cresoi, Océan Édition ; 1959, *l'île de La Réunion, Une introduction à la Cinquième république*, Océan Edition, 2009

13. Gauvin Gilles- Michel Debré et l'île de la Réunion (1959-1967) Paris, L'Harmattan, 1996

14. Rousse Eugène, *Combats pour la liberté*, tome II, Editions CNH, 1993

Je constitue un petit collectif pour accompagner la résurgence de l'histoire des treize exilés de l'ordonnance du 15 octobre 1960, parmi lesquels mes parents, Gervais et Nelly Barret.

Trois filles d'exilés (Monique Payet-Le Toullec, Elisabeth Ponama et moi-même) et trois acteurs de la société réunionnaise (Laurent Médéa, co-réalisateur du film « *Les muselés de la République* », Daniel Lauret écrivain, et Raoul Lucas, universitaire) le constituent : j'en assure l'animation. L'initiative bientôt dénommée « *Treize exils sur ordonnance* » se fixe un triple objectif (Faire connaître cet évènement au public réunionnais ; obtenir une reconnaissance mémorielle du combat pour la justice des exilés ; susciter l'engagement de chercheurs). Un plan d'actions est défini : trois conférences prévues fin septembre assorti d'une stratégie de communication tournée vers les principaux médias dès la mi-juin puis les associations culturelles, les syndicats à la mi-septembre. Plusieurs réunions permettent de valider avec les mairies de St-Denis, du Port et la médiathèque de St-Pierre les dates de nos conférences : les 27 septembre, le 4 octobre et le 2 octobre respectivement. Les déroulés et contenus des programmes des conférences sont préparés durant l'hiver austral et finalisés mi-septembre. Je fais la connaissance de Jean-Marc Bédier, préfet honoraire : il accepte la gageure de tenir au pied levé le rôle de modérateur des débats.

En quoi les trois conférences peuvent-elles faire progresser un travail de mémoire voire même favoriser des recherches historiques ?

Les programmes des conférences comportent des témoignages d'enfants d'exilés (Elisabeth Ponama et Danielle Barret à St-Denis et St-Pierre ; même duo suivi du témoignage de Pierre Thiébaut au Port), de grands témoins contemporains de l'évènement (à St-Denis, Paul Hoarau, propriétaire du journal *Le Progrès* ; à St-Pierre, Christian Dambreville ancien maire de St-Louis) et le témoignage de Nelly Barret lié à son récit de vie. Puis une table ronde autour du livre de Monique Payet-le Toullec permet à l'auteure d'expliquer la genèse de l'ordonnance, traquant l'arbitraire à chaque étape de l'élaboration du texte législatif et décrivant son application aux 13 exilés jusqu'à son abrogation. Elle répond aux questions de Jean-Marc Bédier tandis que Daniel Lauret s'exprime sur le « *silence des réunionnais* » sur cette affaire.

Au Port, témoignages et présentations des deux ouvrages précèdent la projection du film « *Les muselés de la République* » en présence de Laurent Médéa, coréalisateur.

Annoncée par le *Quotidien* (5 juin) et le *Journal de l'île de la Réunion-JIR* (10 juin et 8 septembre), puis par le Jour-

nal télévisé de Réunion la 1ère (26 septembre, 19h) à la veille de la première conférence, et enfin par de nombreux courriels à un réseau d'associations et de syndicats, sans oublier la page Facebook créée in extremis, le bouche à oreille a fait le reste.

Le salon d'honneur de St-Denis a rassemblé 150 participants nous assure-ton, quand la salle Lisley Geoffroy de la médiathèque de St-Pierre en a accueilli 130 personnes et le cinéma casino du Port quelques 80 personnes. Pour une première série d'évènements montés en temps limité et sans ressources sinon la détermination de l'équipe et le partenariat de trois mairies, cette participation est très rassurante. Les applaudissements qui ont ponctué les différentes séquences ont favorisé une communion entre le public et le collectif qui a raconté, expliqué, décrypté. L'émotion suscitée par les paroles du témoin direct (Nelly Barret), celle des enfants (Elisabeth, Danielle, Monique, Pierre) a été largement partagée.

Les débats qui suivent ces séquences constituent pour le collectif « *Treize exils sur ordonnance* » un moment clé, celui où, en résonnance aux récits présentés, le public témoigne, commente, questionne, et propose.

Ici à St-Denis, là à St-Pierre, on témoigne de la peur qui s'installe dès la rentrée 1961 chez les fonctionnaires et au-delà : peur de subir le même sort

que les exilés, peur de la violence politique aussi. D'autres plus jeunes font le lien entre leurs luttes de militants culturels d'aujourd'hui et celles des « résistants » d'hier qu'ils découvrent (St-Pierre). La question de la réparation mémorielle non traitée par la table-ronde est soulevée. Pour le collectif, la démarche sera réactivée ; pour l'heure la parution du livre de Monique Payet-Le Toullec est une réponse au silence des autorités.

Plusieurs participants signalent l'intérêt de toucher les publics scolaires en inscrivant cette histoire dans les manuels. L'intention est là : faire connaître aux nouvelles générations cet épisode qui écorne sévèrement les débuts de la Vème République et le père de la constitution de 58 dont tant de Réunionnais croient leur département redéuable.

Les modalités d'une telle démarche ne sont pas abordées ; or les obstacles encore à lever sont réels (les commissions de spécialistes, les inspections générales...). Sans baisser les bras ni refuser ce parcours du combattant qu'il faut mener en suivant les procédures adéquates, le collectif « Treize exils sur ordonnance » propose d'imaginer des chemins de traverse.

Les langues se délient en fin de conférence ; chacun raconte sa propre histoire en écho à la nôtre. Ce faisant, le public valide le travail de mémoire initié et se plaît à rêver à une Réunion qui s'engage, dans

la foulée des « résistants » qui viennent de leur être présentés.

Nous sommes à l'orée d'un chemin : Elisabeth et Danielle sont invitées par Radio Réunion la 1ère à témoigner et dialoguer avec le public de « *Questions d'actu* » le 5 octobre¹⁵. Les questions et témoignages d'auditeurs confirment l'engagement désintéressé et le courage de ces 13 humanistes que l'Etat a proscrit. La réussite des conférences nous encourage à poursuivre les objectifs initiaux, confirmés et enrichis par le débat avec le public.

En quoi la trajectoire du dossier des « Réunionnais de la Creuse » peut-elle aider la démarche mémorielle et d'enrichissement de connaissances de « Treize exils sur Ordonnance » ?

Soyons attentifs aux réflexions de l'historien Henry Rousso :

« ... *L'histoire est un processus de connaissance ; la mémoire, au sens contemporain, est d'abord perçue comme un processus de reconnaissance. Il s'agit certes de connaître le passé, mais surtout de reconnaître les fautes commises, puis de les réparer. Connaissance, reconnaissance, réparation : c'est le triptyque magique, mais aussi une source de problèmes, dès lors que tout événement doit déboucher sur une reconnaissance et une réparation.....* »¹⁶

Eléments d'une comparaison.

Si le transfert de pupilles réunionnaises vers l'Hexagone s'étale sur 18 ans (1963-1981), le combat pour la vérité dure depuis 27 ans (1992 à 2019) ; et sans doute n'est-il pas terminé.

A la suite de la résolution de l'Assemblée nationale du 18 février 2014, la commission d'enquête créée par la ministre des Outre-mer en 2014 a remis son rapport le 10 avril 2018, suscitant la reconnaissance par l'Etat d'une faute morale s'engageant à des réparations morales encore à affiner (création d'un lieu mémoriel, instauration d'une journée commémorative ou encore inscription de cet épisode dans l'histoire nationale et dans l'enseignement). Alors que ce dossier est en passe d'être clos, il est possible d'en tirer des enseignements utiles. L'analyse ex-post de la transplantation en métropole par la DDASS de plus de 2000 enfants réunionnais abandonnés met en cause les conditions de cette transplantation et la politique migratoire de Michel Debré. Dénoncée initialement en 1968 par le PCR qui l'oublie très vite, ce dossier ressurgit dans les médias dès 1992 avec un premier documentaire diffusé sur FR3, suivi d'une série d'articles de grands journaux nationaux (Libération, le Monde, VSD, La Croix...) et d'autres documentaires (TF1 surtout) jusqu'en 2002, année où l'affaire prend une dimension judiciaire avec la plainte pour déportation déposée contre l'Etat par J-J. Martial l'un des déracinés.

15. <https://la1ere.francetvinfo.fr/reunion/emissions-radio/questions-actu>

16. <https://www.lesinrocks.com/2016/04/16/actualite/henry-rousso-societe-se-reconstruct-ne-faire-face-passe-de-facon-permanente-11820067/>

Un rapport est demandé à l'IGAS en 2002 dont le résultat s'avère très décevant. Des historiens et sociologues commencent à écrire sur le sujet. C'est Yvan Jablonka (2007)¹⁷ qui à partir des archives du conseil général et du fonds Debré, va éclairer de manière décisive le dossier faisant la part de la politique publique de l'enfance mise en oeuvre à la Réunion, de l'impulsion politique debréïste, et du combat pour la vérité, initié par les médias et les acteurs eux-mêmes avant que ne s'enclenche une recherche historique approfondie et que la puissance publique ne commence enfin à s'en émouvoir.

Dans le cas de « *Treize exils sur ordonnance* », l'action initiée par le collectif s'appuie sur les recherches menées non par des journalistes d'investigation mais par Monique Payet-Le Toullec, enseignante, linguiste de formation. L'action menée par le collectif est initiée par les enfants d'exilés, leurs parents ayant presque tous disparu, alors que les « *Réunionnais de la Creuse* » 20 ans plus tôt ont pu mener eux-mêmes leur combat. Mais un même profond sentiment d'injustice étreint les acteurs des deux affaires. La volonté de populariser un épisode méconnu de l'histoire contemporaine et d'obtenir une reconnaissance mémorielle de l'Etat dans un désir de « *réparation* » morale sont des objectifs communs aux deux dossiers.

Au coeur de cette injustice un même contexte, un même homme: en toile de fond la départementalisation fictive d'une île rongée par l'extrême pauvreté, enjeu d'une bipolarisation politique aigue entre départementalistes et autonomistes. Michel Debré alors Premier ministre les réduit au silence en édictant directement l'ordonnance du 15 octobre 1960 et en fermant les yeux sur la fraude électorale déployée localement par le préfet Perreau-Pradier depuis 1956¹⁸.

Une fois la place nette, et le préfet trop voyant remercié, Michel Debré est élu député de la Réunion en 1963 lors d'une élection partielle. Il intervient alors auprès du gouvernement pour organiser le développement de l'île à sa manière, certes en favorisant les transferts publics dans les secteurs économiques et sociaux,

mais aussi en organisant une politique migratoire et antinataliste tous azimut couvrant en particulier le dossier des « *Enfants d'exil* ».

La différence majeure qui touche ces deux affaires liées au même homme et à une même politique est leur champ d'intervention et le nombre de témoins directs touchés. D'un côté, treize fonctionnaires irréprochables professionnellement, sanctionnés en raison de leur engagement politique à un exil de 12 ans dans l'Hexagone, de l'autre plus de 2000 enfants abandonnés, transplantés sans recours dans ce même Hexagone, loin de leur île, de leurs familles. Entre les deux périodes (mi-1961 et fin 1963), la violence politique a installé la peur chez les fonctionnaires devenus de plus en plus prudents et bien au-delà, dans la population.

Enseignements pour un travail de mémoire

En bref, les « *Réunionnais de la Creuse* » -dossier d'histoire immédiate- montre que témoins et médias sont les initiateurs du combat pour la vérité; les chercheurs arrivent en cours de chemin et dépassionnent le débat utilisant la rigueur d'outils et de pratiques scientifiques.

Les institutions réagissent à contretemps d'abord négativement puis enfin avec compréhension mais surtout très tardivement.

Dans le cas de « *l'ordonnance du 15 octobre 1960* » les articles de presse publiés avant les conférences « *Treize exils sur ordonnance* » n'ont pas encore utilisé la richesse du dossier établi par Monique Payet-Le Toullec. Gageons que les médias s'en emparent pour en discuter les points de vue, et/ou les compléter et surtout les faire connaître au plus grand nombre.

Les traces écrites par les témoins constituent un élément essentiel du travail de mémoire à poursuivre. Le récit de vie que Nelly Barret écrit à 80 ans (Le cahier de Nelly) est le seul témoignage publié par une exilée. A l'occasion des conférences, les enfants

17. Voir note 3

18. Le préfet Perreau-Pradier a été nommé en juin 1956 à la Réunion par le gouvernement de Guy Mollet pour contrer la progression des communistes.

d'exilés ont raconté leur propre histoire. D'autres pourraient-elles suivre et aboutir à des publications illustrant la diversité des trajectoires de ces treize exilés et de leurs familles ?

Outre l'information du public, la reconnaissance mémorielle plaide pour la réparation d'un préjudice moral. Celle-ci devrait venir de l'Etat, l'ordonnance « *scélérate* » ayant été édictée à son plus haut niveau.

Toutefois sans attendre ce geste de l'Etat –qui dans le cas des « *Réunionnais de la Creuse* » est arrivé 16 ans après la plainte en justice de JJ Martial, les acteurs pourraient envisager des actions auprès des municipalités où les exilés sont nés ou bien où ils ont mené leurs activités afin qu'un hommage leur soit rendu.

Le travail de mémoire vise aussi la sensibilisation de la jeunesse et des publics scolaires. A cet égard, le dossier des « *Réunionnais de la Creuse* » montre combien la route est longue et les obstacles durs à lever.

Encourager la recherche historique

Susciter l'intérêt des historiens locaux, nationaux, étrangers sur cette page d'histoire contemporaine et d'histoire immédiate (années 1950-1980), identifier de nouvelles sources à l'heure où les derniers témoins disparaissent, susciter des regards croisés et une perspective régionale et internationale, élargir l'investigation aux Antilles, tels pourraient être des pistes pour la recherche historique, l'un des objectifs du collectif « *Treize exils sur ordonnance* ».

Linguiste de formation, Monique Payet-Le Toullec utilise dans son ouvrage des outils de recherches transversaux aux sciences humaines et sociales, laboure le champ juridique pour traquer l'arbitraire ; ce faisant elle agit surtout en « *militante de la vérité* » selon les termes de Jablonka. L'auteure plaide pour un engagement des chercheurs, notamment historiens.

Conclusion

S'il est assez aisé de produire un événement mobilisant ponctuellement le public et les média locaux, il est beaucoup plus difficile de poursuivre cette quête dans la durée. D'où l'impérieuse nécessité d'expliquer les combats, les valeurs et les symboles défendus par ces exilés en regard des problématiques du monde d'aujourd'hui. Bien consciente des risques encourus par l'histoire immédiate entre connaissance, reconnaissance et réparation signalés par Henri Rousso, gageons que le travail de mémoire engagé par le collectif « *Treize exils sur ordonnance* » puisse contribuer à enrichir voire revisiter l'histoire de la Réunion. ▀



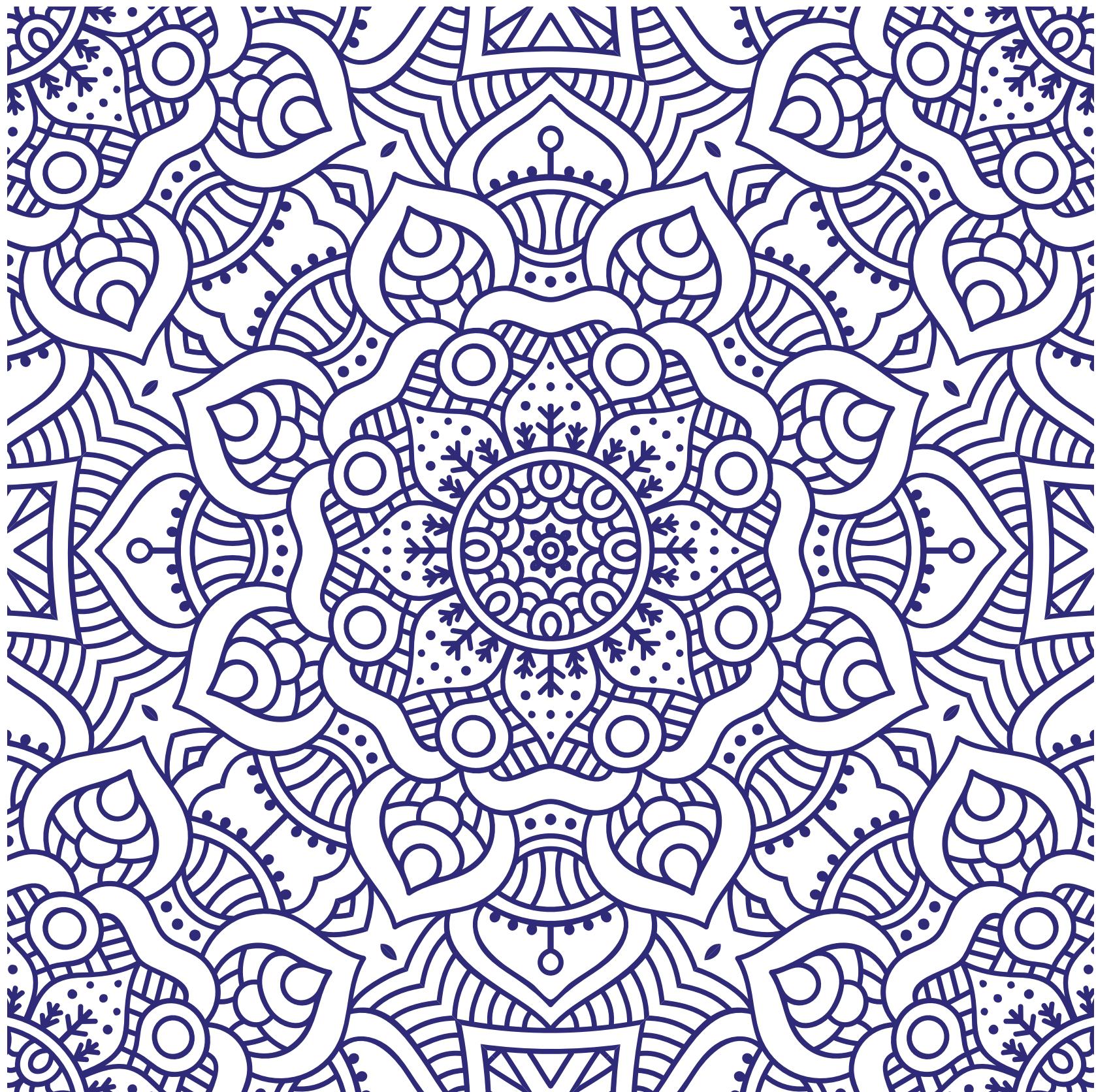
> Visite d'un paquebot en famille 1960 avant le départ en 1er congé administratif.



> Août 1961, la famille Barret mutée d'office au titre de l'ordonnance « Debré ».

Petite biographie de l'auteur

Ancienne élève de l'Ecole normale supérieure (Fontenay aux roses), agrégée de l'université et docteur en histoire (Université de Paris VII), Danielle Barret a mené une carrière au sein des ministères de la Recherche, de l'Education nationale et des Affaires étrangères à Paris et en poste à l'étranger, en charge de coopération internationale et de gestion, politique et évaluation de la recherche.



Patrimoine & Traditions

pages 206 • 209



LE CHUCHOTEUR DE PATRIMOINE





LE CHUCHOTEUR DE PATRIMOINE

par **France Jousseau** | Photos. **Héva Etienne**

Quand tu passes devant lui. Tu t'arrêtes. Il est là. Assis sur une pierre dans le fond de la rivière Saint-Denis. Le visage tourné vers les constructions de la ville. Un bâton à la main il trace des signes dans le sable noir.

Je m'approche en le saluant. Il désigne une pierre plate et d'un geste m'invite près de lui. Il parle doucement. Je dois me pencher pour entendre.



— Observe tous ces **bâtimaisons**
qui sont arrivés comme une bande de martins.
Un d'abord, puis un autre et encore un et encore ...
Nos **planfleurs**, nos **arbois** ont disparus,
plus de place pour le **verdурage**.

Ce jour, vois le **parcage** à autos qui monte
les personnages à la **mairiville**.
Une hideur.
Une **détristation**.

Courbe ta tête et observe à main droite.
Dissimulterré derrière
tu peux pressentir notre escalier "**Ti 4 sous**".
Il est devenu **cracraspect**.
Souillecrotté.
Il **inquiégoisse** le soir.

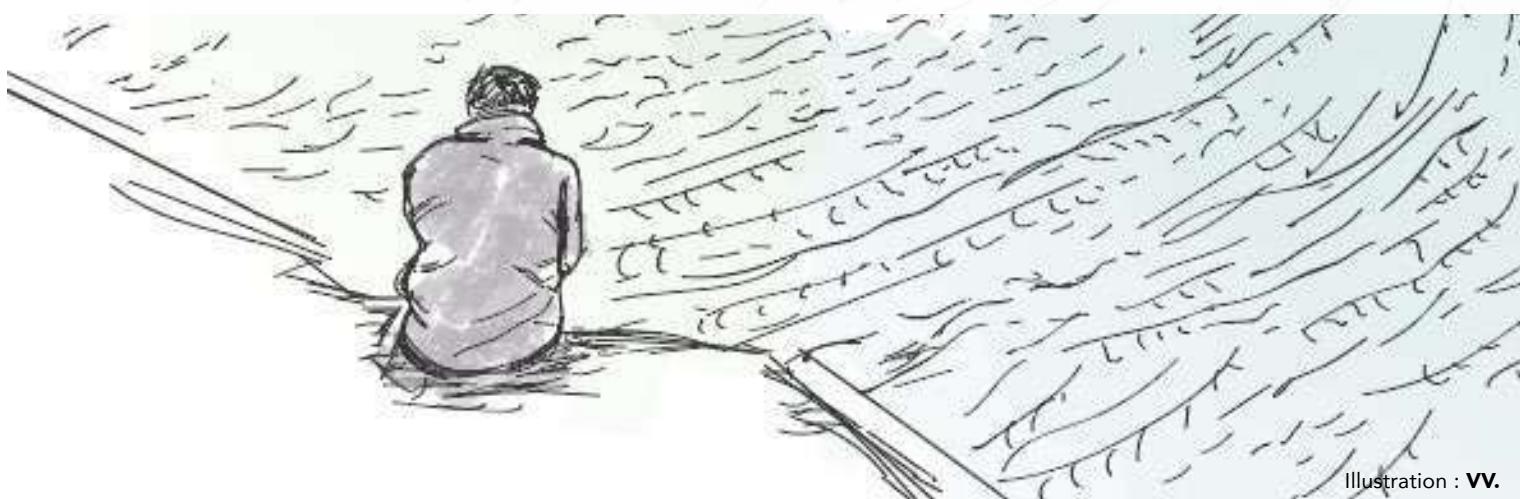


Illustration : **VV.**



Je pense à tous les ***trotignolles***
qui l'ont ***montedecendu*** à petons nus,
arpions en savates deux doigts,
paturons en chausseville.

Un vrai ***balfête*** en déambulation
de ***gambesautilles, trainelambins***
et ***marchepesants***.

Toute l'existence du Bas de la Rivière
passcirculait par cet acheminement.



Fascinée, je vois défiler les passants
dans son regard.
Ses yeux brillent.
Le souvenir est joyeux.

Il reprend de sa voix murmurée :
— *Je peux te contexposer l'histo^{ri}ette de la
fontaine Tortue. Mais tu vas quitepartir.
Un prochain jour vienparaitre pour l'audience.*

Intéressée je demande comment je pourrai
le retrouver.

— *Je suis le chuchoteur de patrimoine,
je ne suis jamais loinparti de qui veut do-
noreille.*

Je le remercie et lui avoue avoir beaucoup de
nostalgie dans le cœur à l'idée de prendre le petit
escalier pour rentrer chez moi.

Il sourit.
Moi aussi.

CARNET DE VOYAGE

*Carnet _____
de Voyage*

Carnet de *pages 212 • 219* *Voyage*

LES PROSTITUÉES MALGACHES
DE GRAND BAIE





Marguerite, fric, sexe et mensonges

par **Aimé Désiré Ramatsiro** | Illustrations. **J-L Floch**

La rencontre

C'est Fanny, une ancienne voisine, qui me présente Marguerite sur une petite plage de Grand Baie. Elles ont décidé de se retrouver là, le temps d'une pause indolente, pour oublier un instant leurs déboires, tout en espérant rencontrer un client de jour. Les autres clients, c'est le soir, dans une boîte de Grand Baie réputée pour ses "spécialités" malgaches ou dans un hôtel de passe de Port Louis.

Sœurs de galère, elles sont les victimes consentantes de ce que la loi nomme trafic d'être humains entre Madagascar et Maurice.

Consentantes parce qu'elles sont venues de leur plein gré "travailler" à Maurice quand des copines leur ont assuré qu'elles gagneraient beaucoup plus ici qu'à Mada. En quelques mois, elles auraient assez d'économies pour retourner sur la Grande île construire leur maison, aider la famille et, quand elles en ont, élever leur enfant dans de bonnes conditions... C'est du moins ce qu'elles affirment pour justifier leur décision.

J'ai tout entendu. Aurélie, comparse rusée et peu fiable, disait il y a trois mois qu'elle partirait à la fin de l'année, son compte en banque bien garni, pour monter une boutique à Diego. Mais Fanny vient d'apprendre qu'elle ne veut plus quitter la petite île. Rumeur typique de cette diaspora du sexe ?

Victimes parce que rien ne s'est passé comme prévu et qu'elles sont piégées dans un système violent dont elles ont du mal – pour celles qui le désirent – à s'extirper. Pour Fanny et Marguerite, la peur et l'inquiétude sont routinières. Toutes les filles qui ont fait le voyage ne leur ressemblent pas. Il y a les tendres et les dures à cuire. Elles deux, là, sont des tendres. Seules les tendres connaissent l'angoisse...

Marguerite sort de l'eau nonchalamment et nous rejoint. On dirait une ado. Et quand elle met ses lunettes avec une grâce de collégienne sage, difficile de concevoir qu'elle a enfourché ou avalé des centaines de sexes mâles anonymes. Elles échangent quelques mots en malgache. Fanny me fait confiance, Marguerite me fera confiance.



Femmes-oiseaux

Fanny louait un deux-pièces avec Aurélie. Birbal, le propriétaire, sachant qu'elles sont illégalement sur le territoire mauricien, a voulu "faire malices" avec elles sans les payer, tout en leur annonçant un doublement soudain de leur loyer. Elles l'ont envoyé au diable et ont décidé de fuir vers un autre appartement. Birbal, mètre-étau de l'hypocrisie et de la lâcheté masculines, expliquera à sa femme qu'il n'aime pas ces filles-là, qu'il ne veut pas avoir d'ennuis avec la police et qu'il leur a demandé de décamper. Fanny a vite quitté Aurélie, menteuse, égocentrique et autoritaire, pour emménager dans un trois-pièces voisin avec Naty et Jenny, peu capricieuses, rencontrées dans l'hôtel de passe de Port Louis.

Dans l'appartement silencieux – se faire discrètes, une règle d'or – les clients ne viennent jamais. Par sécurité mais aussi pour préserver un espace où elles peuvent enfin être elles-mêmes. Sans fard. Le maquillage, les perruques ou les extensions capillaires, les lentilles de couleur, les soutiens-gorge push up, les faux cils, les faux-semblants, le mensonge, la comédie sont les accessoires indispensables de leur savoir-faire professionnel, presque une seconde nature, mais se retrouver avec soi-même est une question de survie mentale.

Marguerite, myope, distraite et isolée, les rejoint régulièrement pour manger un romazava¹, raconter en malgache des histoires de malgaches, rire aux éclats de ce client furieux qu'elle ait pété en faisant l'amour, appeler la famille, échanger des applications de sites de rencontre ou s'adonner au passe-temps favori de ces femmes-oiseaux en cage : gaver leur smartphone et les réseaux sociaux de selfies à l'érotisme maladroit et au narcissisme enfantin. L'insouciance pour oublier la tragédie...

1. Plat typique et réputé de Madagascar.



Naty et Jenny sont des dures à cuire. Le désintérêt, elles ne connaissent pas trop. Avec le temps, la nécessité de faire du fric s'est muée en cupidité permanente. Une cupidité de court terme, même pas foutue d'élaborer, pour s'autojustifier, une petite vision retorse de la vie. Une cupidité sans distance qui vénère avec la même avidité intense une seule, mille ou dix mille roupies parce que le moindre sou, leur corps sait combien il l'a gagné âprement. Une cupidité qui illumine un regard tourné uniquement vers soi-même à la seule vision d'un énième faux sac Vuitton, à la seule évocation du dernier I-Phone ou à la seule promesse d'une invitation dans un bon restaurant. Creuses et lourdes, paradoxale physique. Cependant une lourdeur et une vacuité qui n'égaleraient jamais celles des mecs qui les jaugent et les veulent.

Sa cupidité, Naty a failli en crever. Un jour, pour éviter trois jours de manque à gagner, elle a avalé un médicament censé annuler les règles... Fièvre, vomissements, douleurs abdominales insupportables. Les filles se sont activées. Remèdes malgaches : plantes et tisanes, jours et nuits à son chevet... jours et nuits de souffrances silencieuses. Ça a fini par passer mais la mort rôdait...

tte Maigache sejourne clandestinement a



er

certaine fermete aux commerces de l'aeronaut de Plaisance

Le trafic

Marguerite vient aussi voir les trois filles pour raconter le petit enfer que lui fait subir la maquerelle malgache chez qui elle est obligée de vivre depuis son arrivée. Si Marguerite ne partage pas un loyer avec des copines, c'est que sa passeuse et logeuse a compris sa faiblesse, tient à la contrôler en la gardant sous son toit papiers et billet d'avion retour confisqués et à s'assurer qu'elle travaille. Parfois elle l'engueule, la menace ou la fait "bousculer" par son compagnon mauricien, dealer, drogué, cinglé, impitoyable. Le trafic doit être rentable pour les maquerelles. Pour elles aussi un sou est un sou. Ces harpies, avec leurs complices restées au pays, gèrent un système juteux.

Les maquerelles de Mada recrutent dans les lieux connus pour la prostitution ou le tourisme sexuel (Nosy Be, Tana, Diego...). C'est facile. Le bouche à oreille amplifié par les smartphones et les réseaux sociaux abreuve incessamment le circuit. Les harpies malgaches de Maurice se sont mariées ou fait faire un enfant par un local et bénéficient d'un droit de résidence. Elles vendent cher leur certificat d'hébergement pour que les filles de la Grande île obtiennent un visa touristique de deux semaines qui leur suffira à s'incruster illégalement. Mille euros. Paiement garanti par la rétention du billet retour (et par des menaces ciblées, à Maurice comme à Mada. Une garantie méchamment balisée).

On pourrait considérer froidement qu'il s'agit d'une espèce de contrat commercial. Mais il y a un vice. L'intérêt des maquerelles est l'inverse de celui des filles : elles jouent la quantité et mentent sur les gains possibles. Faire venir 10, 20, 50 filles, rapportant net 1 000 euros chacune, représente une fortune pour des déclassées des Tropiques. Et elles sont plusieurs à trafiquer. Les conséquences, terribles, sont multiples : trop de filles, pas assez de clients, peu de fric à faire. Peu de fric, remboursement difficile et menaces physiques des maquerelles.

Difficulté d'épargner, allongement du temps de présence dans l'illégalité et augmentation du risque de se faire attraper et expulser. Pour accélérer le rendement financier, accepter des clients dangereux. Etre expulsées ne constituera pas une excuse pour ne pas payer sa dette ; la maquerelle de Mada ne voudra rien entendre et les menacera du pire ; l'angoisse continuera là-bas...

Un jour Fanny m'appelle en panique : *"Regarde journal, Marguerite trapé la police !!! Police force à dire où nous habite !!!"* Branle-bas de combat, fantasme d'une maxi rafle, psychodrame, il faut changer de maison sur-le-champ et à n'importe quel prix, logeurs pourris, conditions inconfortables ou même insalubres...

La vie continue. Les clients plus ou moins exigeants, les descentes de flics, la tenancière de l'hôtel ou le patron de la boîte de nuit prévenus à l'avance, la fuite avant d'entendre les sirènes, les instants d'insouciance et les rires anachroniques, le propriétaire du nouveau logement qui, saoûlé au mauvais rhum, essaye de les violer, les aboiements menaçants des maquerelles de Maurice et Mada à leurs remboursements trop lents, le pain au chocolat ou le croissant de la boulangerie française en petits bonheurs, les promesses à la famille qui quémande là-bas sur la Grande île, la résignation si tropicale à l'idée d'être un jour, elles aussi, "*trapé la police*"...

EPILOGUE

J'appelle Marguerite à Nosy Be pour prendre de ses nouvelles. Elle semble soulagée d'être revenue chez elle. Elle m'envoie une photo sur laquelle elle pose comme une starlette, perruque et short moulant. On ne se refait pas... Une autre photo suit. Elle porte un voile ! “*Mais tu es musulmane Marguerite ??*” “*Oui hihih. Papa comorien, maman malgache.*”

Troisième photo. Une jolie petite fille joyeuse. “*C'est ma fille ! Elle s'appelle Marguerite. J'ai pris son nom à Maurice parce que j'étais trop triste d'être loin d'elle... Moi je m'appelle Zahia.*”

Peu après, je raconte à Fanny cette conversation, au cours de laquelle Marguerite m'a expliqué préparer un CV parce qu'on lui a proposé un travail “normal”. Fanny rit : “*Zahia ? Moi, elle vient de me dire qu'elle veut aller en Thaïlande !!*”



Directeur de la publication

Dominique Aiss

dominiqueaiss@indigo-lemag.com

Directrice adjointe de la publication

Réunion

Marie-Thérèse Cazal

mtcazal@indigo-lemag.com

Directrice adjointe de la publication

Madagascar

Mthanta Ramanantsoa

mramantsoa@indigo-lemag.com

Direction artistique, création graphique

VV Graphisme & Webdesign

Équipe Réunion.

Comité de lecture & corrections

Marie-Josée Barre

Webmaster

Vasanda VALIN

webmaster@indigo-lemag.com

Logistique & diffusion

Novo Libris SARL

Auteurs

Dominique Chantal Grondin

Jean-Pierre Germain

Guy Pignolet

Olivier Soufflet

Danièle Barret

France Jousseau

Marie-Josée Barre

Journaliste

Héva Etienne

Équipe Madagascar.

Rédacteur en chef

Lova Rabary-Rakotondravony

lovarabary@indigo-lemag.com

Journaliste web

Yanne Lomelle

Chroniqueuse web

Na Hassi

Comité de lecture & corrections

Claire Dauvillier

Photographe

Andry Randrianary

Contributeurs

Yanne Lomelle

Kim Koto

Andry Patrick Rakotondrazaka

Mandimby Maharo

Annick de Comarmond

Équipe Maurice.
Rédacteurs en chef

Alain Eid

Direction de la production

Fabian Dufrasne

Journalistes

Aline Groëme-Harmon

J. Rombi

Julie Fenaille

Joël Toussaint

Photographes

Sameer Jogee

D.R

Contributeurs

Jean-Louis Floc'h

Sedley Richard Assonne

TROPIQUE DU
CAPRICORNE

PRODUCTION & ÉDITION

ISSN 2607-5369 - ISBN 3782967019000

Une publication de la SARL
 "TROPIQUE DU CAPRICORNE".

Dépôt légal fait à parution.
 Tous droits de reproduction interdits.
 Imprimé en Belgique par LESAFFRE.

contact@indigo-lemag.com
www.indigo-lemag.com

indigo

Rédaction Madagascar.
redactionmada@indigo-lemag.com

Rédaction Réunion.
redactionrun@indigo-lemag.com

Contacter Indigo.
contact@indigo-lemag.com

Diffusion, abonnement, achat au numéro.
lemag@indigo-lemag.com

Plateforme Web.
webmaster@indigo-lemag.com



